L'APPRENTI D'ARALUEN

6

LE SIÈGE DE MACINDAW

JOHN FLANAGAN

JOHN FLANAGAN

L'APPRENTI D'ARALUEN 06

LE SIÈGE DE MACINDAW

Traduit de l'anglais (Australie)
par Blandine Longre

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

HACHETTE

Couverture : Jacket art © 2009 by John Blackford.
Metal shield art © 2008 by Cliff Nielsen.

L'édition originale de cet ouvrage a paru chez Random House Australia,
sous le titre :
RANGER'S APPRENTICE – BOOK 6 – THE SIEGE OF MACINDAW

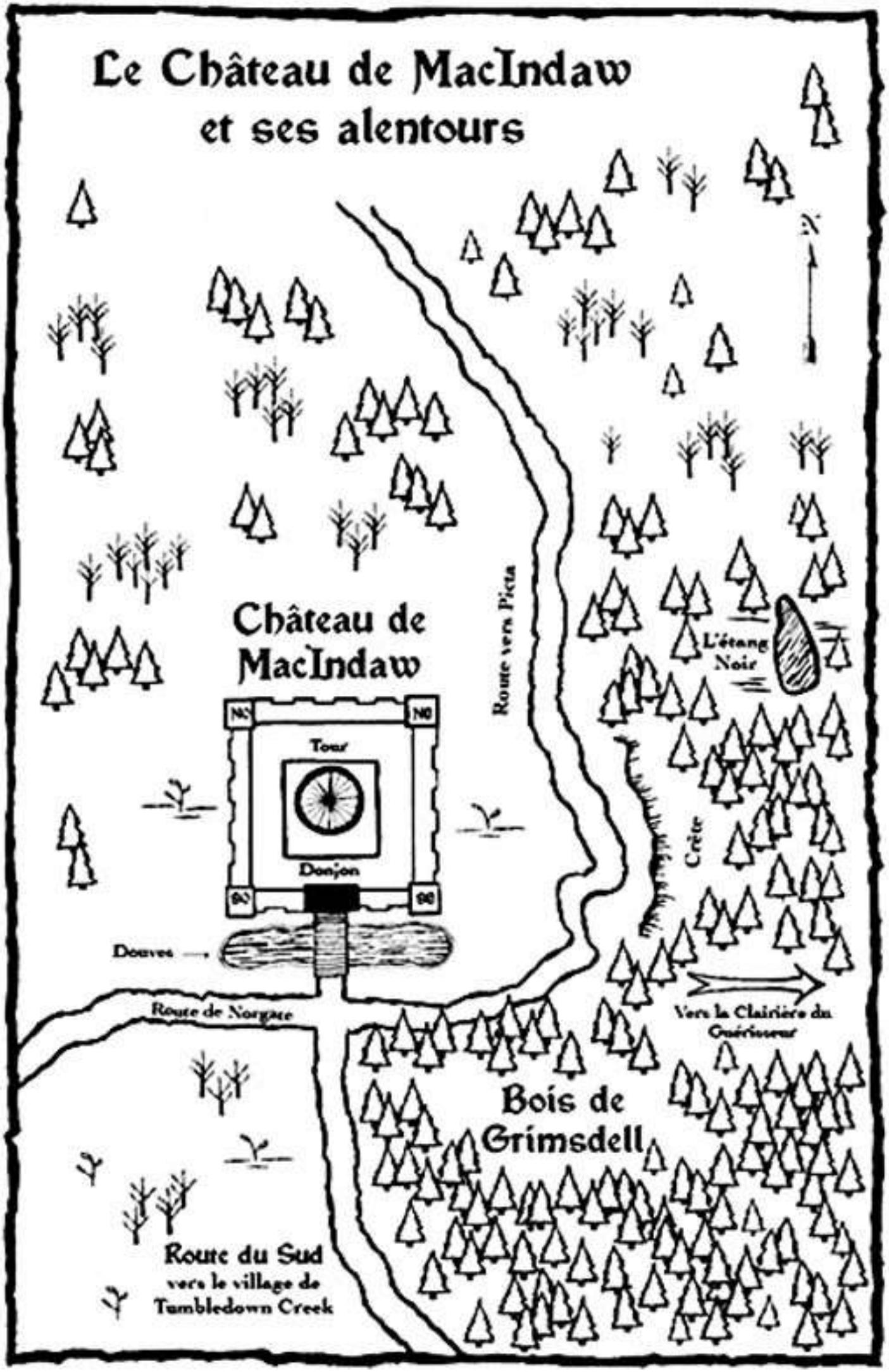
Copyright © John Flanagan, 2009.
Copyright © Random House Australia, 2009.

All rights reserved. No part of this book may be reproduced or transmitted by any person or entity, including internet search engines or retailers, in any form or by any means, electronical or mechanical, including photocopying (except under the statutory exceptions provisions of the Australian Copyright Act 1968), recording, scanning or by any information storage and retrieval system without the prior written permission of Random House Australia.

© Hachette Livre, 2011 pour la traduction française.
Hachette Livre, 43 quai de Grenelle, 75015 Paris.

ISBN : 978-201-202-710-7

À ma sœur Joan :
journaliste, chroniqueur, auteur.
Pour nous tous une pionnière.


Le Château de MacIndaw
et ses alentours
Château de
MacIndaw
Tour
Donjon
Douves
Route de Norgate
Route vers Picta
L'étang
Noir
Crête
Vers la Clairière du
Guérisseur
Bois de
Grimsdell
Route du Sud
vers le village de
Tumbledown Creek

1

Gundar Hardstriker, capitaine du drakkar skandien *Loup Nuageux*, mâchait tristement un morceau filandreux de bœuf séché.

Ses hommes d'équipage, blottis sous des abris de fortune bâtis entre les arbres, mangeaient en bavardant à voix basse et tâchaient de se réchauffer autour de petits feux qui les enfumaient – par ce temps humide, ils avaient eu bien du mal à les allumer. Si près de la côte, la neige fondait d'ordinaire en milieu de journée, pour geler de nouveau dès la fin de l'après-midi. Gundar le savait, son équipage attendait qu'il trouve un moyen de les sortir de cette situation. En vain. Bientôt, il lui faudrait leur apprendre qu'ils étaient bloqués à Araluen, sans espoir de fuite.

À cinquante mètres de là, le *Loup Nuageux* était échoué sur la berge de la rivière, incliné sur le côté. Même à cette distance, de son œil acéré de marin, Gundar distinguait la coque légèrement gondolée sur un tiers de sa longueur et la quille cassée – une vue qui lui brisait le cœur. Car, pour un Skandien, son navire était une extension de lui-même, quasiment un être vivant. Désormais, le drakkar, irréparable, ne pourrait plus naviguer : il ne serait bon qu'à servir de bois de chauffage, tandis que l'hiver resserrerait ses doigts glacés autour de l'équipage. Jusqu'à présent, Gundar avait réussi à éviter le démantèlement du navire, mais il savait qu'il ne pourrait plus attendre bien longtemps : ils avaient besoin d'alimenter leurs

feux et de construire des cabanes. Pourtant, tant qu'il conservait l'apparence d'un drakkar, la fierté de son capitaine (ou du skirl, ainsi qu'on le nommait en Skandie) restait sauve.

Cette expédition s'était révélée désastreuse du début à la fin, songeait-il sombrement. Ils étaient partis piller les villages côtiers de Gallica et d'Iberia, en restant soigneusement à l'écart du royaume d'Araluen – où les attaques skandiennes se faisaient rares depuis qu'Erak, l'Oberjarl, avait signé un traité de paix avec Duncan, roi d'Araluen. Officiellement, il ne leur était pas interdit de s'en prendre à Araluen, mais Erak décourageait toute tentative de ce genre et seul un skirl très stupide ou trop téméraire aurait osé le défier.

Gundar et ses guerriers avaient été les derniers de la flotte skandienne à atteindre la Mer des Étroits ; aussi avaient-ils trouvé les villages soit déserts – déjà mis à sac par d'autres équipages – soit sur le pied de guerre, et déterminés à prendre leur revanche sur les pillards retardataires. Les combats avaient été rudes et le skirl avait perdu plusieurs hommes, pour un bien maigre butin. En dernier recours, ils avaient débarqué à Seacliff, une île au large de la côte sud-est d'Araluen, cherchant à s'approvisionner à tout prix afin d'affronter le long voyage de retour.

À ce souvenir, Gundar sourit d'un air triste – ça avait été le seul épisode heureux de cette expédition. Prêt à se battre, affamé, l'équipage skandien avait été accueilli par un jeune Rôdeur, celui même qui avait guerroyé au côté d'Erak durant la bataille contre les Temujai, quelques années plus tôt.

À leur stupéfaction, le Rôdeur leur avait offert des provisions, puis les avait invités à l'accompagner au château, pour un banquet auquel assistaient les dignitaires de la région et leurs épouses. Le sourire de Gundar s'élargit. Jamais il n'oublierait ce repas. Ses marins, d'ordinaire des brutes bruyantes, avaient mis leurs mauvaises manières de côté, demandant poliment qu'on leur fasse passer tel ou tel plat ou qu'on leur serve un peu plus de bière. Ces hommes étaient habitués à jurer de bon cœur, à manger du sanglier rôti avec les doigts et parfois à boire à même le pichet. Leurs efforts pour se

mêler à la haute société feraient l'objet de beaux récits quand ils seraient de retour chez eux.

Le sourire de Gundar s'effaça. Il ne savait pas comment ils parviendraient à rentrer en Skandie. Ni même s'ils y retourneraient un jour.

Avant leur départ de Seacliff, le Rôdeur leur avait procuré de quoi faire un petit bénéfice en leur offrant un esclave : un voleur et un meurtrier du nom de John Buttle, dont la présence à Araluen présentait un danger certain. Le skirl avait accepté d'embarquer cet homme, costaud et en bonne santé, dont il pourrait tirer un bon prix en Skandie.

Pourtant, peu de temps après, une énorme tempête les avait fait dériver vers le nord. Alors qu'ils approchaient de la côte d'Araluen, Gundar avait ordonné qu'on ôte ses chaînes à Buttle. Ils allaient se retrouver sous le vent, une situation que tout marin redoute, et il était fort probable que le navire n'y survivrait pas. Gundar voulait laisser sa chance à cet esclave.

Il se souviendrait toujours du craquement de la coque quand le *Loup Nuageux* avait heurté un rocher : il avait eu l'impression que c'était son propre dos qui se brisait. Il avait même entendu le drakkar pousser un hurlement d'agonie, il l'aurait juré. À la façon dont le navire ne répondait plus au gouvernail et s'affaissait dans les creux et les pics des vagues, il avait aussitôt compris que l'armature était fendue. Il savait aussi que le *Loup Nuageux* risquait de se briser en deux.

Puis, comme si un miracle divin était venu récompenser les efforts de l'équipage éreinté et la bravoure du drakkar affaibli, Gundar avait aperçu l'embouchure d'une rivière le long de la côte rocheuse. Il y avait immédiatement dirigé le *Loup Nuageux*, qui tanguait de façon inquiétante sous le vent. Une fois atteintes les eaux abritées de la rivière, les marins, épuisés, s'étaient rassis sur leurs bancs, tandis que le vent et les vagues retombaient.

Buttle avait profité de la situation pour s'enfuir : il s'était emparé d'un poignard glissé dans la ceinture d'un guerrier et avait tranché la gorge de ce dernier. Un autre Skandien avait essayé de l'arrêter, mais il avait perdu l'équilibre et Buttle lui avait donné un coup de couteau. Puis, sans attendre, il avait

enjambé le bastingage et avait gagné la rive. Gundar n'avait pu partir à sa poursuite – chose étrange, peu de Skandiens savaient nager ; de plus, le drakkar était sur le point de sombrer. Tout en le maudissant, le skirl avait dû laisser l'homme s'échapper et s'était mis à chercher un endroit où accoster.

Peu après, ils avaient trouvé une étroite plage de galets, où l'eau était peu profonde. Ce fut là que Gundar avait senti la quille lâcher, comme si le drakkar avait attendu que l'équipage soit enfin en sécurité pour rendre l'âme.

Ils débarquèrent en titubant et installèrent leur campement dans les arbres. Le skirl préférait faire profil bas : sans bateau, ils ne pourraient s'enfuir ; par ailleurs, il ignorait comment les gens des environs réagiraient à l'annonce de leur présence, ni s'ils disposaient d'un grand nombre d'hommes d'armes. Les Skandiens ne rechignaient jamais au combat, mais il aurait été stupide d'en provoquer un alors qu'ils étaient échoués.

Grâce au Rôdeur, ils avaient de quoi subsister, et Gundar avait besoin de temps pour réfléchir à une solution. Quand le temps s'améliorerait, peut-être pourraient-ils bâtir un petit navire à partir des vestiges du *Loup Nuageux*… Le skirl poussa un soupir. Il était capitaine de drakkar, pas constructeur de navires. Il parcourut leur campement du regard. Sur un promontoire, derrière la clairière, étaient enterrés les deux hommes que Buttle avait tués. Gundar s'en voulait : c'était lui qui avait ordonné qu'on détache le prisonnier.

— Qu'il aille en enfer, ce John Buttle, marmonna-t-il. J'aurais dû l'jeter par-dessus bord. Avec ses chaînes aux pieds.

— Je crois que je suis d'accord avec toi, dit soudain une voix derrière lui.

Gundar se leva d'un bond et fit volte-face, tandis qu'il portait la main à son épée.

— Par les cornes de Thurak ! s'écria-t-il. D'où est-ce que tu sors ?

Le skirl aperçut une étrange silhouette, enveloppée dans une drôle de cape noire tachetée de blanc. L'inconnu était assis sur un tronc à quelques mètres de lui. La main sur le pommeau de son arme, il examina plus attentivement cette apparition. La forêt était sombre, sinistre. Il s'agissait peut-être d'un esprit ou

d'un spectre, protecteur des environs. Sur la cape, les motifs changeants paraissaient chatoyer. Un vague souvenir refit surface.

Ses hommes, qui avaient entendu du bruit, s'approchèrent et se regroupèrent. Mais la silhouette les inquiétait, eux aussi, et Gundar remarqua que ses guerriers prenaient soin de rester derrière lui, attendant qu'il leur indique la marche à suivre.

L'inconnu se releva et le skirl recula involontairement d'un pas. Puis, furieux contre lui-même, il s'avança.

— Si t'es un fantôme, déclara-t-il d'une voix ferme, loin de nous l'idée de t'offenser. En revanche, si t'en es pas un, décline ton identité – sinon, t'en deviendras bientôt un.

Son interlocuteur laissa échapper un petit rire.

— Bien parlé, Gundar Hardstriker. Vraiment bien parlé.

Le skirl sentit un frisson lui parcourir la nuque. Le ton de l'inconnu semblait amical, mais comment diable savait-il son nom ? Il devait avoir des pouvoirs surnaturels…

Au même instant, la silhouette rabattit le capuchon de sa cape et lança d'une voix amusée :

— Allons donc, Gundar, tu ne me reconnais pas ?

Au moins, ce n'était pas un spectre ravagé et hagard… mais un jeune homme au large sourire, aux intenses yeux noisette, avec une masse ébouriffée de cheveux châtains. Un visage que le skirl connaissait. Et soudain, il se rappela où il avait déjà vu cette cape chatoyante.

— Will ! s'écria-t-il, surpris. C'est vraiment toi ?

— Nul autre.

Le Rôdeur s'approcha de lui, la main tendue. Gundar la serra de bon cœur, tant il était soulagé de découvrir qu'en définitive, il n'avait pas affaire à une créature surnaturelle. Derrière lui, ses guerriers s'exclamaient bruyamment. Eux aussi éprouvaient du soulagement. Will les dévisagea.

— Je retrouve des visages familiers parmi vous. Mais…, poursuivit-il en fonçant les sourcils, je ne vois pas Ulf Oakbender.

Ce dernier avait participé à la bataille qui avait opposé les Skandiens aux Temujai. Et quand ils avaient débarqué à Seacliff, Ulf avait été le premier à reconnaître le Rôdeur. Lors du

fameux banquet, assis l'un à côté de l'autre, ils avaient pu évoquer de nombreux souvenirs communs.

— Cette vermine de Buttle l'a tué, répondit Gundar, dont le chagrin s'affichait sur son visage.

Le sourire de Will s'évanouit.

— Je suis peiné par cette nouvelle. Ulf était quelqu'un de bien.

Ils se turent un instant, perdus dans leurs pensées. Puis Gundar indiqua le campement, juste derrière eux.

— Tu veux t'joindre à nous ? proposa-t-il au jeune homme. Nous avons du bœuf séché et de la bière, grâce à la grande générosité d'une certaine île, qui se trouve un peu plus au sud.

Will sourit de nouveau et suivit Gundar. Quelques guerriers serrèrent la main du Rôdeur. Sa présence ravivait leur espoir : peut-être trouverait-il un moyen leur permettant de repartir.

Le jeune homme s'assit sur une bûche devant le feu, sous un abri fabriqué avec la grande voile du drakkar. Il accepta une chope de bière et la but avec plaisir, tout en portant un toast aux Skandiens qui l'entouraient.

— Eh bien, Will, dit alors le skirl, qu'est-ce qui t'amène jusqu'ici ?

Le Rôdeur dévisagea chacun des membres de l'équipage, aux visages anguleux et barbus.

— Je cherche des guerriers, répondit-il. J'ai l'intention de prendre un château d'assaut, et il paraît que vous vous y connaissez…

2

Le destrier bai avait fière allure. Tandis que son cavalier le guidait prudemment le long d'un chemin étroit que bordait une rivière, le bruit de ses sabots était étouffé par l'épais tapis de glace qui recouvrait le sol. Impossible de savoir où se trouvaient les plaques de verglas dissimulées sous la neige : l'homme et sa monture risquaient à tout instant de glisser sur la berge abrupte, jusqu'à l'eau glaciale. La rivière coulait paresseusement, sa surface en grande partie recouverte de neige à moitié fondue, luttant contre le froid qui menaçait de la paralyser complètement. Le cavalier jeta un coup d'œil vers le cours d'eau et ne put réprimer un frisson. S'il tombait, il aurait peu de chances de survivre avec sa lourde cotte de mailles et ses armes. Et même s'il ne se noyait pas, la température glaciale aurait raison de lui.

À sa monture et à son équipement, on devinait le chevalier. Une lance de frêne de trois mètres était emboîtée dans un support sur son étrier droit. Une longue épée pendait à son côté gauche et un heaume conique était posé sur le pommeau de sa selle. Le capuchon de sa cotte de mailles était rabattu vers l'arrière – quelques jours plus tôt, il avait découvert que, dans ce pays couvert de neige, il n'y avait rien de plus désagréable qu'une cotte de mailles gelée en contact avec la peau. Par conséquent, une écharpe de laine était à présent enroulée autour de son cou, sous son armure, et une toque de fourrure était enfoncée sur son crâne. Chose inhabituelle pour un

guerrier, un arc rangé dans un étui de cuir était accroché à la selle.

Mais l'objet essentiel de son équipement était peut-être le bouclier arrondi qu'il avait passé dans son dos. De cette façon, il était protégé si on lui tirait des flèches par l'arrière, et pouvait le faire glisser le long de son bras en quelques secondes si besoin était. Le bouclier blanc était décoré d'un poing serré peint en bleu en son centre : l'emblème indiquait que ce chevalier cherchait à entrer au service d'un seigneur.

Alors que le sentier s'élargissait et s'écartait de la rivière, Horace se détendit un peu. Il se pencha vers l'avant et tapota gentiment l'encolure de sa monture.

— Tu t'en es bien tiré, Caracole, dit-il d'un ton tranquille.

Le cheval secoua la tête, comme pour acquiescer. Lui et son maître étaient de vieux amis. Ensemble, ils avaient participé à de nombreuses campagnes. Le destrier, entraîné à repérer tout danger éventuel, dressa soudain les oreilles – un avertissement.

En effet, cinq cavaliers se dirigeaient vers eux.

— Nous avons de la compagnie, constata Horace en regardant autour de lui, en quête d'une position défensive.

Lui aussi était entraîné à se méfier des inconnus et à toujours voir en eux des ennemis potentiels. Mais à cet endroit, les arbres étaient à l'écart de la route et seuls de petits buissons de bruyère poussaient entre la chaussée et la forêt. Le jeune homme haussa les épaules. Il avait appris des années plus tôt qu'il ne servait à rien de se lamenter sur ce qui ne pouvait être changé.

D'une pression du genou, il obligea son cheval à s'immobiliser et passa son bouclier autour de son bras gauche – un mouvement discret qui indiquait qu'Horace n'était déjà plus un apprenti chevalier, en dépit de son jeune âge. Ses yeux étaient d'un bleu lumineux. Il avait un beau visage rasé de près, honnête et candide, une forte mâchoire et une mince balafre sur la pommette droite – à l'endroit où un membre de la tribu Tualaghi l'avait blessé d'un coup de dague l'année précédente. La cicatrice, récente, s'estomperait avec le temps. Son nez était légèrement tordu, le résultat d'un accident avec un apprenti guerrier débordant d'enthousiasme, qui avait refusé d'arrêter un

combat d'entraînement. L'élève, qui avait donné un coup de trop avec son épée de bois, s'était vu infliger une sévère punition. Cependant, loin de l'enlaidir, ce nez donnait à Horace un air d'aventurier et plusieurs jeunes dames de la cour trouvaient que cette dissymétrie ajoutait à sa beauté.

Le chevalier, du genou, ordonna à Caracole de se placer légèrement de côté, de sorte que son bouclier se trouvait maintenant face aux arrivants – une protection, mais aussi une manière de se présenter. Il ne baissa pourtant pas sa lance, peu désireux de provoquer inutilement les cinq cavaliers à l'approche. Il examina ces derniers : à l'évidence, quatre d'entre eux, équipés d'épées et de boucliers, étaient des hommes d'armes, mais pas des chevaliers. Horace reconnut leur blason, une clé dorée sur un fond blanc et bleu, divisé en quatre, brodé sur leur surcot : celui du seigneur de MacIndaw.

Il était plus difficile de cataloguer le cinquième individu, qui avançait en tête. Il portait un bouclier, un plastron de cuir clouté de fer et des grèves dans le même matériau pour protéger ses jambes, mais hormis cela, il était vêtu d'habits de laine. Il chevauchait tête nue et son bouclier était dépourvu de blason. Une épée pendait au pommeau de sa selle – une arme plus épaisse et plus courte que celle d'Horace. Mais le plus étrange était sa lourde lance de guerre d'environ deux mètres de long. Barbu, il avait de longs cheveux noirs et ses épais sourcils froncés donnaient l'impression d'un tempérament colérique.

Un homme qui n'inspirait pas confiance, songea Horace.

Ce dernier attendit que les cavaliers se trouvent à une dizaine de mètres de lui pour leur adresser la parole :

— N'approchez pas plus, leur lança-t-il.

Le meneur de la troupe fit signe aux autres de s'immobiliser, mais continua d'avancer. Horace libéra sa lance de son encoche et la baissa, si bien que la pointe de fer scintillante, soigneusement effilée la veille au soir, était dirigée sur la gorge de l'inconnu. Celui-ci avait choisi de le provoquer, pensa le jeune guerrier. Il ne pouvait donc s'offenser de la réaction d'Horace.

L'homme s'arrêta.

— Pas la peine de réagir ainsi, dit-il d'une voix rude, fâchée.

— Et pas la peine de venir plus près, rétorqua Horace avec calme. Du moins tant que nous n'aurons pas fait plus ample connaissance.

Deux des soldats esquissèrent un mouvement de côté. Horace leur jeta un rapide coup d'œil, puis reposa les yeux sur leur meneur.

— Dites à vos hommes de rester où ils sont, s'il vous plaît.

Le barbu pivota sur sa selle et dévisagea brièvement ses soldats.

— Arrêtez-vous, leur ordonna-t-il.

Ils obtempérèrent. Horace les examina de nouveau, intrigué. Il remarqua alors leur apparence négligée – leur surcots étaient tachés et froissés, leurs armes et leurs armures ternies, sans éclat. Sans doute auraient-ils été plus à l'aise cachés dans la forêt, à attaquer d'innocents voyageurs, plutôt que d'arborer un blason seigneurial. Dans la plupart des châteaux, les soldats se trouvaient sous le commandement de sergents expérimentés. Il était rare qu'on leur permette d'avoir une telle allure.

— Toi, tu pars d'un mauvais pied avec moi, tu sais, déclara l'homme barbu.

Cette remarque aurait pu être faite sur le ton de la plaisanterie – mais la menace était d'autant plus claire qu'il ajouta, après quelques secondes de silence :

— Et tu pourrais l'regretter.

— De quelle façon ? demanda Horace en replaçant sa lance dans son encoche.

— Eh bien, si tu cherches du travail, vaut mieux qu'tu t'entendes bien avec moi.

— Je cherche du travail ? s'étonna le jeune chevalier.

L'homme se contenta d'indiquer le symbole qui décorait le bouclier d'Horace. Celui-ci ne répondit rien et, au bout d'un long moment, l'autre fut forcé de reprendre la parole :

— Tu sers aucun seigneur, ça s'voit.

Horace acquiesça. Décidément, cet individu lui déplaisait. Il était arrogant, menaçant – signe qu'on lui avait confié un pouvoir qu'il n'avait pas l'habitude d'exercer.

— C'est vrai, reconnut le jeune homme. Mais cela signifie seulement que je ne suis au service de personne. Et non que je

cherche absolument un emploi. Il se peut que j'aie les moyens de subvenir à mes besoins, après tout, ajouta-t-il d'une voix agréable, en affichant un sourire.

Cette boutade ne dérida pas le barbu.

— Joue pas au plus malin, répliqua ce dernier, espèce de gamin. T'as un cheval et une lance, d'accord, mais ça fait pas d'toi un chevalier. T'es qu'un mendiant dépenaillé et sans emploi, et j'suis celui qui aurait peut-être pu t'en donner un… si tu t'étais montré plus respectueux.

Le sourire d'Horace s'évanouit. Il soupira intérieurement. Depuis l'âge de seize ans, il avait l'habitude que ses adversaires le sous-estiment à cause de sa jeunesse. La plupart d'entre eux avaient compris, trop tard, leur erreur.

— Où est-ce que tu vas ? voulut savoir l'individu.

— Je pensais faire un détour pour rejoindre le château de MacIndaw, déclara le chevalier, qui ne voyait aucune raison de cacher sa destination. Je cherche un endroit où passer la fin de l'hiver.

Son interlocuteur laissa échapper un grognement moqueur.

— Dans c'cas, t'es vraiment parti du mauvais pied… vu qu'c'est moi qui m'occupe du recrutement pour Messire Keren.

Horace fronça légèrement les sourcils.

— Keren ? Je croyais que MacIndaw appartenait à Messire Syron ?

Sa question fut accueillie par un geste de mépris.

— Syron va bientôt mourir, d'après c'que j'ai entendu dire. Il est peut-être déjà mort, pour c'que j'en ai à faire. Et son fils Orman, il s'est enfui – il rôde qu'que part dans la forêt. Voilà pourquoi Messire Keren a pris les choses en main, et moi, j'suis le commandant d'sa garnison.

— Et votre nom ? demanda Horace, impassible.

— Messire John Buttle, répliqua l'homme.

Ce nom était vaguement familier au jeune guerrier. Mais il aurait juré que ce Buttle, un rustre et une brute mal fagotée, n'était nullement chevalier. Pourtant, il préféra ne rien laisser paraître – inutile de provoquer davantage cet homme, que la moindre remarque semblait contrarier.

— Et toi, gamin, ton nom ? voulut savoir Buttle.

Horace réprima un autre soupir et répondit d'un ton léger et plaisant.

— Hawken. Hawken Watt. Je suis natif de Caraway, mais désormais citoyen de ce vaste royaume.

— T'es pas d'ce coin en tout cas, répliqua l'autre d'un ton sec. T'as donc rien à faire dans l'fief de Norgate. Quitte la région avant la tombée d'la nuit, si tu veux pas qu'il t'arrive malheur.

— Je ne manquerai pas de réfléchir à ce conseil, répondit Horace.

Buttle, l'air courroucé, se pencha vers le jeune homme.

— Mieux qu'ça, gamin : t'as intérêt à l'suivre. Allez, fiche le camp d'ici, ajouta-t-il en indiquant du pouce le sud-est, en direction de la frontière qui séparait Norgate du fief voisin.

Ce Buttle commençait à sérieusement agacer Horace. Il sourit et, imperturbable, ne bougea pas d'un pouce. Mais Caracole, sentant que son maître était prêt à agir, dressa les oreilles.

Buttle hésitait, ne sachant quel comportement adopter. Il était habitué à ce que tout le monde plie devant ses menaces et à la vue des hommes d'armes qui l'accompagnaient. Pourtant, ce jeune guerrier se contentait de rester là ; son assurance affichée sous-entendait qu'il ne craignait pas d'affronter cinq soldats. Buttle comprit qu'il devait soit mettre sa menace à exécution en forçant le chevalier à quitter les lieux, soit battre en retraite. Horace lui décocha un autre sourire et Buttle préféra alors reculer. Furieux, il fit volte-face en signalant à ses hommes de le suivre.

— Oublie pas c'que j't'ai ordonné ! lança-t-il en le regardant une dernière fois par-dessus son épaule. Quitte la région avant la nuit !

Tandis que la petite troupe s'éloignait, Horace gratta l'oreille de Caracole d'un air pensif. Il avait le sentiment que s'il avait été intimidé par l'attitude de Buttle, ce dernier lui aurait aussitôt proposé d'entrer au service de son seigneur. Mais le fait qu'il montre de l'indépendance l'avait desservi. « Étrange façon de recruter des chevaliers », songea le jeune homme.

Pas plus étrange, cependant, que ce qui se passait ces derniers temps dans le fief de Norgate.

3

Malcolm le guérisseur, mieux connu comme le Sorcier Malkallam, leva brièvement les yeux de son travail alors que Will entrait au trot dans la petite clairière du bois de Grimsdell.

Chaque matin à onze heures, Malcolm s'occupait de ses compagnons. Les blessés et les malades faisaient patiemment la queue devant la maison du guérisseur qui délivrait un diagnostic et soignait coupures, plaies ou fièvres. Étant donné que la plupart des habitants de la clairière avaient été chassés de chez eux à cause de leurs déformations physiques, les patients étaient généralement nombreux, et plusieurs d'entre eux avaient des problèmes de santé qui demandaient des soins constants.

Son dernier malade était un cas relativement simple. Un garçon de onze ans avait pris le paillasson de sa mère pour un tapis magique et avait tenté de s'envoler du sommet d'un arbre de quatre mètres de haut. Malcolm pansa sa cheville foulée, enduisit de pommade ses coudes et ses poignets éraflés, puis ébouriffa les cheveux du petit aventurier.

— Allez, file ! lui dit-il. Et désormais, ne cherche plus à pratiquer la magie.

— Oui, Malcolm, répondit l'enfant, embarrassé, en baissant la tête.

Alors qu'il s'éloignait, le guérisseur se tourna vers Will, qui était en train de desseller son cheval. Il le regarda d'un air approbateur, tout en remarquant à quel point le jeune Rôdeur et

sa monture étaient attachés l'un à l'autre. Will parlait gentiment à l'animal et ce dernier répondait en secouant sa courte crinière.

— J'ai entendu dire que tu avais trouvé les Skandiens ? demanda Malcolm.

Will acquiesça.

— Vingt-cinq guerriers en parfaite condition physique. Ils se trouvaient sur les rives de la rivière Oosel, exactement où ton messager les avait repérés.

Malcolm avait un nombre incalculable de contacts à travers la vaste forêt. Il était rare que quelque chose survienne sans qu'il en soit informé. Ainsi, quand il avait eu vent qu'un équipage skandien s'était échoué non loin, Will était parti à leur recherche.

— Ils ont accepté de nous aider ? interrogea le vieux guérisseur.

Will s'assit près de lui, sur le balcon ensoleillé.

— Ils acceptent l'argent que je leur ai offert, en tout cas. Et puis, leur capitaine estime qu'il m'est redevable, puisqu'il a laissé Buttle leur échapper.

Xander, secrétaire et assistant d'Orman de MacIndaw, sortit de la maison.

— Comment se porte ton maître ? s'enquit Malcolm.

Le seigneur du château avait été empoisonné par Keren quand il avait essayé de reprendre le contrôle de MacIndaw. Will et Xander l'avaient transporté jusqu'au repaire du guérisseur.

— Beaucoup mieux. Mais il est encore très faible. Il s'est rendormi.

Malcolm hocha la tête d'un air pensif.

— C'est le meilleur des remèdes. Le poison a été évacué de son organisme. Il va reprendre des forces, à présent.

Pourtant, Xander paraissait soucieux. Il continuait de se méfier du guérisseur, même si ce dernier avait sauvé la vie de son maître. Mais, à cet instant, il avait un autre souci en tête.

— J'ai cru entendre que tu avais proposé de l'argent à ces Skandiens ? demanda-t-il à Will.

— Non, répondit le Rôdeur en lui adressant un grand sourire. Je leur ai proposé que *tu* les paies. Soixante pièces d'or pour leurs services.

— C'est scandaleux ! s'exclama Xander, indigné. Tu n'avais pas le droit d'agir ainsi ! Le seigneur de MacIndaw est Messire Orman. C'est à lui de négocier ce genre d'arrangement, ou à moi, en son absence.

Le secrétaire avait su se montrer courageux et fidèle, mais cela le rendait parfois très hautain. Will lui lança un regard lourd de sens, tandis que Malcolm laissait échapper un petit rire moqueur.

— Pour l'instant, répliqua lentement le Rôdeur, Orman ne possède plus grand-chose – pas même le lit sur lequel il est étendu. Par conséquent, je prends les décisions à sa place. Tu sembles oublier que je représente le pouvoir royal.

Xander prit conscience que Will était dans le vrai. Il était Rôdeur, après tout, bien qu'il soit arrivé à MacIndaw en se faisant passer pour un saltimbanque. Pourtant, le secrétaire avait du mal à accepter que tant d'autorité puisse être confiée à un garçon aussi jeune.

— Malgré tout, reprit-il, soixante pièces d'or ? Tu aurais pu marchander un peu, non ?

— Tu n'as qu'à t'en charger, rétorqua Will, consterné par l'attitude de Xander. Je suis certain que les Skandiens seront ravis de négocier avec quelqu'un qui restera assis à les regarder risquer leur vie.

Xander comprit qu'il était sur un terrain glissant ; mais il était trop têtu et prétentieux pour l'admettre.

— C'est possible. Pourtant, c'est leur métier, non ? Ils se battent pour de l'argent, pas vrai ?

— C'est exact, répondit Will, agacé. Voilà pourquoi ils savent précisément ce que valent leurs vies. Et puis, regarde les choses du bon côté : nous allons peut-être perdre, ce qui t'évitera d'avoir à les payer !

La dureté de la voix du Rôdeur n'échappa pas à Xander, qui prit conscience qu'il ferait mieux de s'en tenir là. La mine dédaigneuse, il s'éloigna, tout en s'assurant que Will et Malcolm entendraient distinctement sa dernière remarque :

— Soixante pièces d'or ! Quelle folie !

Le guérisseur dévisagea le Rôdeur avec sympathie.

— J'espère que, grâce à toi, cet homme sera bientôt de retour dans son château. Il est lassant, à la fin.

Will sourit.

— Il est cependant très loyal. Et comme tu as pu le constater, il est capable de bravoure, en dépit de sa petite taille !

Malcolm réfléchit un instant.

— C'est bizarre, finit-il par dire. On s'attend à ce que de telles qualités chez un homme le rendent sympathique. Et pourtant, ce Xander réussit à m'irriter comme personne. Allez, ajouta-t-il en écartant le sujet d'un geste, rentrons. Je veux en savoir plus sur ces Skandiens.

Il conduisit Will à l'intérieur de sa chaumière et lui offrit une tasse de tisane – cela faisait peu de temps qu'il connaissait le Rôdeur, mais il avait remarqué à quel point ce dernier était dépendant de cette boisson. Will y trempa les lèvres et laissa échapper un soupir de plaisir. Puis les deux hommes s'assirent devant la table de la cuisine.

— Gundar et son équipage arriveront d'ici un jour ou deux, expliqua Will. Le temps qu'ils lèvent le camp. Un de tes compagnons les guidera jusqu'ici. Nous avons de la chance de les avoir trouvés, je l'avoue. Je vais avoir besoin de soldats et ils se font plutôt rares dans le coin.

Malcolm soupira.

— C'est vrai. Mes amis ne sont pas des combattants. Ils ne sont ni équipés, ni entraînés.

— Et les villageois des alentours ne risquent pas de venir renforcer nos rangs. Tous sont terrifiés par Malkallam le sorcier…, ajouta Will en souriant, pour bien montrer à Malcolm qu'il n'avait pas l'intention de l'offenser.

— En effet, reconnut le guérisseur. Et que comptes-tu faire quand les Skandiens seront ici ?

Le Rôdeur hésita.

— Nous verrons. Je dois trouver un moyen de prendre le château et de libérer Alyss.

— As-tu déjà participé à ce genre d'entreprise ?

— Pas vraiment, reconnut Will. Ça n'a pas fait partie de mon apprentissage…

Il n'avait pas envie de s'attarder sur la question. Il espérait que les Skandiens auraient des idées, mais il aviserait le moment venu. Malcolm se caressait le menton, l'air pensif.

— As-tu songé à demander des renforts au château de Norgate ?

— Oui, répondit Will, qui se sentait de plus en plus mal à l'aise. Mais Keren a placé des barrages sur les routes. Aucun cavalier ne peut les franchir.

En effet, les espions du guérisseur lui avaient rapporté que les voyageurs se dirigeant vers l'ouest étaient tous contraints de rebrousser chemin.

— Sauf un de ses soldats, constata Malcolm. Un cavalier a quitté MacIndaw pendant ton absence.

Will hocha la tête d'un air grave.

— Keren sait ce qu'il fait. Je suis persuadé qu'il raconte partout qu'il a pris les choses en main car Orman est un traître en fuite. C'est ainsi que j'agirais à sa place. Le problème, c'est qu'il est apprécié et respecté. Les gens auront tendance à le croire. Alors que je suis un étranger ici. Sans oublier que je suis allié à un célèbre sorcier, lui aussi un traître.

— Tu es pourtant un Rôdeur du roi.

— Personne ne le sait à Norgate. Je suis venu ici pour remplir une mission secrète, ajouta Will avec un petit rire. Supposons que je parvienne à faire passer un message et qu'ils acceptent de me faire confiance. Que crois-tu qu'il se passera ?

— Ils enverront peut-être des soldats pour nous aider ? suggéra Malcolm.

— Non, nous sommes en plein hiver. La plupart de leurs hommes d'armes sont rentrés chez eux. Il leur faudrait deux semaines pour les rassembler. C'est une vaste entreprise. Penses-tu qu'ils accepteront de le faire parce qu'un étranger le leur demande ? Au mieux, nous pouvons espérer qu'ils feront venir quelqu'un pour enquêter, et établir la vérité. Et même cela prendrait trop de temps… il faut au moins une semaine pour parvenir à cheval jusqu'ici.

— Si je comprends bien, nous nous retrouvons plutôt démunis…, constata le vieux guérisseur d'un ton désabusé.

— Pas exactement, répliqua Will. Vingt-cinq Skandiens sont capables de poser quelques problèmes à Keren. Ensuite, quand j'aurai suffisamment de preuves de sa traîtrise, nous pourrons en informer le seigneur de Norgate.

Il était cependant préoccupé ; il aurait préféré être plus expérimenté. Il était le plus jeune Rôdeur de l'ordre et, à dire vrai, n'était pas convaincu d'avoir choisi la bonne marche à suivre dans cette affaire. Mais Halt lui avait appris qu'il fallait rassembler autant d'informations que possible avant d'agir. Pour la énième fois en quelques jours, il regretta de ne pouvoir contacter Halt. Mais l'homme qui s'occupait de transmettre des messages par pigeon voyageur semblait avoir disparu de la circulation – Keren et ses acolytes devaient y être pour quelque chose, songea-t-il, avant d'écarter ces sombres pensées.

— À part ça, d'autres événements ont-ils eu lieu pendant mon absence ? demanda-t-il à Malcolm.

Il vida d'un trait ce qui restait de sa tasse et posa un regard assoiffé vers le pichet. Malcolm, dont la réserve de tisane baissait à vue d'œil, ignora cette requête muette et se mit à consulter les notes qu'il avait prises quand ses espions étaient venus le voir.

— Deux ou trois choses, répondit-il. Depuis deux soirs, ton amie Alyss semble émettre des signaux de lumière à sa fenêtre.

Cette nouvelle détourna aussitôt l'attention de Will de la tisane.

— De lumière ? demanda le jeune homme en se redressant. Quel genre de lumière ?

— Une simple lanterne, apparemment, qui se déplace devant sa fenêtre.

— D'un coin à l'autre ?

Malcolm releva les yeux de ses notes, surpris.

— Comment le sais-tu ?

Le Rôdeur affichait un large sourire.

— Elle utilise le code des Messagères, expliqua-t-il. Elle se doute que tôt ou tard, je l'apercevrai. À quelle heure lance-t-elle ses signaux ?

— Après le changement de la garde de minuit, vers trois heures du matin. À cette heure-ci, la lune est couchée, si bien qu'on distingue mieux une lanterne.

— Parfait ! s'écria Will. Cela me laisse le temps de préparer un message. J'ai besoin de réviser le code secret, ajouta-t-il. Je n'ai pas eu à m'en servir depuis mon examen de quatrième année. D'autres événements, m'as-tu dit ?

Malcolm feuilleta de nouveau ses notes.

— Oui… L'autre matin, l'un de mes compagnons a aperçu Buttle et ses soldats qui discutaient avec un chevalier, près de Tumbledown Creek. Mon espion a d'abord cru qu'ils essayaient de le recruter, mais le guerrier les a envoyés paître, avant de s'éloigner. Je crois qu'il a pris une chambre à l'auberge du *Pichet Fendu*.

Will, qui réfléchissait déjà au message qu'il comptait envoyer à Alyss, demanda d'un air absent :

— Ton espion a-t-il pu distinguer le blason de ce guerrier ?

— Un poing peint en bleu sur fond blanc. Un chevalier sans seigneur, au bouclier arrondi.

Cette fois, Will leva les yeux.

— D'autres détails ?

— Il est plutôt jeune, apparemment. Très jeune, en fait. Un grand costaud, monté sur un cheval bai. Mon compagnon l'a même entendu parler à sa monture. Il l'a appelé Farandole, ou Cabriole… quelque chose comme ça.

— Caracole ? suggéra le Rôdeur, sentant l'espoir renaître en lui.

Malcolm acquiesça.

— Possible… ça semble plus logique que Farandole, en tout cas… Pourquoi ? Tu le connais ?

D'après la réaction enthousiaste de Will, ça ne pouvait qu'être le cas.

— Je crois que oui ! répondit le Rôdeur. Et s'il s'agit effectivement de lui, les choses vont prendre meilleure tournure.

4

Seule dans la tour qui lui servait de prison, Alyss attendait que la lune se couche. Encore une heure, jugea-t-elle avant de se préparer.

Elle alluma la lampe à huile, en prenant soin de laisser la mèche aussi basse que possible. Elle avait déjà placé une couverture roulée devant la porte, pour éviter que les gardes postés à l'extérieur de la pièce ne voient la lumière. Quand la petite flamme se stabilisa, elle la dissimula sous l'une des coiffes coniques de Dame Gwendolyn.

— Je savais bien que ces chapeaux ridicules me serviraient un jour à quelque chose, marmonna-t-elle.

Dans la journée, on lui avait rapporté tous ses effets personnels – après une fouille soigneuse, évidemment. Elle s'était aussitôt changée et avait revêtu l'une de ses robes blanches, simples et élégantes, abandonnant sans regret les tenues à la mode qui correspondaient à sa fausse identité. La jeune fille était contente de pouvoir de nouveau porter ses propres vêtements et de ne plus avoir à jouer le rôle de la frivole Dame Gwendolyn, tout comme elle était soulagée d'avoir retrouvé son matériel de correspondance – parchemins, plumes, encres et craies de graphite.

Elle ouvrit l'épais rideau, posa la lampe sur le sol, sous la fenêtre, et fouilla les ténèbres du regard, en se concentrant plus particulièrement sur la lisière de la forêt sombre, une ligne irrégulière. Elle n'avait reçu aucune réponse aux signaux

envoyés les nuits précédentes. Mais elle avait appris la patience et elle attendit calmement. Tôt ou tard, elle en était convaincue, Will essaierait d'entrer en contact avec elle.

La dernière tentative de son ami pour la délivrer s'était soldée par un échec ; depuis, Keren avait infligé un autre interrogatoire à la jeune fille, en l'hypnotisant avec la pierre bleue. Il pensait qu'elle lui cachait d'autres secrets, mais il avait vite compris que ce n'était pas le cas. Du moins, d'après les questions qu'il lui avait posées. Car sa technique avait ses limites : Alyss répondait sans pouvoir dissimuler quoi que ce soit ni lui mentir. Mais elle ne pouvait lui transmettre des informations s'il ne l'y incitait pas. Par conséquent, elle lui avait expliqué comment Will et elle-même avaient eu pour mission d'enquêter sur les rumeurs de sorcellerie dans le fief de Norgate, ainsi que sur la mystérieuse maladie qui avait frappé Messire Syron. Elle lui avait aussi révélé que Will était Rôdeur, et non saltimbanque.

Dans des circonstances normales, Alyss aurait été horrifiée d'avoir livré de tels secrets, même de force. Mais en réalité, elle n'avait rien dit ou presque – seulement ce que Keren savait déjà. Par ailleurs, elle n'avait aucune idée des projets détaillés de Will pour la délivrer.

Par défi, elle avait lancé à Keren que Will avait certainement dû prévenir les autorités du château de Norgate, et que le seigneur du fief allait envoyer des forces armées pour attaquer MacIndaw. Mais Keren avait paru peu perturbé par cette idée, ce qui avait intrigué Alyss.

Puisqu'elle ne répondait qu'à des questions directes lorsqu'elle était sous hypnose, la jeune fille n'avait pas parlé de la fiole d'acide que Will avait utilisée pour ronger les barreaux de la fenêtre. Les barreaux avaient été remplacés, évidemment, mais Keren croyait que le Rôdeur avait remporté la fiole avec lui… En réalité, le matin qui avait suivi la visite de Will, la jeune fille l'avait trouvée sur le rebord de la fenêtre et l'avait alors dissimulée dans la petite armoire qui complétait le mobilier rudimentaire de sa prison – un lit, une table, deux chaises. La pièce n'avait rien de luxueux, mais ses conditions de détention

auraient pu être bien pires. Quant à l'acide, il lui serait utile le moment venu.

À force de scruter l'obscurité, ses yeux la piquaient. Elle s'écarta quelques secondes de la fenêtre, frotta ses paupières et reprit son observation. Dès que la lune serait couchée, elle lancerait des signaux lumineux.

***

La langue tirée, Will se concentrait sur le message qu'il était en train de transcrire en code pour Alyss. Il posa ses pieds nus sur le dos de la chienne, couchée sous la table. Sa fourrure était bien chaude. De temps à autre, elle poussait un grognement de contentement. Il baissa les yeux vers elle en souriant.

— C'est gentil de rester un moment avec moi, lui dit-il. Où est ton nouvel ami ?

Ce dernier, Trobar, un géant difforme aux larges épaules, était l'un des plus fidèles compagnons de Malcolm. Il adorait la chienne et lui prodiguait une affection particulière, comme quelqu'un qui, durant des années, n'aurait eu personne à aimer. L'animal avait senti ce besoin et le lui rendait bien, passant chaque jour des heures en sa compagnie. Au début, Will en avait été un peu contrarié, avant de comprendre combien cette amitié comptait pour Trobar, et il avait regretté d'avoir éprouvé un sentiment aussi mesquin. La chienne, pensa-t-il, était plus sage et avait une meilleure nature que lui.

Malcolm entra et examina avec curiosité les papiers couverts de chiffres et de lettres qui s'étalaient sur la table. Sur l'une des feuilles, Will avait écrit le message qu'il comptait transmettre. Sur une autre, il le retranscrivait. S'apercevant de l'intérêt du guérisseur, il retourna la feuille d'un air désinvolte. Le code des Messagers, seulement connu des Rôdeurs et des membres du Service diplomatique, était jalousement gardé. En réalité, il était très simple et il ne voulait pas que Malcolm, pourtant un allié, puisse le déchiffrer.

Voyant cela, le vieil homme sourit. Il avait en effet eu l'intention d'en percer le mystère. « Décidément, pensa-t-il, ce jeune Rôdeur est loin d'être naïf. »

— La lune sera couchée d'ici une heure environ, déclara-t-il.

— D'accord, j'ai bientôt terminé.

— Tu lui feras parvenir ce message à l'aide d'une lanterne, si j'ai bien saisi ?

— C'est exact. Pour l'instant, je veux seulement qu'elle sache que nous veillons, et organiser nos contacts.

Le guérisseur posa alors une autre feuille sur la table, ainsi qu'un petit galet noir et luisant.

— Y a-t-il aussi moyen de lui faire parvenir ceci ? Par exemple, en l'attachant à une flèche que tu pourrais décocher en direction de sa fenêtre ?

Will prit son carquois – Malcolm avait remarqué que le Rôdeur gardait toujours ses armes à portée de main.

— Ce n'est pas une méthode très fiable, répondit-il. Si on attache quelque chose à une flèche, celle-ci a tendance à retomber quand on la tire. Nous procédons différemment.

Il sortit une flèche à l'aspect inhabituel et la plaça sur la table. Au lieu de se terminer par une pointe large et acérée, le projectile comportait un long cylindre creux. Malcolm l'examina avec curiosité. Un capuchon de plomb arrondi était vissé à son extrémité.

— Tu peux placer des messages à l'intérieur ? devina-t-il.

Will acquiesça.

Il recula sur sa chaise pour soulager ses épaules et son cou, tendus à force de rester courbé sur ses papiers.

— Oui. Je pourrais utiliser la lanterne pour demander à Alyss de s'écarter de sa fenêtre, puis décocher ma flèche.

— Aussi facilement que ça ? s'étonna Malcolm en souriant.

— Bien sûr, répliqua Will en haussant un sourcil. Du moins, ça l'est quand on a passé cinq ans à apprendre le tir à l'arc.

— Et la pierre ? ajouta le guérisseur. Tu pourrais la placer dans le cylindre, elle aussi ?

Will prit le petit galet et le soupesa d'un geste expérimenté.

— Oui, il n'y a aucune raison pour que ça ne fonctionne pas. Je vais réduire le poids du capuchon de plomb en fonction de celui de la pierre, de sorte que la flèche soit équilibrée. J'imagine que tu as une balance ?

— Bien sûr. C'est l'un des outils les plus utiles dans mon métier.

— Cependant, j'ai une question, reprit le jeune homme : pourquoi dois-je envoyer une pierre par la fenêtre d'Alyss ?

— Ah, oui, répondit le guérisseur. Si Keren essaie de nouveau de l'hypnotiser, cela aidera ton amie.

L'intérêt de Will s'éveilla aussitôt. Il observa le galet, pourtant très ordinaire, avec plus d'attention.

— À quoi servira-t-elle ?

— Elle neutralisera la pierre bleue de Keren, expliqua Malcolm. L'hypnose joue sur la concentration de l'esprit humain, vois-tu. Keren a créé une situation où sa pierre attire Alyss contre son gré. Mais quand elle tiendra cette petite pierre dans sa main en se concentrant sur une autre image, elle parviendra à résister au pouvoir de celle de Keren et à garder le contrôle sur son esprit. Si elle s'y prend bien, il ne s'en apercevra pas. Cela pourrait nous être utile. Par exemple si elle lui transmet de fausses informations…

— Comment ça marche, exactement ? demanda Will, pour qui tout cela ressemblait fort à de la supercherie – même si Alyss lui avait raconté comment agissait la pierre de Keren.

— Personne ne le sait vraiment, répliqua le guérisseur en haussant les épaules. C'est de la stellatite, ajouta-t-il, comme si cette précision suffisait.

Voyant que le Rôdeur s'apprêtait à poser une autre question, il le devança.

— Une pierre d'étoile, si tu préfères. Ce qui reste d'une étoile filante. Je l'ai trouvée il y a des années de cela. La stellatite est précieuse, peut-être à cause de ses propriétés surnaturelles. En tout cas, je ne connais pas son fonctionnement. Même si l'homme de science que je suis trouve cela vexant. Je sais seulement à quoi on peut l'employer, ajouta-t-il avec un sourire.

Will, à présent convaincu, acquiesça et baissa les yeux vers la feuille que Malcolm avait posée sur la table : il s'agissait d'une description de la pierre et d'un mode d'emploi. Ce papier étant trop épais pour entrer dans le cylindre de sa flèche, il en sortit un autre, plus fin, de sa sacoche.

— Mieux vaut que je recopie ces instructions. Pendant ce temps, peux-tu calculer le poids du capuchon de ma flèche et le comparer à celui de ta pierre ?

— C'est comme si c'était fait, répondit Malcolm en prenant les deux objets, avant de se diriger vers son petit atelier, à l'arrière de la chaumière.

5

Dans la tour, Alyss entama son rituel avec sa lanterne en la levant vers l'un des coins supérieurs de la fenêtre, puis en la déplaçant lentement à chacun des autres angles. Elle répéta cinq fois ce signal, s'interrompit, reposa la lanterne sur le sol et scruta de nouveau le paysage plongé dans l'obscurité. Elle espérait de tout cœur avoir une réponse de Will… Peut-être était-il déjà…

Une lumière ! Elle venait de l'apercevoir, sur la gauche, en train de se faufiler entre les arbres ! Elle sentit l'excitation monter en elle quand, tout aussi rapidement, elle vit que la lumière était rouge et qu'elle se mouvait de façon rectiligne, assez loin du sol. Elle se rappela que d'étranges lueurs de ce genre étaient souvent observées dans le bois de Grimsdell.

Puis elle en entrevit une autre sur la droite : jaune, celle-ci se déplaçait de haut en bas, en ligne droite. Elle disparut quelques secondes et réapparut plus loin sur la gauche. Les yeux rivés sur les ténèbres, la jeune fille la vit s'évanouir de nouveau… et la lueur rouge réapparut ! Un moment, elle avait cru avoir réussi à attirer l'attention, mais à présent, elle perdait courage…

Tout à coup, elle aperçut une autre lueur encore, entre les deux précédentes ! Une lumière vive et blanche qui traçait un motif semblable au sien : en haut à gauche, puis à droite. Ensuite vers le bas, à droite puis à gauche.

En contrebas, elle perçut les murmures étouffés des sentinelles, qui avaient dû apercevoir les signaux. Et dès que

cette nouvelle serait rapportée à Keren, ce dernier comprendrait bien vite à qui s'adressaient ces messages codés.

Aussi le Rôdeur avait-il décidé de cacher sa lanterne parmi les lueurs qu'on pouvait généralement s'attendre à voir dans le bois de Grimsdell. Alyss sourit. Une autre lumière venait de s'ajouter aux précédentes : elle était bleue, cette fois. Puis la jaune réapparut, suivie de la rouge, et ainsi de suite. La jeune fille concentra son attention sur la blanche. Elle ramassa sa lanterne, en dissimulant la flamme derrière un vieux morceau de cuir séché qu'elle avait trouvé dans un coin de son armoire. Elle positionna la lampe au centre de la fenêtre, puis ôta rapidement le bout de cuir et le replaça tout aussi vite, cinq fois de suite, afin d'envoyer une série de signaux. D'après le code des Messagères, cela signifiait que la communication était établie.

Will répondit aussitôt, de la même manière. Cinq clignotements, suivis de trois autres, plus lents, ce qui voulait dire : « Es-tu prête à recevoir mon message ? »

Alyss se précipita vers sa table pour y prendre une feuille et une craie. Elle savait que Will l'attendrait. De retour devant la fenêtre, elle déplaça sa lanterne à la verticale. La lumière de son ami imita ce signal. À la périphérie de sa vision, elle devinait les autres lanternes qui clignotaient elles aussi, mais ses yeux restaient braqués sur la blanche ; dès que celle-ci se mit à émettre d'autres signaux, elle commença à les noter sur sa feuille.

Il s'agissait d'un système simple, mais efficace. Vingt-quatre lettres de l'alphabet étaient placées dans une grille de quatre lignes. Pour arriver à un nombre régulier, on ôtait le Z et le W – qu'on remplaçait par le S et le V si nécessaire.

1. ABCDEF
2. GHIJKL
3. MNOPQR
4. STUVXY

Ainsi, la lettre A était représentée par la combinaison 1-1, puisqu'il s'agissait de la première lettre de la première ligne. De la même façon, G était 2-1 et P, 3-4. Celui qui envoyait le

message crypté indiquait les chiffres en tenant sa lanterne à l'endroit précis d'un carré imaginaire : en haut à gauche pour le chiffre 1, en haut à droite pour le 2, en bas à gauche pour le 3 et en bas à droite pour le 4. Par exemple, si la lampe se déplaçait vers le coin inférieur gauche, puis revenait au centre en clignotant deux fois, l'interlocuteur savait qu'il s'agissait de la seconde lettre de la troisième ligne – la lettre N.

Contrairement à Will, qui avait dû dessiner la grille pour composer son message – si Halt l'avait su, il aurait été fort mécontent –, Alyss la connaissait par cœur ; elle était donc capable de noter directement les lettres au fil des signaux lumineux.

La lampe clignotait avec régularité ; pour un œil inexpérimenté, il ne pouvait s'agir que d'une lumière sporadique venant de la forêt. Mais pour la jeune fille, ce message était aussi facile à lire qu'un livre. À un moment, elle sourit – Will n'était pas un messager très rapide. Mais il devait préférer la précision à la précipitation, comprit-elle.

Enfin, la lanterne se déplaça à plusieurs reprises à la verticale, indiquant que le message était terminé. Elle répondit de la même manière, puis relut les mots qu'elle avait tracés au fur et à mesure sur sa feuille.

FLÈCHE AVEC MESSAGE DIX MINUTES ÉLOIGNER FENÊTRE BAISERS WILL CONF

La jeune fille devina que son ami allait lui envoyer une flèche accompagnée d'un message d'ici dix minutes et qu'il lui demandait de s'écarter de la fenêtre. L'abréviation « CONF » signifiait qu'il attendait une confirmation. Quant à la signature très personnelle, « BAISERS WILL », elle était contraire au règlement. Elle sourit de nouveau, à l'idée que Will souhaitait peut-être qu'elle réponde à ses baisers et non au message lui-même.

Elle reprit sa lanterne et la déplaça à trois reprises de haut en bas, signe qu'elle avait parfaitement saisi le message du Rôdeur. Puis elle scruta une dernière fois le bois. Les lumières colorées continuaient de clignoter, tandis que la blanche décrivait un

cercle. En contrebas, sur le chemin de ronde, les sentinelles s'étaient lassées de ces jeux lumineux. Leurs murmures s'étaient tus quand les sergents avaient ordonné aux hommes de retourner à leurs postes.

Elle déposa un baiser au bout de ses doigts et l'envoya au loin, dans la nuit obscure.

— Merci, Will, chuchota-t-elle avant de s'écarter de la fenêtre.

***

Dès qu'il reçut la confirmation d'Alyss, Will, qui se trouvait près de la lisière du bois, commença à avancer furtivement d'une ombre à l'autre, se fondant dans le paysage nocturne.

Après cinq années d'un entraînement rigoureux sous l'œil attentif de Halt – et parfois sous celui du Rôdeur Gilan, maître incontesté de la dissimulation – Will agissait d'instinct, sans avoir besoin de réfléchir. Il avait déjà choisi l'endroit d'où il décocherait sa flèche. Il fallait qu'il se trouve à une centaine de mètres du château, où il avait repéré un petit monticule recouvert de gros buissons. Ces quelques mètres en plus lui seraient avantageux, tout comme les ombres brisées et mouvantes de la végétation, où alternaient plaques de neige et feuillage sombre. Il lui serait ainsi possible de rester debout et de viser avec précision, juste au-dessus de la lampe qu'Alyss avait placée au centre de la fenêtre afin que son trait puisse passer entre les épais barreaux de fer. Quelle malchance si sa flèche heurtait l'un des barreaux et retombait dans la cour ! Il se demanda s'il aurait dû rédiger son message en code secret, puis écarta cette pensée. Il n'en aurait pas eu le temps, de toute façon, et même si la flèche se perdait et tombait entre les mains de Keren, peu importait qu'il lise ou non les instructions concernant la stellatite, puisqu'Alyss ne pourrait plus s'en servir.

La dernière partie de son message, cependant, était en code, pour indiquer à la jeune fille quand ils pourraient de nouveau communiquer. Et si Keren découvrait qu'Alyss avait un moyen

de contacter le Rôdeur, il était capable de l'hypnotiser afin qu'elle envoie un faux message – un piège pour Will.

Sur le monticule, les buissons lui arrivaient à la taille. Il s'accroupit un instant pour se reposer et se préparer au tir, les yeux rivés sur le petit carré lumineux de la fenêtre d'Alyss, en se concentrant sur le point brillant qui indiquait le centre de la lanterne. Il l'étudia, mesurant la distance et la hauteur de sa cible afin de calculer la trajectoire de sa flèche. Il lui faudrait viser bien au-dessus du point à atteindre, mais il préférait ne pas y penser. Le moment venu, il agirait d'instinct. Malgré tout, il devait garder en tête qu'il se servait du petit arc à double courbure offert par Crowley et que celui-ci n'était pas aussi puissant que son arme habituelle.

Il ferma les yeux et, mentalement, traça la courbe que la flèche tracerait à travers les airs. Halt lui avait souvent répété un vieux dicton d'archer : « *Avant de décocher ta flèche, regarde-la voler un millier de fois par l'esprit.* » Will sourit – il n'avait pas le temps d'imaginer un millier de tirs cette nuit-là. En tout cas, ce proverbe lui rappelait qu'une bonne préparation était souvent synonyme de succès, et qu'il ne fallait jamais laisser le doute s'emparer de son esprit.

Il prit une profonde inspiration. À présent, ses instincts allaient reprendre le dessus. Il se redressa lentement. Malgré la dizaine de paires d'yeux qui, depuis le château, regardaient dans sa direction, personne ne pouvait le distinguer. Il sortit la flèche de son carquois et l'encocha à la corde de son arc. Elle était parfaitement équilibrée, grâce à Malcolm, qui avait pris la peine de peser et mesurer sa pierre et le capuchon du cylindre. Le guérisseur se montrait toujours précis dans ses calculs.

Le jeune homme leva le bras qui tenait l'arme et, d'un même mouvement fluide, tendit la corde jusqu'à ce que le bout de son index touche la commissure de sa lèvre. S'apercevant que l'arc était encore un peu trop bas, il le redressa légèrement.

Le Rôdeur gardait les yeux braqués sur la fenêtre d'Alyss : la flèche pointait maintenant plus haut que la cible. La brise arrivait de l'est et il rectifia sa position afin de compenser les effets du vent, sachant que celui-ci soufflerait plus fort en altitude.

Deux choses pouvaient conduire à l'échec : si l'on se concentrait trop longtemps dans l'attente, les muscles du bras se tendaient et se mettaient à trembler ; ou bien si l'on tirait trop vite, ce qui amenait les doigts à effleurer la corde au moment du tir. L'idéal était de trouver un juste milieu. Ni trop lentement, ni trop rapidement.

Quand il sentit que le moment était le bon, il relâcha doucement la corde et décocha la flèche. Au même instant, il sut que son tir était parfait. Il distingua brièvement le trait traverser la nuit puis le perdit de vue. Il baissa son arc et attendit. Il entrevit un léger mouvement dans le carré de lumière de la fenêtre d'Alyss, mais préféra patienter encore, au cas où son imagination lui aurait joué un tour.

Immobile, enveloppé dans sa cape, il était comme invisible. Soudain, il éprouva un immense soulagement à la vue de la lampe d'Alyss qui s'était mise en mouvement de bas en haut, à la verticale : *message reçu*, disait-elle. Satisfait, Will rebroussa chemin en direction de l'orée de la forêt.

16

Gullum Gelderris, l'aubergiste du *Pichet Fendu*, n'était pas vraiment content de son nouveau client – le seul, à vrai dire.

Le guerrier était arrivé la veille, dans l'après-midi, et avait loué une chambre pour quelques nuits. Une fois son destrier mené dans la petite écurie de l'établissement, le jeune homme avait transporté ses armes et son armure à l'étage, ainsi qu'un sac de selle contenant des vêtements de rechange et son nécessaire de toilette, puis s'était installé dans la plus grande pièce.

Le propriétaire avait tout de suite remarqué son blason orné d'un poing peint en bleu. Un chevalier sans seigneur, avait-il pensé. Et il n'y avait qu'un seul endroit dans les environs où un homme comme lui pouvait trouver un poste : au château MacIndaw.

Cullum savait que le nouveau seigneur, Messire Keren, recrutait des soldats. Son auberge avait déjà reçu, à plusieurs reprises, la visite de son sergent, le grincheux John Buttle, qui battait la campagne en quête d'hommes ayant quelque talent guerrier. Il avait semblé ne pas croire l'aubergiste quand celui-ci lui avait affirmé que ses clients n'étaient que de simples fermiers. Il y avait dans les environs quelques paysans qui savaient manier une pique, mais, comme Cullum, ils considéraient les événements récents avec méfiance – ainsi, ils prenaient soin d'éviter Buttle. Quant à l'aubergiste, il n'avait pas l'intention de donner leurs noms au sergent.

Il y avait d'abord eu cette mystérieuse maladie qui avait affecté Messire Syron, puis des rumeurs avaient circulé à propos du sorcier Malkallam, selon lesquelles il serait revenu du passé pour se venger sur Syron. Ensuite, Cullum avait entendu dire qu'Orman s'était enfui dans le bois de Grimsdell.

Enfui ? se demandait l'aubergiste. Pourquoi un seigneur fuirait-il son propre château ? Et si c'était le cas, pourquoi se serait-il allié à un sorcier qui avait juré d'anéantir sa famille ? Par ailleurs, pour quelle raison Keren cherchait-il des hommes d'armes ? Quand Syron et Orman étaient en poste, la garnison du château, composée de soldats de profession, remplissait parfaitement son rôle. Mais lorsque Keren avait pris le contrôle de MacIndaw, ils avaient été renvoyés et remplacés par des individus d'un genre plus que douteux. La plupart d'entre eux, devinait Cullum, étaient d'anciens brigands. À l'image de Buttle, certainement, qui n'était pas seulement colérique, hargneux, mais aussi autoritaire et arrogant – exigeant tout ce qu'il y avait de mieux quand il venait en visite, fauteuil, nourriture et bière, puis refusant de payer la note quand Cullum la lui présentait, lui disant d'aller la porter au château, qui se trouvait à une bonne journée de chevauchée de l'auberge. Buttle avait adopté le titre de « messire » John – un mensonge qui ne trompait pas Cullum.

— S'il est chevalier, avait dit l'aubergiste à sa femme, je suis la duchesse de Dungully.

Son épouse avait acquiescé, et prié son mari d'être prudent.

— Nous ne voulons rien avoir à faire avec ces gens, avait-elle déclaré d'un ton ferme. Nous n'avons pas à nous mêler de leurs histoires.

Un bon conseil, pensait sombrement Cullum tout en dressant la grande table commune pour le déjeuner. Cependant, ce jeune chevalier arrivé la veille s'était mis à poser des questions sur ce qui se passait à MacIndaw. C'était bizarre, car il ne se comportait pas comme les soldats que Buttle avait déjà recrutés. Il avait payé sa chambre à l'avance et semblait très bien élevé, appelant l'épouse de l'aubergiste « Maîtresse Gelderris » et s'adressant poliment aux quelques clients qu'il avait croisés. Ils n'avaient pourtant pas été nombreux la veille

au soir – dans une petite communauté comme celle-ci, les bruits se répandaient vite et les gens, pensant que la présence du jeune guerrier attirerait Buttle à l'auberge, avaient préféré éviter l'établissement.

— Bonjour, aubergiste ! lança une voix derrière lui. Qu'y a-t-il au menu aujourd'hui ?

Cullum sursauta nerveusement et se retourna. Le chevalier se trouvait à un mètre de lui, un sourire aux lèvres.

— Il n'y a pas de menu, j'en ai bien peur, messire. Seulement un jarret d'agneau braisé et des légumes.

— Ça me paraît excellent, répondit le jeune homme. Et croyez-vous qu'il reste un peu du délicieux gâteau d'hier soir ?

— Je vais vous installer ici, messire, répondit Cullum en s'empressant de débarrasser une plus petite table, près de la cheminée.

Mais le chevalier s'assit sur le banc, à la table commune.

— Ne prenez pas cette peine, ajouta-t-il. Je suis très bien ici. Je prendrai volontiers un demi-pichet de bière quand vous aurez le temps d'aller le chercher.

— J'y vais de ce pas, messire ! répliqua Cullum en reposant tranchoirs, couteaux et cuillères pour retourner vers le bar.

Mais la voix amicale du jeune homme l'interrompit.

— Quand vous serez prêt ! Nul besoin d'abandonner votre travail. J'ai tout mon temps.

L'air sincèrement amusé, il observa Cullum qui se hâtait de mettre la table, en évitant scrupuleusement de croiser son regard.

— Je vais vous apporter votre bière, messire, finit par dire l'aubergiste en s'essuyant les mains sur son tablier et en se dirigeant vers le bar.

Le guerrier l'interpella.

— Et servez-vous en une, que nous trinquions !

— Euh… eh bien… c'est le moment le plus chargé de la journée, messire…, commença l'aubergiste d'un ton hésitant.

— En effet, répliqua le jeune homme en parcourant des yeux la salle vide, un grand sourire aux lèvres. L'endroit est bondé. Allez, Cullum, buvons ensemble !

Ce dernier ne pouvait pas refuser, à moins d'offenser son client. Et ce serait une mauvaise idée de se mettre un chevalier à dos, songea-t-il.

— D'accord, acquiesça-t-il à contrecœur. Mais pas longtemps. Les premiers clients ne vont pas tarder.

Ses habitués avaient peut-être évité l'auberge le soir précédent – ils pouvaient se passer de quelques verres. Mais il fallait bien qu'ils déjeunent quelque part, et le *Pichet Fendu* était le seul établissement dans les environs.

Cullum alla rejoindre le chevalier et posa deux chopes sur la table. Son hôte le remercia d'un signe de tête et indiqua le banc à l'aubergiste.

— Dans ce cas, autant se détendre pendant qu'il en est temps. Asseyez-vous. Au fait, Cullum…, ajouta-t-il, soudain sérieux.

— Oui, messire ? demanda l'intéressé avec nervosité.

— Ne m'appelez plus « messire », voulez-vous ? répondit le jeune homme tandis qu'un sourire s'étalait de nouveau sur son visage. Mais Hawken, bon sang de bois !

— Très bien, messi… euh… Hawken, bafouilla Cullum en prenant place sur le banc d'un air un peu réticent.

Il préférait généralement garder ses distances avec les guerriers, même quand ils se montraient aussi sympathiques que celui-ci.

Leurs chopes s'entrechoquèrent, puis ils les portèrent à leurs lèvres. Un silence suivit ; l'aubergiste songeait qu'il pouvait maintenant retourner à son travail quand le chevalier lui dit :

— J'ai entendu parler d'un saltimbanque qui est passé dans les parages, il y a peut-être deux semaines ?

— Oui, en effet, répondit Cullum avec méfiance.

Il se rappelait fort bien le jongleur en question, qui, aux dernières nouvelles, était impliqué dans la mystérieuse fuite du seigneur Orman.

— Un jeune homme, n'est-ce pas ? De mon âge environ, mais pas aussi costaud ? ajouta Hawken d'un ton allègre.

— Oui, c'est ça, acquiesça l'aubergiste.

Le guerrier but une longue rasade de bière et s'essuya les lèvres du revers de la main.

— Vous avez une idée de l'endroit où il pourrait se trouver, à présent ? demanda-t-il d'un air désinvolte.

Cullum hésita. En vérité, il n'avait aucune certitude. Il décida de s'en tenir à ce qu'il savait.

— Il est parti pour le château MacIndaw, messire… euh, Hawken, corrigea-t-il en voyant le chevalier froncer les sourcils. Mais depuis, j'ai entendu dire qu'il était dans le bois de Grimsdell.

— Grimsdell ? s'étonna Hawken. Je croyais que c'était le repaire de ce Malkallam ?

L'aubergiste, en entendant ce nom, fut pris d'inquiétude. Il n'avait aucune envie de parler de cet individu. « Pourvu que mes clients arrivent, que je puisse avoir un prétexte pour rejoindre ma cuisine ! », songea-t-il.

— Je vous en prie, Hawken… nous n'évoquons jamais ce… personnage, répondit-il gauchement.

Le guerrier hocha la tête et, tout en se frottant le menton, parut réfléchir aux paroles de Cullum.

— Je me demande ce qu'un saltimbanque peut bien fabriquer dans ce bois…, reprit-il.

— Il se mêle probablement de ce qui le regarde, lança une voix derrière eux. Une chose que je te conseille de faire, Cullum.

Ce dernier sentit un tourbillon de vent glacial venir de la porte qui s'était soudain ouverte. Le guerrier et lui firent volte-face ; une silhouette vêtue d'une cape, le visage dissimulé sous un capuchon, se découpait contre la lumière du jour. Ils aperçurent aussi l'extrémité d'un arc, passé sur l'épaule de l'individu. Sur l'autre épaule, un carquois rempli de flèches. Hawken se leva avec lenteur, tandis que sa main descendait machinalement vers le fourreau de son épée.

Cullum s'empressa de se redresser, trébuchant et s'emmêlant les pieds, puis dévisagea tour à tour le chevalier et l'inconnu d'un air effrayé.

— Je vous en prie, messires… nul besoin de vous battre ici.

Le silence qui suivit ces paroles devint très vite insupportable. L'aubergiste était sur le point de supplier les deux hommes de se montrer raisonnables, lorsqu'il entendit une chose surprenante.

Un rire.

Celui du guerrier, Hawken. Ses épaules étaient secouées d'un éclat de rire qu'il essayait en vain de réprimer. La silhouette du nouvel arrivant l'imita, et l'aubergiste le reconnut : il s'agissait de Will Barton, le saltimbanque. L'homme dont ils venaient de discuter.

Les deux jeunes gens s'approchèrent l'un de l'autre et s'enlacèrent avec joie, tout en se donnant de grandes claques dans le dos. Puis le saltimbanque, le plus petit des deux, recula d'un pas en grimaçant.

— Un peu de délicatesse, s'il te plaît ! s'exclama-t-il. Arrête de me marteler le dos avec cet énorme gigot de mouton qui te sert de main, tu vas me briser la colonne, espèce de balourd !

Hawken fit mine d'être horrifié.

— Oh, une vraie brute, ce guerrier, prêt à abîmer ce fragile petit saltimbanque ! répliqua-t-il d'une voix haut perchée.

Tous deux éclatèrent de rire.

Cullum, perplexe, se contentait de les regarder. Sa femme sortit de la cuisine et jeta un œil dans la salle. À la vue des deux hommes en armes, qui gloussaient sans pouvoir s'arrêter, elle écarquilla les yeux et dévisagea son époux d'un air interrogateur, mais celui-ci, éberlué, haussa les épaules.

Hawken avait cependant remarqué un mouvement du coin de l'œil et se tourna vers la femme de l'aubergiste. Il passa un bras musclé autour des épaules du saltimbanque, qui paraissait nain à côté de lui, pour le conduire vers le bar.

— Nous aurons un autre convive pour le déjeuner, maîtresse Gelderris, annonça-t-il. Ne vous fiez pas à son allure de nabot, il a un appétit de géant !

— Aucun souci, Messire Hawken, répondit-elle avant de retourner dans sa cuisine en secouant la tête.

— Et je crois qu'on aura besoin d'un autre pichet de bière, Cullum, ajouta le jeune chevalier.

— Tout de suite… Hawken, dit celui-ci.

Le guerrier et son compagnon allèrent prendre place à la petite table, près de la cheminée.

— Quel bonheur de te revoir ! s'écria alors Will.

Il but une longue gorgée de bière dans la chope que l'aubergiste venait de lui apporter et poussa un soupir de satisfaction.

— Tu arrives à point nommé, Horace ! reprit le Rôdeur. Qu'est-ce qui t'amène ici ? Et d'où sort ce nom ridicule, Hawken ? Et depuis quand es-tu un chevalier sans seigneur ? Qu'est-il arrivé à ta feuille de chêne ?

— Un peu de discrétion ! rétorqua son ami en lui indiquant l'aubergiste.

En effet, celui-ci tâchait d'écouter ce qu'ils se disaient, curieux d'en apprendre davantage sur ces jeunes gens et sur les raisons de leur présence dans le fief de Norgate. Et il avait distinctement entendu le prénom du chevalier. De même, la mention de son blason lui rappela aussitôt une figure légendaire d'Araluen, même dans une région aussi éloignée de la capitale du royaume : Messire Horace, le chevalier à la Feuille de Chêne. Évidemment, plus on était loin, plus les récits s'enjolivaient. D'après ce que Cullum savait, Messire Horace, à l'âge de seize ans, avait vaincu le tyran Morgarath en combat singulier, en lui tranchant la tête d'un seul coup d'épée. Puis, avec le Rôdeur Halt, lui aussi un héros, il avait traversé la Grande Écumeuse pour combattre les Cavaliers de l'Est et sauver la princesse Cassandra et son compagnon, un apprenti Rôdeur du nom de Will.

Will ! L'aubergiste comprit enfin l'importance de ce nom. Le saltimbanque s'appelait Will, lui aussi. C'était donc ce jeune homme, vêtu d'une cape et armé d'un arc. En le scrutant avec une attention accrue, il aperçut aussi le pommeau d'un lourd couteau passé à sa ceinture. Aucun doute, pensa Cullum, ces jeunes gens étaient deux des plus célèbres héros du royaume d'Araluen ! Il s'efforça d'adopter une attitude nonchalante et repartit vers sa cuisine, impatient de faire part de cette nouvelle à son épouse.

Horace s'en était aperçu.

— Tu vois, par ta faute ! s'écria-t-il. Hawken est mon nom d'emprunt. Je suis censé être ici incognito. Voilà pourquoi je porte ce blason.

Perplexe, Will secoua la tête.

— Qui t'a donné ce nom ? Et qui t'a envoyé à Norgate ?

— Tu n'as pas reçu mon message ? demanda Horace. Halt et Crowley ont estimé que tu avais besoin d'aide…

Mais Will l'interrompit, un grand sourire aux lèvres.

— Ils t'ont envoyé ici pour me faire savoir que ton message était en route… ? demanda-t-il d'un ton innocent.

Horace lui décocha un regard peiné ; son ami regretta aussitôt sa plaisanterie.

— Désolé. Continue…

— Je disais donc : Halt et Crowley pensaient que tu avais besoin d'un adulte pour veiller sur toi, poursuivit-il avec ironie. Et qu'il valait mieux que je voyage incognito. Mais un pigeon voyageur aurait dû annoncer mon arrivée il y a une semaine au moins.

— J'ai perdu le contact avec Halt, expliqua Will, et des événements tellement inattendus ont eu lieu ces derniers temps que l'homme qui s'occupait des pigeons d'Alyss a préféré s'enfuir.

— Justement, où est Alyss ? demanda Horace, sans pouvoir s'empêcher de regarder autour de lui, comme si elle allait soudain se matérialiser dans la salle de l'auberge.

Le visage de son ami s'assombrit.

— Elle est prisonnière, répondit-il simplement.

Horace se leva d'un bond.

— Quoi ? De qui ? De Malkallam ? Qu'est-ce qu'on attend pour la délivrer ? Il n'y a pas une seconde à perdre !

Will posa la main sur le bras du jeune guerrier et l'obligea à se rasseoir. Il ne put s'empêcher de sourire. C'était du Horace tout craché : avant même de réfléchir, il écoutait son instinct, qui lui dictait d'aller délivrer une amie.

— Calme-toi. Keren la retient à MacIndaw. Malcolm et moi sommes en train d'échafauder un plan pour l'aider à s'échapper. Et maintenant que tu es ici, tu vas pouvoir nous donner un coup de main.

Horace fronça les sourcils.

— Qui est Malcolm ? Et ce Keren ? Je n'arrête pas d'entendre parler de lui. Hier, j'ai croisé un individu particulièrement

déplaisant, un certain Buttle, qui m'a appris que ce Keren dirigeait MacIndaw.

— Malcolm est le vrai nom de Malkallam, qui n'est pas sorcier, mais guérisseur, répondit le Rôdeur. Il est de notre côté, s'empressa-t-il d'ajouter en voyant qu'Horace était sur le point de lui couper la parole. Quant à Keren, il a pris le pouvoir et nous pensons qu'il prépare un complot, grâce à l'aide des Scotti.

À cet instant, ils entendirent des voix s'approcher de l'auberge ; la porte s'ouvrit, livrant passage à quatre paysans des environs. Ils remarquèrent aussitôt les deux jeunes gens et marmonnèrent un salut. Puis ils s'installèrent à la longue table commune que Cullum avait dressée.

— Ce n'est pas l'endroit pour discuter, déclara Will, qui se méfiait de la curiosité des campagnards. Mangeons et je te raconterai tout sur le chemin du retour.

7

Après un déjeuner copieux, Will et Horace se rendirent à l'écurie. Avant d'enfourcher sa monture, Horace détacha un étui accroché à sa selle et le tendit à son ami.

— C'est ton arc. Halt a pensé que tu pouvais en avoir besoin.

Un sourire ravi illumina le visage du jeune Rôdeur, tandis qu'il sortait l'immense arc et le soupesait. Puis, avec habileté, il glissa une de ses extrémités dans une cordelette de cuir accrochée au talon de sa botte et se pencha vers l'avant, de façon à faire plier l'arc et passer la corde dans l'encoche qui se trouvait à l'autre bout. Il banda la corde une ou deux fois afin de la tester. Ensuite, il s'empressa d'ôter la corde de son petit arc et le plaça dans l'étui.

— Je me sens beaucoup mieux, dit-il.

Horace acquiesça. Il connaissait le contentement qu'une arme familière pouvait apporter.

Sur ce, ils se mirent en route. Horace, sur son immense destrier, dominait Will qui, bien entendu, chevauchait Folâtre. La chienne du Rôdeur gambadait devant eux en zigzaguant à mesure qu'elle trouvait de nouvelles pistes à suivre et à identifier. Elle avait daigné accompagner Will au *Pichet Fendu* car Malcolm avait confié plusieurs tâches à Trobar.

— Comment s'appelle ton chien ? s'enquit Horace.

— C'est une femelle, répliqua son ami, et je ne lui ai pas encore choisi de nom.

Le chevalier observa l'animal d'un air pensif.

— Pourquoi pas Blackie ? suggéra-t-il au bout d'un moment.

— Très original, commenta Will avec ironie. On se demande où tu es allé chercher une idée pareille.

Horace préféra ignorer le sarcasme.

— C'est mieux que « chien », en tout cas.

— C'est une chienne, insista son compagnon. Tu as déjà oublié ?

— Peu importe. Un chien, mâle ou femelle, doit avoir un nom. Et Blackie, c'est mieux que rien.

— Ça se discute, répondit Will, tout en se réjouissant secrètement de pouvoir de nouveau se chamailler avec son ami, comme au bon vieux temps.

— Eh bien, moi, je l'appellerai Blackie, déclara le jeune chevalier.

— Si ça te chante. Mais elle est futée, et je doute qu'elle accepte de répondre à un nom aussi banal.

Horace lui jeta un coup d'œil. Son ami avait l'air très sûr de lui. Soudain, le grand guerrier émit un sifflement strident et appela :

— Blackie ! Stop !

Aussitôt, la chienne s'immobilisa et se tourna vers lui, une patte en l'air, la tête penchée sur le côté d'un air interrogateur. La mine triomphante, Horace dévisagea Will.

— Ça ne prouve rien ! s'écria ce dernier. Elle t'a entendu siffler, voilà tout. Tu aurais pu l'appeler de n'importe quel nom, même tarte aux fraises, elle aurait réagi de la même manière !

— Tarte aux fraises ? répliqua son ami d'un ton incrédule et moqueur. C'est le nom que tu proposes ? Dire que tu oses critiquer « Blackie » !

— Elle s'est arrêtée parce que tu as sifflé, rien d'autre, insista le Rôdeur.

Par le passé, lors de ce genre de joutes verbales contre Horace, Will l'avait toujours emporté. Mais pour l'instant, son ami souriait d'un petit air supérieur. Alors qu'ils s'approchaient de la chienne, qui les attendait, Will grommela : « Traîtresse ». Par malheur, cet aparté n'échappa pas à Horace.

— C'est un peu mieux que « Tarte aux fraises », commenta-t-il avec ironie. Pas vrai, Blackie ?

À la grande consternation de Will, l'animal poussa un jappement joyeux, puis repartit en quête de pistes. Horace laissa échapper un gloussement satisfait, puis préféra changer de sujet.

— Ainsi, cette histoire de sorcier n'était qu'une rumeur ? demanda-t-il avec sérieux cette fois.

Il avait réussi à évoquer discrètement les événements qui s'étaient déroulés à MacIndaw tout en déjeunant, mais Horace ne connaissait pas encore certains détails.

— Pas tout à fait. Les lumières, les bruits et les apparitions dans le bois de Grimsdell étaient réels, mais c'étaient des tours de Malcolm. Alyss l'a compris.

— Elle a toujours été vive d'esprit, pas vrai ?

— Oui. Malcolm provoquait ces phénomènes pour effrayer les gens qui s'aventuraient dans le bois et protéger sa petite communauté. Très vite, les paysans ont cru que Malkallam était de retour. Keren a alors profité de la situation pour prendre le contrôle du château. Il a lentement empoisonné Syron, sachant qu'Orman n'était pas aimé et qu'il ferait un seigneur très impopulaire. Il se doutait aussi que les gens seraient prêts à le croire quand il laisserait entendre qu'Orman pratiquait la magie noire.

— Mais tu as réussi à aider Orman ?

— Juste à temps. Keren l'avait empoisonné lui aussi.

— Qu'est-il arrivé à Syron ? demanda Horace. Ce Buttle m'a dit qu'il devait être déjà mort.

— Nous n'en savons rien. C'est peut-être le cas. Keren n'a plus besoin de lui et a dû le tuer.

— Ce Keren a décidément l'air d'être un type fort désagréable.

— Je ne m'en suis pas aperçu quand j'ai fait sa connaissance, avoua Will, un peu penaud. Et j'ai d'abord été convaincu qu'Orman était coupable et que Keren était du côté des « gentils ». J'avais tort. À présent, libérer Alyss est notre priorité.

— Que projettes-tu, au juste ?

Le Rôdeur le regarda du coin de l'œil.

— Je pensais prendre le château d'assaut, répondit-il, nonchalant. Tu t'y connais, n'est-ce pas ?

Horace, les lèvres pincées, réfléchit un instant.

— En théorie. Mais je n'ai jamais participé à ce genre d'opération.

— Bien sûr, acquiesça son ami. Mais la théorie est simple, pas vrai ? ajouta-t-il en adoptant un ton déterminé.

Il avançait à tâtons, mais ne voulait pas que le guerrier le sache. Cependant, celui-ci ne risquait pas de s'en apercevoir, il était bien trop occupé à rassembler ses idées.

Les gens considéraient souvent qu'Horace n'avait rien d'un grand penseur – certains prétendaient même qu'il était un peu lent d'esprit. Ils se trompaient : il était seulement méthodique. Tandis que Will, plus intuitif, avait des éclairs de génie, bondissant d'une illumination à l'autre comme une sauterelle, Horace réfléchissait avec circonspection, chacune de ses idées menant logiquement à la suivante.

Il se souvenait des cours dispensés à l'École des Guerriers de Montrouge, quand il n'était encore qu'un apprenti, sous la responsabilité de Messire Rodney. Même après avoir été adoubé et nommé au château d'Araluen, le jeune chevalier avait continué de passer plusieurs mois de l'année auprès de son mentor, qui lui enseignait les subtilités du métier.

— Eh bien, finit-il par dire, pour attaquer un château, il te faut des engins de siège.

— Des engins de siège ? répéta Will.

Il savait vaguement de quoi son ami parlait, mais aussi qu'il n'avait pas d'armes de ce type à sa disposition.

— Des catapultes, des trébuchets, des mangonneaux. Des machines qui permettent d'envoyer des projectiles sur les murailles – pierres, lances, cadavres d'animaux et j'en passe…

— Des cadavres d'animaux ? l'interrompit le Rôdeur. Quelle idée bizarre !

— On les projette par-dessus les murailles, afin de répandre des maladies et miner le moral des assiégés, expliqua Horace.

— Et le moral des animaux, on y pense ? rétorqua Will.

Horace fronça les sourcils : ils s'éloignaient de leur sujet.

— Oublie les cadavres d'animaux. En tout cas, on lance de gros rochers pour faire des brèches dans les murs. Et il faut aussi des tours de siège, c'est très utile, ajouta-t-il après une seconde de réflexion.

— Mais pas obligatoire ?

— Non. Tant que tu disposes de suffisamment d'échelles.

— Très bien, acquiesça Will, tout en songeant qu'il allait falloir en construire.

— Quant aux nombres, Messire Rodney estimait toujours qu'on avait besoin d'être à trois contre un, en moyenne.

— N'est-ce pas un peu excessif ? demanda Will, qui n'aimait pas la tournure que prenait la conversation.

— Mais non. Vois-tu, les défenseurs ont tous les avantages : ils sont en hauteur, dissimulés derrière des murailles. Ainsi, quand on lance un véritable assaut, il faut en attirer autant que possible vers l'extérieur. Et pour cela, un nombre d'hommes trois fois plus élevé que celui de l'adversaire est nécessaire. Quatre fois, c'est encore mieux.

— Ah…, fut tout ce que le Rôdeur parvint à répondre.

— J'imagine qu'une place forte comme MacIndaw entretient une garnison permanente d'une trentaine de soldats ?

Will hocha lentement la tête.

— Euh… oui. Je crois bien.

— Dans ce cas, il nous faudra un peu plus d'une centaine d'hommes, cent dix peut-être. Ainsi, nous pourrons les prendre d'assaut par les flancs : une feinte pour les éloigner de l'endroit que nous souhaitons réellement attaquer.

— Tu crois qu'ils ignorent tout de ce genre de tactique ? s'étonna le Rôdeur.

— Bien sûr que non, ils y sont habitués.

— Mais alors, pourquoi ne pas attaquer en un seul point ? Ils croiront que c'est une feinte destinée à disperser leurs soldats, alors qu'il s'agira du véritable assaut.

Horace réfléchit à cette proposition.

— Oui, pourquoi pas, finit-il par répondre. Mais l'ennemi ne pourra pas faire un pari aussi risqué. Ils auront à affronter les menaces à mesure qu'elles se présenteront. Ensuite, quand ils se

seront bien désorganisés, éparpillés sur les murailles, nous attaquerons pour de bon.

— Ça me paraît logique, reconnut Will, non sans découragement.

— Tout dépend aussi de l'habileté de tes troupes, poursuivit Horace avec un enthousiasme grandissant. Et de celle des adversaires. Quel genre de soldats Keren emploie-t-il ?

— Globalement, ils paraissent de bien piètres combattants, répondit Will, qui commençait à reprendre espoir.

— Cela correspond à ce que j'ai pu voir. Ceux que j'ai rencontrés seraient plus dans leur élément tapis dans une ruelle sombre, une dague à la main.

— La plupart des soldats qui formaient la garde de Syron ont quitté le château, précisa le Rôdeur. Les nouvelles recrues de Keren ne leur plaisaient pas vraiment.

— Seraient-ils prêts à rejoindre nos rangs ? demanda le jeune chevalier.

— Malheureusement, non. Tous prennent Malkallam pour un sorcier et nombre d'entre eux sont allés chercher du travail ailleurs.

— Dans ce cas, qui sont les hommes dont nous disposons ? Sont-ils entraînés ? Savent-ils manier l'épée ou s'agit-il seulement de paysans ou de garçons de ferme ?

— Il s'agit de Skandiens.

Horace laissa échapper un cri de joie.

— Des Skandiens ! Quelle excellente nouvelle ! Avec eux, nous l'emporterons aisément à trois contre un. Même s'ils sont un peu moins nombreux.

Il s'interrompit, puis posa la question que Will redoutait :

— Combien en tout ?

— Un peu moins que trois contre un, en réalité.

— Peu importe. Je suis certain que nous nous en sortirons. Plus précisément ?

— Toi et moi inclus, tu veux dire ? demanda Will.

Pour la première fois, il aperçut une lueur soupçonneuse dans les yeux d'Horace.

— Oui. Alors, combien ?

Le ton du chevalier laissait entendre qu'il en avait assez des faux-fuyants de son ami.

Celui-ci prit une profonde inspiration.

— Avec nous, vingt-sept.

— Vingt-sept…, répéta Horace.

— Mais ce sont des Skandiens, après tout ! ajouta Will d'une voix pleine d'espoir.

Le chevalier le dévisagea, un sourcil relevé, comme incrédule.

— Ils ont intérêt à se montrer à la hauteur.

8

Alyss examinait de nouveau la petite pierre noire.

Quand la flèche de Will avait traversé la pièce pour ricocher contre le mur du fond, elle avait été surprise de découvrir que son cylindre contenait un galet. Puis elle avait lu les brèves instructions de Malcolm et avait éprouvé un regain d'espoir.

Contrairement à Will, elle était prête à croire que la stellatite l'aiderait à résister à Keren. Après tout, elle avait directement subi les effets de la pierre bleue et avait vu à quelle rapidité celle-ci avait dominé son esprit. Alyss était une jeune fille déterminée et intelligente, mais, au souvenir des séances d'hypnose, elle se sentait vulnérable et désemparée ; au moins, elle avait désormais un moyen de combattre ces émotions.

Elle tournait et retournait le galet entre ses doigts. Il était agréable à toucher, pensa-t-elle, lisse, brillant et, d'une certaine façon, réconfortant. Elle sentit soudain une légère onde de chaleur s'en dégager. L'avait-elle imaginée ? Elle relut alors le message qui accompagnait la pierre.

« *Garde la stellatite dans ta main lorsque Keren commence à se servir de la pierre bleue. Concentre-toi sur une image positive. Quand il t'interroge, réponds normalement. Ne fais pas semblant d'être en transe, sinon, il saura que tu essaies de le berner.* »

Les quelques lignes qui suivaient étaient cryptées. Après les avoir décodées, elle avait découvert que Will avait établi une sorte d'emploi du temps afin qu'ils puissent de nouveau

communiquer. Cependant, le Rôdeur préférait éviter des rendez-vous nocturnes précis : Keren finirait par s'en rendre compte. Ainsi, les lumières colorées apparaîtraient régulièrement entre les arbres, jamais à la même heure ou au même endroit. Et parfois, les mouvements de la lumière blanche indiqueraient à la jeune fille que Will avait un message pour elle.

— C'est futé…, murmura-t-elle.

Son ami lui disait aussi que chaque soir, quelqu'un surveillerait la tour au cas où elle aurait une communication urgente à lui transmettre.

Elle brûla le papier au-dessus de la flamme de sa lanterne. Dès qu'il fut réduit en cendres, elle jeta ces dernières par la fenêtre.

Elle savait déjà sur quelle image agréable elle se concentrerait lorsque Keren reviendrait l'hypnotiser.

***

Une heure plus tard, survint l'occasion de mettre en pratique les instructions de Malcolm.

Alyss perçut la voix de Keren, qui devait se trouver dans l'antichambre de sa prison, et le cliquetis des armes quand les sentinelles se mirent au garde-à-vous devant lui. Il avait eu vent des lumières nocturnes dans la forêt, elle était prête à le parier. Peut-être les avait-il lui-même entrevues. Et maintenant, il venait s'assurer qu'elles n'avaient rien à voir avec la jeune fille.

Dès qu'elle entendit la clé tourner dans la serrure, Alyss cacha le petit galet sous l'épais tissu de sa manche gauche – de cette manière, elle pourrait facilement le glisser dans sa main.

En entrant dans la pièce, Keren lui adressa un bref signe de tête, puis lui indiqua la table.

— Asseyez-vous, Alyss. J'ai quelques questions à vous poser.

Elle obtempéra. Il n'avait apparemment pas de temps à perdre ce jour-là. La jeune fille en fut soulagée. D'ordinaire, il se montrait faussement amical, et sa bonne humeur forcée ainsi que son autosatisfaction commençaient à l'agacer. Ils étaient

ennemis, après tout, et elle préférait qu'il la traite comme telle, sans lui imposer son charme chevaleresque ou ses hypocrisies.

Il sortit la pierre bleue de la bourse de cuir qu'il portait à la ceinture. Désormais, aucun préambule n'était plus nécessaire. La pierre suffisait à mettre Alyss en état d'hypnose. Keren se contentait de lui ordonner de la fixer et, en quelques secondes, la jeune fille perdait le contrôle de ses pensées.

— Regardez la pierre, murmura-t-il.

Les yeux de la jeune fille se posèrent sur la belle sphère que Keren faisait maintenant rouler sur la table. Comme d'habitude, elle se sentit aussitôt aimantée. Les mains sous la table, elle faufila son index droit sous le poignet de sa manche gauche afin de toucher la stellatite. Au même instant, elle vit les profondeurs bleues de la pierre de Keren se couvrir de reflets noirs et luisants ; son esprit s'écarta du gouffre qui l'engloutissait d'ordinaire quand elle était sous hypnose et elle se concentra sur l'image la plus agréable qu'elle puisse imaginer : le visage de Will – ses cheveux ébouriffés, ses yeux d'un marron intense remplis de joie de vivre et le sourire insolent qu'elle avait toujours adoré.

Son esprit fut immédiatement libéré de l'emprise de Keren.

— Continuez de regarder le bleu de ma pierre, chuchota ce dernier. Êtes-vous prête à me répondre ?

— Oui.

Malcolm lui avait conseillé de ne pas avoir l'air en transe et elle lui en était reconnaissante. En effet, elle ne savait pas comment elle s'était comportée les fois précédentes, quand Keren avait pris le contrôle de ses pensées.

— Parfait. Des lueurs ont été aperçues la nuit dernière dans le bois.

— Des lueurs, se contenta-t-elle de répéter.

— Les avez-vous vues ?

Elle eut soudain l'envie irrépressible d'être franche et de répondre : « Oui, c'était des signaux. » Mais elle caressa la stellatite et sentit ce besoin s'estomper et sa détermination se raffermir.

— Non, répliqua-t-elle.

Son cœur s'emballa. Une nouvelle fois, elle venait de rompre l'emprise que Keren avait sur elle. En son for intérieur, elle exultait, mais sa formation de diplomate l'aidait à rester impassible.

Keren fronça les sourcils. Il était persuadé que les lumières étaient un moyen pour Alyss de communiquer avec l'extérieur. Pourtant, il était convaincu qu'elle ne pouvait mentir.

— En êtes-vous certaine ? insista-t-il. Il s'agissait de lumières colorées. Les avez-vous *vues* ?

Sur le point de répondre « Il était tard, je dormais. », Alyss se ressaisit juste à temps. Si elle n'avait pas vu les lueurs, comment aurait-elle pu savoir à quelle heure de la nuit elles étaient apparues ? Elle comprit qu'elle ne devait pas baisser la garde.

— Non, répéta-t-elle. Mais je les ai déjà aperçues, ajouta-t-elle d'un ton serein.

Les yeux braqués sur la pierre bleue, elle sentit plus qu'elle ne vit Keren qui sursautait. Cette révélation avait eu l'effet escompté.

— Quand ?

— Il y a dix jours. Will et moi sommes allés dans le bois. Il y avait des lumières.

Keren savait qu'elle s'était rendue au bois de Grimsdell, puisque ses soldats les avaient espionnés de loin, son ami et elle. Keren, soudain plongé dans ses pensées, se mit à pianoter sur la table. Et plus il semblait perturbé, plus elle sentait qu'elle maîtrisait beaucoup mieux ses pensées et ses mots.

— Que signifient ces lumières ? demanda-t-il alors.

La jeune fille haussa les épaules.

— Je crois que c'est Malkallam qui les allume pour terrifier les villageois.

Les doigts de Keren tambourinèrent de nouveau sur la table.

— Oui. Même mes hommes refusent de pénétrer dans la forêt.

C'était bon à savoir, songea Alyss. Après la fuite de Will et d'Orman dans le bois de Grimsdell, elle avait cru que Keren aurait enfin compris que cette histoire de sorcier n'était qu'une

ruse. Cela signifiait aussi qu'il n'avait pas envoyé de soldats fouiller la forêt et pourchasser les fuyards.

Keren laissa échapper un long soupir. Il semblait nerveux, comme s'il attendait que les choses s'accélèrent. Ses paroles suivantes confirmèrent les soupçons de la jeune fille.

— Je ne veux plus perdre de temps avec cette histoire. Le général MacHaddish devrait arriver d'ici un jour ou deux.

Il s'adressait plus à lui-même qu'à Alyss, convaincu qu'elle était sous hypnose et donc incapable de se rappeler grand-chose à son réveil. Il fit rouler la pierre bleue vers lui et la rangea dans sa bourse.

— C'est fini, Alyss, vous pouvez maintenant revenir à vous, ajouta-t-il.

Les pensées se bousculaient dans l'esprit de la jeune Messagère. MacHaddish était un nom scotti. Il s'agissait d'un guerrier. Il fallait absolument prévenir Will.

— Eh bien, dit-elle d'un ton posé, faisant mine d'être sortie de son état hypnotique. Vous souhaitiez vous entretenir avec moi ?

Keren lui sourit.

— Nous avons déjà bavardé, vous et moi. Mais vous ne vous en souvenez pas.

C'est ce que tu crois, songea-t-elle.

9

Will et Horace chevauchaient le long d'un sentier sinueux qui traversait le bois de Grimsdell, à la suite de la chienne qui avançait sans hésiter. À la vue des feuillages épais et des arbres enchevêtrés, le jeune chevalier secoua la tête.

— Rien d'étonnant à ce que Malcolm se sente en sécurité ici depuis des années, constata-t-il.

— C'est son meilleur atout, acquiesça le Rôdeur. Même s'il a d'autres méthodes pour décourager les promeneurs.

— Il n'en a pas vraiment besoin. Une armée qui se perdrait dans ces bois ne retrouverait jamais la sortie… Bon sang !

Il s'interrompit brusquement, stupéfait de voir un crâne planté sur un poteau au détour d'un virage : un avertissement dont Will avait délibérément oublié de lui parler – du moins Horace le soupçonnait-il. Une intuition qui fut confirmée quand son ami lui lança d'un ton moqueur :

— Oh, ne fais pas attention à lui, il est inoffensif.

Horace l'entendit même glousser en douce alors qu'ils poursuivaient leur route. « Hilarant », maugréa-t-il.

Ils débouchèrent dans la clairière sans que le chevalier s'y attende : l'instant d'avant, ils se trouvaient dans le tunnel obscur que formaient les vieux arbres sinistres ; une seconde plus tard, ils étaient en pleine lumière, devant la chaumière accueillante du guérisseur.

Une table avait été dressée au soleil, autour de laquelle étaient installés Malcolm, Xander et, à la grande surprise du

chevalier, Orman. Il restait deux chaises vides : Malcolm, à l'évidence, attendait l'arrivée de Will et d'Horace pour déjeuner. Car le guérisseur, selon toute probabilité, avait été régulièrement informé de leur progression par ses compagnons cachés tout au long du chemin.

Will présenta son ami, puis tous deux prirent place. À la vue de Trobar, à l'autre bout de la clairière, la chienne était partie comme une flèche.

— Commencez votre repas, dit Will. Nous avons mangé à l'auberge…

— Il n'y a cependant rien de mal à dîner un peu plus tôt que prévu, l'interrompit Horace en s'emparant aussitôt d'une petite miche de pain.

Le chevalier, toujours affamé, pouvait avaler des quantités de nourriture – sans jamais grossir.

— Cela me fait plaisir de vous voir debout, messire, dit le Rôdeur en s'adressant à Orman.

Celui-ci grimaça légèrement.

— Disons que je peux rester *assis*, Will Barton. Mais certainement pas *debout*.

— Nous sommes tous très heureux de vous savoir en bonne voie de guérison, renchérit Malcolm.

— Et j'ai une bonne nouvelle, annonça le Rôdeur. Grâce à l'aide d'Horace, vous serez bientôt de retour dans votre château.

Le jeune guerrier rougit d'être ainsi loué par son ami. Celui-ci avait conscience d'en faire un peu trop, mais la présence d'Horace à ses côtés le soulageait réellement.

— Vous le connaissez peut-être mieux sous un autre nom, reprit Will, soudain conscient que les autres n'avaient pas saisi la véritable identité de son camarade. On le surnomme le chevalier à la Feuille de Chêne.

Cela ne disait pourtant rien à Xander. Les sourcils froncés, il se mit à grommeler, tout juste assez fort pour être entendu de tous :

— Et combien le paie-t-on, celui-là ? Je me demande…

Horace devint écarlate, mais resta muet. Orman décocha un regard réprobateur à son conseiller. Ce dernier se calma, mais continua pourtant de marmonner.

— Le chevalier à la Feuille de Chêne, dit tout à coup Orman d'un ton pensif. Dans ce cas, c'est vous qui avez affronté Morgarath, il y a quelques années ? Ainsi que les Skandiens, si j'ai bon souvenir ?

Horace haussa les épaules.

— Les récits qu'on en a faits sont tous un peu exagérés, messire.

Au même instant, Orman porta son regard sur Will.

— Et je me rappelle qu'il avait un compagnon Rôdeur. C'était vous, n'est-ce pas ? Vous n'êtes pas Will Barton, mais Will le Rôdeur !

Ce fut au tour de ce dernier de hausser les épaules.

— Les récits qu'on en a faits sont tous un peu exagérés, messire, répéta-t-il.

Il remarqua que Malcolm ne savait rien des événements qu'Orman venait de mentionner. Des années durant, il avait vécu dans son bois, à l'écart du monde. Xander, cependant, avait l'air déconcerté : il avait compris qu'il venait d'offenser l'un des plus talentueux guerriers du royaume. Will ne put s'empêcher de sourire – « Que cela lui serve de leçon », pensa-t-il.

Horace s'éclaircit la voix. Peu importait que Xander l'ait insulté. Il avait des préoccupations plus importantes à l'esprit.

— Qu'attend-on pour déjeuner ? demanda-t-il à Malcolm.

Horace mettait toujours en avant certaines priorités.

10

Le repas fut excellent : du rôti de gibier froid, du canard charnu et une salade de légumes légèrement amers, ainsi que du pain tiède et croustillant. Dans l'ensemble, ce menu répondait aux attentes d'Horace. Il se renversa légèrement en arrière sur sa chaise d'un air de contentement et adressa un grand sourire à Will.

— C'était excellent. Qu'y a-t-il pour le dessert ?

Will leva les yeux au ciel. Malcolm eut un sourire indulgent.

— C'est qu'il est encore en pleine croissance, ce garçon, commenta-t-il.

Malcolm avait été impressionné par la modestie et la gaieté du jeune chevalier, tout en comprenant qu'il devait être renommé à travers le royaume – et, par expérience, il savait que les hommes célèbres se comportaient généralement comme si le reste de l'humanité devait s'écarter sur leur passage et leur vouer une admiration sans bornes. Ce qui était loin d'être le cas avec Horace.

Par respect pour le vénérable guérisseur, le guerrier ne réagit pas quand il s'entendit appeler « garçon » ; il comprenait que Malcolm cherchait seulement à plaisanter, sans le mépriser pour sa jeunesse. Il se servit une autre tasse de tisane. À l'instar de Will, il en buvait abondamment en y ajoutant du miel, une habitude acquise auprès du Rôdeur, quand ils avaient voyagé ensemble à Celtica, des années plus tôt. Malcolm tiqua, mais ne

dit rien, tout en songeant que sa réserve de tisane n'allait pas durer bien longtemps à ce train-là.

Soudain, ils entendirent du bruit à l'autre bout de la clairière. Une file d'hommes lourdement armés, vêtus sans soin, menés par un individu plus petit, bossu, dont l'un des bras était atrophié, émergea de la forêt. Les arrivants regardèrent autour d'eux avec hésitation, la main en visière pour protéger leurs yeux de la luminosité du soleil, éblouissante après des heures à marcher dans le bois sombre. Certains des protégés de Malcolm, effrayés à la vue de ces guerriers, laissèrent échapper des cris stupéfaits et coururent se réfugier derrière les arbres. Quant aux Skandiens, ils s'étaient mis à murmurer en voyant ces créatures pour la plupart difformes, puis avaient resserré leurs rangs et levé leurs armes, prêts à s'en servir. En effet, ceux qu'on surnommait aussi les loups des mers, fort superstitieux, croyaient dur comme fer que les forêts étaient peuplées d'ogres et d'esprits malfaisants.

Contrairement à ses compagnons, Trobar n'alla pas se cacher, mais s'interposa entre son maître et les Skandiens. L'incertitude de ces derniers n'en devint que plus grande. Tous étaient costauds mais paraissaient presque petits à côté de Trobar.

Will savait que le géant, en dépit de son apparence terrifiante, était doux et gentil – même s'il se doutait que celui-ci serait prêt à se sacrifier s'il fallait défendre Malcolm, l'homme qui l'avait recueilli et lui avait donné un foyer. Le Rôdeur s'aperçut aussi que sa chienne, le poil hérissé, s'était rangée aux côtés de Trobar, qui s'était mis à avancer en direction des nouveaux arrivants. Le jeune homme se hâta de se lever de table afin d'éviter tout malentendu fâcheux.

— Tout va bien, Trobar, dit-il tranquillement. Ce sont des amis.

Puis il haussa la voix et s'adressa aux Skandiens :

— Bienvenue dans la Clairière du Guérisseur, Gundar Hardstriker !

Il venait d'inventer ce nom pour le lieu, pensant que cela le rendrait moins menaçant aux yeux des loups des mers et permettrait de détendre l'atmosphère. Les Skandiens le

reconnurent et baissèrent leurs armes. Quant au géant, il s'immobilisa et s'écarta pour laisser Will rejoindre les guerriers. Horace emboîta le pas à son ami.

— Ce sont nos soldats, si j'ai bien saisi ? demanda-t-il.

— Les tiens, rectifia Will en regardant le jeune chevalier par-dessus son épaule. Tu seras leur commandant, pas moi.

Horace eut un grand sourire.

— Je serai leur commandant, à condition que l'on fasse exactement ce que tu auras décidé, pas vrai ?

Il connaissait les méthodes des Rôdeurs : ceux-ci prétendaient n'être que des conseillers qui restaient à l'arrière-plan… alors qu'ils étaient passés maîtres dans l'art de la manipulation. Il avait vu Halt se conduire ainsi avec les Skandiens, cinq années plus tôt. Sans aucun doute, Will se comporterait de la même manière et prendrait les opérations en charge tout en donnant l'impression de se tenir en retrait.

— Oui, admit le Rôdeur en lui rendant son sourire, c'est à peu près ça.

Ils arrivèrent devant Gundar.

— Bonjour, Will. Tu nous as fait venir dans un endroit bizarre, on dirait.

— Bizarre, peut-être, mais pas hostile, répondit le Rôdeur. Personne ici ne vous veut de mal.

— Sauf cet imbécile de secrétaire, intervint Horace à voix basse.

— Tais-toi, murmura Will, avant de s'adresser de nouveau au Skandien. Gundar, je te présente Messire Horace, mon ami.

Ils se serrèrent la main tout en se jaugeant.

Gundar vit que le chevalier, malgré sa jeunesse, semblait rompu au métier des armes – en témoignaient sa balafre et son nez cassé. Des blessures cependant peu nombreuses, qui suggéraient qu'il sortait souvent vainqueur d'un combat. Car, selon le capitaine skandien, un visage couvert de cicatrices appartenait le plus souvent à un homme qui ne savait pas esquiver les coups.

Horace, de son côté, voyait en Gundar un Skandien typique : puissant, expérimenté et sans peur. Un homme qui maniait sa hache avec aisance et dextérité. Un guerrier au regard franc,

dont la poignée de main aurait pu vous broyer les os. « Avec vingt-cinq soldats de cette trempe, pensa le jeune homme, nous aurons tôt fait de reprendre le château. »

— Messire Horace est le commandant de cette opération ? demanda Gundar.

— En effet, acquiesça Will. Même une petite armée comme la nôtre a besoin d'un général et Horace est un expert en la matière.

— Très bien, se contenta de répondre le Skandien, satisfait.

D'après lui, un commandant n'était rien de plus qu'un stratège, qui pouvait prendre en charge l'aspect tactique des choses – détails dont ses hommes et lui se moquaient bien. Il suffisait qu'il leur donne l'occasion de frapper l'ennemi.

Malgré tout, l'un des loups des mers voyait la situation d'un autre œil : Horace était décidément trop jeune. Comme on pouvait s'y attendre de la part d'un Skandien, il le fit aussitôt savoir :

— Ça t'pose peut-être pas d'problème, Gundar, déclara-t-il d'une voix forte, mais moi, j'ai pas l'intention d'obéir à un gamin à peine sorti d'l'enfance.

Will entendit Horace pousser un soupir à la fois exaspéré et ennuyé. Il sourit discrètement, car son ami savait comment gérer ce genre de situation. Un homme moins confiant se serait peut-être indigné, aurait crié et cherché à obliger le Skandien à se soumettre à son autorité ; évidemment, cette approche n'aurait eu aucun impact sur le loup des mers – comme ses compagnons, celui-ci attribuait peu de valeur aux mots. Horace procéda différemment. Il sourit et s'avança vers l'homme en lui faisant signe d'approcher.

Le guerrier était un peu plus petit que le jeune chevalier, mais plus carré et large d'épaules. Horace remarqua que plusieurs balafres sillonnaient son visage – il partageait l'opinion de Gundar sur le sujet des blessures – ainsi qu'une longue queue de cheval enduite de goudron de chaque côté de la tête et une barbe grasse et embroussaillée qui retenait encore des vestiges de ses derniers repas. Il portait une hache massive, un immense bouclier arrondi en chêne, qui avait plutôt l'allure

d'une roue de charrette, de même qu'un lourd casque en fer orné de deux cornes.

Les sourcils froncés, ignorant le sourire d'Horace, le Skandien conserva son air désapprobateur et se plaça face au jeune chevalier.

— Comment t'appelles-tu ? demanda celui-ci d'une voix douce.

— Nils Ropehander, répliqua l'homme avec agressivité. Et j'tiens trop à la vie pour la confier à un gamin !

Cette fois, pas de doute : l'insulte était délibérée. Cependant, Horace resta parfaitement calme.

— Bien sûr, répondit-il. Mais dis donc, c'est un joli couvre-chef que tu as là, ajouta-t-il en désignant le casque de Nils.

Ce dernier leva les yeux et Horace, qui n'attendait que cela, en profita pour saisir l'une des cornes du casque et le soulever. Avant que le Skandien ait pu protester, le jeune chevalier remit brutalement le casque en place : les genoux de Nils cédèrent et la tête parut lui tourner. Il chancela. Horace l'attrapa sans ménagement par la barbe et le tira d'une secousse vers l'avant.

Le chevalier resta en travers du chemin de Nils – qui, déséquilibré, était prêt à s'effondrer – et lui donna un violent coup dans le nez, du plat de la main. Au même instant, il relâcha la barbe qu'il tenait toujours fermement : le Skandien se trouva projeté vers l'arrière et s'étala sur le sol bien dur.

Nils se relevait tant bien que mal, les yeux pleins de larmes suite au coup reçu, quand il entendit un sifflement métallique, puis sentit quelque chose lui picoter la gorge. Il avait reconnu ce son et son instinct lui dictait de ne plus bouger. Alors que sa vision s'éclaircissait, il découvrit la lame étincelante de l'épée d'Horace, dont la pointe était posée juste sous son menton.

— Est-il nécessaire de poursuivre ? s'enquit le jeune chevalier, qui ne souriait plus.

Nils avait compris qu'il n'était pas maître de la situation. Il secoua la tête. Horace écarta un peu son épée pour le laisser parler.

— Non… ça suffira…, grommela le Skandien, gêné par le sang qui coulait de son nez.

— Très bien, déclara le jeune homme avant de rengainer son arme.

Il tendit une main à Nils pour l'aider à se relever. Celui-ci l'accepta et se redressa ; une seconde durant, ils se retrouvèrent de nouveau face à face, tout près l'un de l'autre, et un regard entendu passa entre eux. Puis Horace donna une grande tape dans le dos du Skandien et se tourna vers les compagnons de celui-ci.

— Je crois qu'on est tous d'accord, maintenant ?

À l'unisson, les loups des mers acquiescèrent bruyamment. Tous savaient que Nils avait tendance à se plaindre et trouvaient que le jeune chevalier avait parfaitement réglé ce différend. Sa rapidité d'action et sa force, ainsi que sa maîtrise des techniques skandiennes (une bonne raclée valait mieux, selon eux, que n'importe quel discours ennuyeux), les avaient impressionnés.

Horace les dévisagea tour à tour et un grand sourire éclaira son visage.

— Voyons ce que cette armée de second choix peut donner, reprit-il. Avancez-vous.

Les loups des mers obtempérèrent et se placèrent en demi-cercle autour de lui.

— Laissez un peu de place à mon ami Will, ajouta Horace. Il n'est pas très gros, mais s'il se sent exclu, il est capable de mordre.

Souriant à leur tour, les Skandiens s'écartèrent un peu. Horace, les mains sur les hanches, se mit à les examiner de près. Tous étaient passablement débraillés et un peu sales. Leurs cheveux et leur barbe, trop longs, graisseux et souvent grossièrement nattés. Le chevalier remarqua une abondance de cicatrices, de nez cassés et d'oreilles en chou-fleur, ainsi que des tatouages de toutes sortes qui, pour la plupart, donnaient l'impression d'avoir été faits avec la pointe d'une dague : des crânes grimaçants, des serpents, des têtes de loups et d'étranges runes nordiques. Tous ces hommes étaient bien bâtis et trapus, mais leur ventre rebondi témoignait de leur goût certainement immodéré pour la bière.

« Une vraie bande de pirates mal dégrossis », songea Horace. Il se tourna vers Will.

— Ils sont splendides.

11

La Clairière du Guérisseur était désormais surpeuplée. La petite chaumière de Malcolm accueillant déjà Messire Orman et Xander, Will et Horace plantèrent leurs tentes un peu plus loin, ce qui leur permettrait aussi de pouvoir s'entretenir en privé.

Les Skandiens, qui avaient apporté des toiles et des cordages, entreprirent de construire un vaste abri collectif à l'autre bout du terrain. Au moins, songea Will, ils ne manqueront pas de bois dans cette forêt.

Un grand foyer fut bâti au milieu de la clairière, autour duquel les hommes pourraient se chauffer, manger et se détendre. Le premier soir, Horace parut désapprouver les immenses flammes qui s'élevaient en rugissant au-dessus de la cime des arbres. Les loups des mers semblaient adorer le feu, qu'il s'agisse d'incendier des villages ou de partager une chope de bière.

— Il pourrait être visible à des kilomètres d'ici, fit-il observer.

Le Rôdeur haussa les épaules.

— Et alors, quelle importance ? Cela ne fera qu'ajouter un détail de plus aux légendes qui entourent le bois de Grimsdell.

À cet instant, les Skandiens, qui buvaient de l'akvavit – une eau de vie aromatisée au cumin – entonnèrent bruyamment une chanson de marins.

— Drôle de musique, intervint Malcolm. Du genre à faire fuir n'importe qui.

Un des loups des mers se leva pour rejoindre le petit groupe et plaça de force une chope entre les mains d'Horace.

— Tiens, général, bois un coup !

Le jeune guerrier but une gorgée du bout des lèvres et dut fournir un immense effort pour rester impassible, mais il sentit malgré tout ses cheveux se hérisser sous l'effet de l'alcool. Quand il eut repris son souffle, il rendit la chope au Skandien.

— Pas mauvais, bredouilla-t-il, un peu pantelant.

L'homme hurla de rire et donna une grande tape dans le dos de son nouveau commandant avant de retourner auprès de ses compagnons, d'un pas mal assuré. Décidément, songea Will, la courtoisie n'était pas le fort des loups des mers.

— Mon Dieu, dit Horace, la gorge encore brûlante. Je pourrais ôter la rouille de mon armure avec cette boisson !

Xander, qui était sorti sur le balcon de la chaumière en entendant les Skandiens chanter, regardait ces derniers avec mépris. Il alla rejoindre Will, Horace et le guérisseur.

— Ça va durer encore longtemps ? se plaignit-il.

Les trois autres le dévisagèrent avec dégoût et préférèrent ignorer sa question. Voyant que personne ne lui répondait, le secrétaire se renfrogna davantage.

— Malcolm, reprit-il, comment Messire Orman est-il censé dormir avec ce vacarme infernal ?

Le guérisseur le fixa d'un air pensif.

— Par expérience, je crois qu'on arrive toujours à trouver le sommeil quand on est vraiment fatigué, même s'il y a un peu de bruit.

— Un peu de bruit ! s'exclama Xander. Ce que ces barbares…

Will plaqua brusquement une main sur la bouche du secrétaire et le reste de sa phrase se perdit dans un marmonnement inintelligible. Il s'interrompit, scrutant d'un œil effrayé le visage du Rôdeur. Le regard de Will, d'ordinaire chaleureux et joyeux, était froid, menaçant – comme si un rideau avait été tiré, révélant un aspect sombre et méconnu de la personnalité du jeune homme.

— Xander, commença-t-il quand il fut certain d'avoir toute l'attention du secrétaire, depuis que nous sommes arrivés ici, vous n'avez cessé de vous plaindre et de gémir. Malcolm a sauvé

la vie de votre maître. Il vous a offert l'hospitalité, vous a procuré un refuge. Ces *barbares*, comme vous les appelez, sont mes amis. Ils vont vous aider à récupérer votre château. Certains vont peut-être mourir pendant l'assaut. Bien sûr, nous les payons, mais nous avons besoin d'eux. Nous en avons tous assez de vous, Xander. Et vous feriez mieux de le comprendre, car nous n'avons *pas* besoin de vous. Par conséquent, si j'entends encore une seule plainte, un seul sarcasme de votre part, je vous jure que je vous ramènerai de force à MacIndaw et que je vous livrerai à Keren. C'est clair ?

Xander écarquilla les yeux. Le Rôdeur le secoua avec rudesse.

— C'est clair ? répéta-t-il distinctement, avant d'ôter sa main de la bouche du secrétaire.

Le souffle court, Xander inspira profondément, puis dit d'une toute petite voix :

— Oui.

Will prit à son tour une longue inspiration.

— Parfait, ajouta-t-il.

Horace et Malcolm acquiescèrent à leur tour. Will s'apprêtait à s'éloigner, mais Xander ne put résister à l'envie d'avoir le dernier mot.

— Cependant, je dois avouer que…, commença-t-il sur ce ton pompeux qu'ils connaissaient bien.

Will eut un geste de désespoir.

— Assez ! s'écria-t-il en saisissant le secrétaire par le col.

Traînant Xander derrière lui, il se dirigeait déjà vers le sentier forestier menant à la lisière du bois et vers MacIndaw.

— Je serai de retour dans une heure ou deux, lança-t-il à Malcolm et à Horace. J'ai des ordures dont je dois absolument me débarrasser.

Xander se tortillait dans tous les sens en se lamentant, mais le Rôdeur le tenait fermement, tout en l'empêchant de reprendre son équilibre. Le secrétaire ne pouvait rien faire d'autre que trottiner derrière le jeune homme : il pressentait que s'il trébuchait et tombait, le Rôdeur ne s'arrêterait pas.

Plus tard, Horace se demanda si Will avait vraiment eu l'intention de mettre sa menace à exécution. Car Xander aurait

alors pu fournir des informations très utiles à Keren – comme la localisation de la clairière de Malcolm, ou bien le fait que Will, qui disposait désormais d'une force armée et enthousiaste, s'apprêtait à attaquer le château. C'était fort probable : le Rôdeur l'aurait simplement jeté dans l'étang, sans la moindre intention de le repêcher.

Mais il était inutile de se poser la question. Car tandis que Will s'engageait dans le sentier qui se faufilait entre les arbres, un des compagnons de Malcolm arriva en courant dans la clairière. Il s'agissait de Poldaric, un jeune homme dont la colonne vertébrale avait été déformée à la suite d'un accident survenu dans l'enfance. Il se tenait toujours penché de côté et ne pouvait regarder droit devant lui, puisque sa tête était posée de travers sur ses épaules. Horace avait pourtant remarqué que le garçon se déplaçait avec agilité entre les arbres – « Étonnant comme un corps peut s'adapter à de nouvelles circonstances », avait-il alors pensé.

Poldaric aperçut Will et s'écria :

— Votre amie lance des signaux !

***

Deux heures plus tard, Malcolm, Horace, Orman, Gundar et Xander se tenaient groupés autour d'un feu de cheminée dans le petit salon du guérisseur. Les sourcils froncés, le Rôdeur acheva de déchiffrer les derniers mots du message d'Alyss.

— Les nouvelles sont mauvaises ? demanda Horace.

Son ami haussa les épaules.

— Peut-être. Apparemment, Keren attend l'arrivée d'un certain général MacHaddish.

Il leva les yeux vers ses compagnons.

— Ce nom vous dit quelque chose ?

Orman, l'air pensif, secoua la tête.

— Non, hormis le fait qu'il s'agit d'un Scotti et que son père s'appelle Haddish, répondit-il. Vous avez déjà entendu parler de lui, Xander ?

Le petit homme se mit à réfléchir. Après sa toute récente confrontation avec Will, il était reconnaissant qu'on l'ait invité à

prendre part à la discussion et il aurait bien voulu pouvoir se montrer utile.

— Je crains que non, messire.

— En tout cas, reprit Horace, toujours aussi pragmatique, cela prouve que Keren s'est allié avec les Scotti.

— C'est vrai, dit Will, mais je regrette qu'on ne puisse avoir davantage de précisions. Savoir si ce Scotti sera accompagné d'une armée, par exemple.

— J'en doute, répondit Orman. Du moins pas pour l'instant. À cette époque de l'année, la route qui franchit la frontière est presque impraticable. Et la neige ne fondra pas avant au moins trois semaines.

Il prit la plume de Will ainsi qu'une feuille de papier et esquissa une carte sommaire de la campagne environnante.

— À cet endroit, les montagnes forment une frontière naturelle, expliqua-t-il. Comme vous le voyez, le principal défilé qui mène au royaume d'Araluen est sur le chemin qui conduit à MacIndaw, mais il est fermé pendant l'hiver. Voilà pourquoi nous n'avons jamais eu besoin d'une importante garnison. Nous n'avons jamais subi que de petites incursions des Scotti de ce côté.

Il ajouta une série de petits traits sur la montagne.

— Il existe de nombreux sentiers, mais ils sont escarpés et dangereux. On peut y faire passer un petit groupe de soldats, mais certainement pas une armée.

Horace se pencha par-dessus l'épaule d'Orman pour examiner la carte.

— Par ailleurs, ajouta celui-ci, aucun général ne déplacerait une force armée dans un territoire ennemi sans d'abord envoyer une mission de reconnaissance sur le terrain.

Will acquiesça.

— Nous pouvons donc supposer que ce MacHaddish sera à la tête d'une petite troupe, et qu'ils voyageront probablement de nuit.

Il regarda ses compagnons, qui hochèrent la tête. À l'exception de Gundar, qui s'ennuyait ferme – les Skandiens détestaient ce genre de discussions stratégiques, Will le savait.

— Que prévois-tu de faire ? demanda Horace.

— Continuons de surveiller le château afin d'être avertis de son arrivée. Ensuite, quand il repartira vers Picta, nous le capturerons afin de lui poser quelques questions.

— Bonne idée, commenta Horace. Mais ne t'attends pas à ce qu'il te dise quoi que ce soit. D'après ce que je sais, les Scotti ne sont pas bavards.

— Aucun souci, les rassura Malcolm. Je saurai comment m'y prendre pour le faire parler.

12

Il neigeait de nouveau. L'épais nuage dissimula l'arrivée de l'aube, en particulier dans la forêt, où campaient Will et Horace. Aussi, Will ne vit pas le jour se lever – seulement un éclaircissement progressif de la lumière grise qui inondait la campagne.

Leur petit campement, composé d'une tente pour deux personnes et d'un abri en toile tendu entre deux troncs, se trouvait dans une clairière qu'ils avaient aménagée en coupant quelques arbres, à une vingtaine de mètres du sentier qui menait vers la frontière entre Araluen et Picta. Suffisamment loin pour rester inaperçus depuis le chemin, mais assez près pour épier les voyageurs éventuels.

Deux jours avaient passé depuis que le Rôdeur avait reçu le message crypté d'Alyss. Les deux compagnons avaient décidé de surveiller ce sentier dans l'espoir de découvrir à quoi ressemblait le mystérieux MacHaddish ; une fois qu'ils connaîtraient le nombre de ses soldats d'escorte, ils pourraient organiser une embuscade lors du trajet de retour.

Malcolm, de son côté, avait placé dans les bois des observateurs chargés de guetter les allées et venues sur les pistes qui conduisaient aux montagnes séparant Araluen de Picta. Ses compagnons avaient l'habitude de voir sans être vus, avait dit le guérisseur à Will et Horace : c'était grâce à ce talent qu'ils avaient pu vivre cachés durant des années, en sécurité.

Will, accroupi sous l'abri de toile, à quelques mètres de la tente, entendit Horace remuer. Puis le visage du guerrier, les paupières lourdes et les cheveux emmêlés, apparut par l'ouverture.

— 'Jour, marmonna-t-il.

Will le salua d'un signe de tête. Horace sortit de la tente à genoux. Il se releva avec difficulté et s'étira en gémissant.

— Rien en vue ? demanda-t-il.

— Si. Une troupe de cinquante Scotti est passée sur le sentier il y a vingt minutes.

— Quoi ? s'écria Horace.

Le Rôdeur leva les yeux au ciel.

— Je te le jure. Ils chevauchaient des bœufs et jouaient de la cornemuse en tapant sur des tambours. Bien sûr que non, ajouta-t-il. Je t'aurais réveillé… au moins, cela aurait mis fin à tes ronflements.

— Je ne ronfle pas, déclara Horace avec dignité.

Will leva les sourcils.

— Ah ? Dans ce cas, tu ferais mieux de chasser cette colonie de morses qui a envahi la tente. Tu ronfles, admets-le.

— Non, tu te trompes. Si je ronflais, je m'entendrais.

Sur ce, le chevalier alla boire une gorgée d'eau glacée à une gourde accrochée à une branche, puis fouilla dans leur sac, en quête de nourriture. Il trouva un morceau de pain dur et des fruits secs.

— Quel petit déjeuner, maugréa-t-il.

— J'ai connu pire, rétorqua Will d'un ton cassant.

Horace, tout en mangeant, s'assit sous l'abri près de son ami.

— Moi aussi, répliqua-t-il, mais j'ai le droit de ne pas m'en satisfaire, non ?

Ils se turent durant quelques instants. Cependant, Horace n'arrêtait pas de changer de position, contrairement à Will. Celui-ci, entraîné à rester immobile et silencieux pendant des heures, plaignait son camarade. Par définition, un guerrier était un homme d'action. Pour le distraire, il lui demanda :

— Il t'arrive de revoir Cassandra ?

Horace lui lança un bref coup d'œil.

Cassandra était la fille du roi d'Araluen, mais Will et Horace la connaissaient bien : la première fois qu'ils l'avaient rencontrée, elle voyageait incognito, déguisée en servante, sous le nom d'Evanlyn. Horace savait que son ami et la jeune fille avaient traversé des moments difficiles quand tous deux avaient été captifs des Skandiens, et qu'ils étaient liés par une amitié particulière. Le chevalier se demandait si ce lien était encore très fort entre eux.

— Oui, de temps à autre, répondit-il brièvement.

— Rien d'étonnant, reprit Will. Après tout, tu es en poste au château d'Araluen et j'imagine que tu dois forcément la croiser, non ?

— À dire vrai… un peu plus souvent que cela, avoua Horace, hésitant.

En réalité, la princesse et lui se rencontraient fréquemment en société, mais il n'avait pas tellement envie d'aborder cette question avec Will. Par le passé, il avait perçu une légère tension entre son ami et lui au sujet de Cassandra, et il ne voulait pas que cela se reproduise. S'apercevant que le Rôdeur ne l'avait pas quitté des yeux, il se sentit obligé d'en dire un peu plus.

— Oui, parfois… lors de bals et de dîners, précisa-t-il en omettant de dire qu'il lui arrivait de danser avec la jeune fille. Ou de pique-niques, évidemment, ajouta-t-il, regrettant aussitôt ses paroles.

— Des pique-niques ? s'étonna Will. À croire que la vie au château n'est qu'un long pique-nique !

Horace prit une profonde inspiration, puis décida de ne pas répondre à ce sarcasme. Il se releva et se massa le creux du dos.

— Je me sens tout raide, commenta-t-il, changeant volontairement de sujet. Je me fais trop vieux pour camper ainsi.

Le Rôdeur était un peu embarrassé de sa mesquinerie – ce n'était tout de même pas la faute d'Horace s'il était posté au château d'Araluen. Et puisque lui aussi était un vieil ami de Cassandra, il était normal qu'il passe du temps avec elle.

— Excuse-moi, Horace, je n'aurais pas dû te parler comme je l'ai fait. Je suis un peu nerveux. Je déteste attendre, à me tourner les pouces.

En fait, il y était parfaitement habitué et cela ne l'ennuyait pas le moins du monde. Horace le dévisagea, comprenant qu'il s'agissait d'une offre de paix. Son visage s'éclaira d'un grand sourire et Will sut que toute gêne avait disparu entre eux.

Évidemment, ce fut à cet instant qu'Ambrose, l'un des protégés de Malcolm, se glissa dans la clairière.

— Rôdeur ! Messire Horace ! chuchota-t-il d'une voix rauque. Les Scotti arrivent !

***

Ils étaient neuf en tout et pour tout : le général MacHaddish et une escorte de huit guerriers.

Le général avançait en tête de la petite colonne. C'était un homme musclé et trapu, au crâne rasé, à l'exception d'une longue mèche tressée qui pendait à gauche de son visage. Il était enveloppé dans un grand tartan rouge et bleu de laine grossière – rien d'autre qu'une couverture, en réalité, enroulée autour de ses épaules et de son torse, qui lui laissait les bras nus en dépit de la température glaciale. Il portait aussi un long kilt dans le même tissu et des bottes en peau de mouton. Une grande épée, dont l'énorme pommeau le dépassait d'une tête, était accrochée dans son dos. Sa joue gauche était couverte de larges bandes peintes en bleu, indiquait qu'il était un général de deuxième rang. Des tatouages ornaient l'autre joue ainsi que ses bras. Un petit bouclier clouté complétait son équipement.

Ses hommes portaient une tenue similaire, mais seuls leurs yeux étaient peints : ce masque bleu les désignait comme simples soldats. Deux d'entre eux avaient une épée, plus petite que celle de leur général, et les autres de lourds gourdins émaillés de pointes ainsi que des boucliers ; Will aperçut aussi des poignards, glissés dans l'une de leurs bottes, qui devaient leur être utiles en cas de combat rapproché.

Alors qu'il se trouvait à deux mètres du sentier, le Rôdeur se redressa et resta immobile, enveloppé dans sa cape, pour mieux observer la troupe qui passait devant eux à petites foulées. Horace, à cinq mètres de lui, s'émerveillait de la façon dont son ami semblait se fondre dans le décor, jusqu'à paraître presque

invisible. Même lui, qui savait exactement où Will se tenait, avait du mal à distinguer sa silhouette. C'était un véritable atout, songea le jeune guerrier, quand on voulait épier l'ennemi.

Le bruit crissant des pas des Scotti sur la neige s'évanouit peu à peu tandis que la petite colonne s'éloignait dans un virage. Horace attendit que les dernières taches de couleur aient disparu derrière les arbres, puis alla rejoindre le Rôdeur.

— Et maintenant, que faisons-nous ?

— Nous allons les suivre de loin pour s'assurer qu'ils se rendent bien à MacIndaw. Ensuite, nous passerons aux préparatifs de notre petite embuscade.

Horace acquiesça, puis fit part à son ami d'un doute qui ne cessait de le tarauder.

— Et s'ils repartent par un autre chemin ?

— Eh bien, nous improviserons ! lança Will d'un ton agacé. Bon sang de bois ! Arrête d'en rajouter, je suis bien assez inquiet !

13

Devant sa fenêtre, Alyss contemplait le paysage morne et enneigé qui entourait MacIndaw. Malgré le ciel couvert, elle put distinguer vers l'est une lueur aqueuse et diffuse qui lui indiqua que le jour s'était levé. En d'autres circonstances, pensa-t-elle, la beauté sauvage des champs blancs contrastant avec les arbres sombres aurait pu l'enchanter.

Mais dans sa situation, la jeune fille trouvait la vue déprimante, sinistre. Elle aurait aimé y percevoir quelques couleurs. Les murailles grises étaient menaçantes et le blason que Keren avait choisi, une épée noire qui se découpait sur un bouclier couvert de bandes diagonales noires et blanches, ajoutait à l'atmosphère désolée.

Le rebord de la haute fenêtre lui arrivait à peine au genou, ce qui lui permettait d'avoir une excellente vision de la cour en contrebas, bien qu'il n'y ait rien de passionnant à y observer – seulement le changement régulier de la garde et, de temps à autre, un passant qui se rendait du donjon au portail ou aux écuries. À cette période de l'année, il y avait peu de visiteurs à MacIndaw, ce qui expliquait certainement pourquoi Keren avait décidé de prendre le pouvoir en plein hiver.

Elle entendit la clé tourner dans la serrure. Probablement l'un des serviteurs venu débarrasser la table du petit déjeuner. Elle aurait pu s'en désintéresser, mais n'importe quel petit événement qui rompait la monotonie de ses journées était

bienvenu. Quand elle vit Keren entrer, elle s'en étonna, puis s'inquiéta.

Elle crut d'abord qu'il venait l'interroger de nouveau et cacha ses mains dans son dos afin de palper le petit galet noir dissimulé dans sa manche. Elle fut encore plus surprise de voir que Keren portait un plateau sur lequel étaient posés deux tasses et un pot de tisane. Il referma la porte de son pied en lui souriant, puis plaça le plateau sur la table.

— Bonjour ! lança-t-il d'un ton enjoué.

Alyss se contenta de lui adresser un signe de tête méfiant. Malgré elle, elle baissa les yeux vers sa ceinture, où il rangeait d'habitude la pierre bleue.

— Je n'ai pas l'intention de vous hypnotiser, rassurez-vous, précisa-t-il alors en tendant ses mains vides vers elle. Je veux simplement prendre une tasse de tisane avec vous.

La jeune fille observa le pot d'un air soupçonneux. Peut-être y avait-il mélangé quelque drogue – une drogue que sa stellatite ne pourrait contrer.

— J'ai déjà pris mon petit déjeuner, répliqua-t-elle froidement.

— Vous croyez que j'ai empoisonné la tisane ? dit-il, tout sourire.

Il s'en servit une tasse, en but une gorgée et soupira d'aise.

— Si c'est le cas, je ne vais pas tarder à me sentir mal, ajouta-t-il.

Il marqua une pause, feignant d'attendre un éventuel effet nocif. Au bout de quelques secondes, il secoua la tête.

— Non, tout va bien…, constata-t-il. J'ai seulement très envie d'une autre tasse.

Mais Alyss ne lui faisait toujours pas confiance.

— Vous avez pu avaler un antidote juste avant de venir ici.

— Bien sûr, répondit-il. Mais si je souhaitais vous empoisonner, j'aurais très bien pu droguer votre petit déjeuner, n'est-ce pas ?

Il lui désigna l'assiette vide, la tasse et le pichet. La jeune fille comprit qu'il avait raison. En le voyant entrer avec le plateau, elle avait aussitôt été sur ses gardes. Alors qu'elle avait avalé son petit déjeuner avec plaisir, sans penser au danger.

— Je suppose que oui, répliqua-t-elle à contrecœur.

Il lui fit signe de s'asseoir. Elle obtempéra, à présent intriguée par sa présence. Il remplit l'autre tasse et la lui tendit. Elle but, toujours sur le qui-vive, raide sur sa chaise. La tisane était en effet excellente et elle n'éprouva rien sortant de l'ordinaire – ni vertige, ni désir irrépressible de révéler ses secrets. Malgré tout, elle attendit qu'il ait bu une autre gorgée avant de se désaltérer de nouveau. Une fois de plus, Keren parut lire dans les pensées de la jeune fille.

— Nous boirons l'un après l'autre, si cela peut vous rassurer. Vous ne me faites pas confiance du tout, n'est-ce pas ?

Il lui sourit, mais elle resta impassible.

— Vous avez rompu votre serment de chevalier, lui dit-elle. Personne n'aura plus jamais confiance en vous. Pas même les Scotti.

L'espace d'un instant, elle entrevit une lueur douloureuse dans le regard de son geôlier. Elle comprit alors qu'il était plus que conscient de ce que ses actes lui avaient coûté. Il était désormais un paria, un ennemi pour tous ceux qui l'avaient connu. Le royaume entier serait contre lui – les gens dont il avait gagné le respect et la confiance au fil des années allaient devenir des adversaires.

Ses nouveaux compagnons ne remplaceraient jamais ceux qu'il avait trahis. Un homme qui brisait son serment était capable de recommencer. Il le savait et connaissait le caractère des soldats qu'il avait recrutés. Des individus comme John Buttle, auquel Keren ne pourrait jamais se fier, et qui avait rallié sa bannière par opportunisme. Dès qu'une occasion plus avantageuse se présenterait, le lieutenant trahirait son maître.

Ce dernier avait saisi qu'il était maintenant semblable à Buttle. Il avait abandonné des valeurs qui lui avaient été inculquées depuis l'enfance et auxquelles il avait cru. Sans savoir par quoi les remplacer… Voilà pourquoi il était venu la trouver, comprit Alyss, pour qui la situation était maintenant limpide. Keren n'avait rien en commun avec ses partisans, des individus sans éducation ni instruction, sans principes ni morale. Leur présence rappelait constamment à Keren ce qu'il

était devenu, sans pour autant pouvoir lui procurer la compagnie ou l'amusement dont il avait besoin.

Il était seul. Pire encore, il se *sentait* seul. Alyss le dévisagea avec une attention neuve. Peut-être pourrait-elle l'influencer et faire en sorte d'arranger les choses sans nouvelles pertes humaines.

— Il n'est pas trop tard, dit-elle en se penchant vers lui et en le fixant droit dans les yeux. Vous pouvez mettre fin à cette situation.

Il refusa de rencontrer son regard.

— Je ne peux plus faire marche arrière. Je dois poursuivre sur le chemin que j'ai choisi.

— C'est ridicule ! s'exclama-t-elle avec vigueur. Il n'est jamais trop tard pour reconnaître ses erreurs. Est-ce Buttle qui vous inquiète ? Il n'oserait pas vous affronter ! Cet homme n'est qu'un lâche !

Il eut un rire dur.

— Non, Buttle est le dernier de mes soucis. Tout comme les brigands et les manants qu'il a recrutés. Mais vous l'avez dit vous-même, j'ai rompu mon serment. Qui me fera confiance désormais ?

— C'est vrai, admit-elle. Votre vie ne sera plus jamais la même. Vous avez commis des méfaits dont vous paierez le prix des années durant, peut-être. Pourtant, si vous changez de cap dès aujourd'hui, si vous déclarez être de nouveau fidèle au roi, vous éviterez de conserver un statut de paria pour le restant de vos jours.

Plongé dans ses pensées, il demeura silencieux.

— Keren, insista-t-elle. Vous attendez l'arrivée d'un général scotti…

Il leva les yeux, soudain méfiant.

— Oh, je ne suis pas stupide, vous savez ! s'exclama-t-elle avec impatience. Un de vos hommes en a parlé devant moi.

Il se détendit aussitôt.

— Renvoyez-le d'où il vient, continua-t-elle. Expliquez que votre accord est annulé. Ou bien mentez-lui. Feignez de vous allier avec lui, puis empressez-vous de faire venir des troupes officielles en renfort pour défendre le château. Les soldats que

vous avez congédiés doivent encore être dans les environs. Et Will vous aidera lui aussi.

Mais Keren secouait déjà la tête.

— Il est trop tard, répéta-t-il obstinément. Impossible de reculer. Si je trahis les Scotti, ils me tueront. Buttle ne me défendra pas : il en profitera pour prendre ma place. Et cela sera bien égal aux Scotti, tant qu'ils seront assurés que MacIndaw ne représentera pas une menace pour leurs lignes de ravitaillement lors de l'invasion.

— L'invasion ? répéta-t-elle, incrédule, en reculant sur sa chaise. Mais… je pensais qu'ils avaient seulement l'intention de piller les villages frontaliers.

Il sourit tristement.

— Oh non, ma chère enfant ! C'est beaucoup plus sérieux que de petites incursions. Ils prévoient d'occuper le fief de Norgate et de le rattacher à Picta.

Alyss pâlit. En tant que Messagère, elle connaissait l'importance stratégique de ce fief. S'il devenait une province des Scotti, ceux-ci auraient le champ libre pour piller les fiefs voisins et jamais Araluen ne pourrait tolérer une telle situation. Cela déclencherait une guerre qui durerait des années et ruinerait les deux pays.

— Keren, reprit-elle en se penchant de nouveau vers lui et en prenant ses mains dans les siennes, vous devez en terminer… dès maintenant !

Il fit de nouveau non de la tête.

— Et cessez de prétendre qu'il est trop tard ! ajouta-t-elle avec colère. Je me porterai garante pour vous. Je vous en prie, faites marche arrière et je parlerai au roi en personne !

— Une toute jeune fille comme vous ? rétorqua-t-il d'une voix ironique.

Alyss ravala la réplique cinglante qui lui brûlait les lèvres.

— Vous oubliez que je suis une Messagère, préféra-t-elle lui rappeler. Et ma parole a du poids, même auprès du roi. Si vous reculez, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour vous aider, je vous le jure.

À cet instant, une clé tourna dans la serrure et un soldat ouvrit brusquement la porte.

Le visage courroucé, Keren leva les yeux vers lui.

— Fiche le camp, bon sang ! s'écria-t-il.

L'homme eut un geste d'excuse, mais resta sur le seuil.

— Pardon, Messire Keren, mais Messire John a pensé que vous deviez être informé. Le général scotti approche du château.

Keren s'empressa de se lever et, dans sa hâte, heurta la table. Il fit signe au soldat de partir. Celui-ci obéit, laissant la porte ouverte derrière lui.

— Les dés sont jetés, semble-t-il.

— Je peux vous aider, reprit Alyss. Faites-moi confiance.

Il lui sourit de nouveau – un masque destiné à cacher la douleur qu'il éprouvait.

— Il y a encore deux jours, j'aurais peut-être accepté, vous savez. Mais Syron est mort avant-hier.

La jeune fille se redressa, sous le choc.

— Je n'ai jamais voulu en arriver là, mais tout est ma faute. Je suis maintenant un meurtrier, ma chère, je le crains. Ainsi, à moins que vous ne soyez capable de ramener Syron à la vie, vous ne pouvez plus rien faire pour moi. Faites-moi confiance, singea-t-il.

Alyss n'avait rien à répondre.

Le chevalier se dirigea vers la sortie de sa prison et déclara avec amertume :

— À présent, il me faut aller saluer ce général barbare.

14

Will et Horace suivaient la troupe de Scotti à travers les bois, à une distance de plusieurs centaines de mètres. S'il avait été seul, le Rôdeur se serait rapproché davantage, mais avec Horace, il préférait rester prudent. Le grand guerrier n'était nullement maladroit. Pourtant, son agilité n'avait rien de comparable avec celle d'un Rôdeur, capable de se déplacer dans le silence le plus total. Tandis qu'il marchait sur les talons de Will, Horace se sentait aussi balourd qu'un ours unijambiste.

— Je ne sais pas comment vous vous y prenez, finit-il par dire.

Will se tourna vers lui, l'air interrogateur.

— Eh bien oui, pour vous mouvoir aussi facilement, sans un bruit, précisa Horace.

Will fronça légèrement les sourcils, puis rejoignit son compagnon.

— Pour commencer, nous autres Rôdeurs évitons de parler à tout bout de champ et à haute voix.

— Oh… je vois. Pardon, chuchota Horace, un peu déconfit.

Will secoua la tête et accéléra de nouveau l'allure. Le chevalier le suivit, à cinq mètres de distance, en regardant où il mettait les pieds, d'un pas exagérément prudent. L'épais manteau de neige qui recouvrait le sol facilitait leur progression. Et les flocons, qui n'avaient pas cessé de tomber, dissimulaient toute trace de leur passage. En fait, Will, dans sa cape

mouchetée de noir et de blanc, disparaissait par instants sous les yeux d'Horace.

Le Rôdeur serrait les dents chaque fois qu'une brindille craquait sous les bottes de son ami. Celui-ci semblait avoir des pieds anormalement grands, pensa-t-il. Il savait pourtant qu'ils étaient loin des Scotti, suffisamment pour que ces derniers ne puissent les entendre. À l'évidence, ils se dirigeaient vers MacIndaw, car le sentier, plus large et moins sinueux que ceux que l'on trouvait dans le bois de Grimsdell (une forêt beaucoup plus touffue que celle-ci), ne pouvait mener qu'au château.

Ils s'approchaient de la lisière et Will ralentit l'allure, puis fit signe à Horace de s'arrêter pendant qu'il partait en reconnaissance. Bientôt, les arbres se raréfiant, le Rôdeur aperçut la petite troupe plus distinctement. Les Scotti avançaient toujours à petites foulées, traversant une lande à découvert où ne poussaient que des ajoncs et des fougères leur arrivant à hauteur de genou. Ils étaient à présent tout près du château, qu'ils contournèrent pour rejoindre l'entrée principale, située au sud.

Même à cette distance, Will vit les sentinelles s'affairer sur les remparts, mais il n'y eut ni cris ni alarme lancée : visiblement, les Scotti ne représentaient pas une menace.

Il rejoignit Horace.

— Ils sont effectivement attendus au château. Allons-y.

Ils se mirent en route en direction du sud-est en restant sous le couvert des arbres, même si ce trajet était plus long : ils ne pouvaient passer par la lande, comme l'avaient fait les Scotti, car on les aurait repérés. Une fois arrivés à un endroit où l'entrée du château était visible, les deux jeunes gens se couchèrent sur le sol, les yeux rivés sur la grande porte, qui s'était déjà ouverte pour livrer passage aux visiteurs venus de Picta, puis refermée derrière eux.

— D'après toi, que sont-ils en train de faire ? demanda Horace.

— Ils s'organisent, discutent de leurs effectifs respectifs et marchandent peut-être pour savoir combien ils vont payer Keren, qui sait ?

Le chevalier se tortillait ; contrairement à Will, il lui était difficile de rester en place trop longtemps.

— Pourtant, j'aimerais bien savoir ce qu'ils trament.

Will lui sourit.

— Je suis certain que Malcolm saura faire parler ce MacHaddish quand nous l'aurons capturé.

Horace hocha la tête, l'air songeur.

— Encore faut-il qu'on y parvienne, fit-il observer.

— Tu as raison. Combien de Scotti as-tu comptés ?

— Avec leur général ? Neuf.

— C'est bien ce que je pensais. Dans ce cas, toi, moi et dix Skandiens devraient suffire.

Horace parut sceptique.

— Douze ? Avons-nous vraiment besoin d'être aussi nombreux ? Après tout, nous allons les prendre par surprise.

— Je sais, répliqua le Rôdeur, mais nous le voulons vivant, tu te souviens ?

— Oui, je comprends. Quand pourrons-nous passer à l'action ?

— Je ne crois pas qu'ils resteront plus d'une journée ici. Mieux vaut qu'on se mette en position avant la tombée de la nuit, à l'endroit où nous avons campé hier soir.

— Oui, ça devrait convenir, répondit Horace. Tu veux que j'aille chercher Gundar et certains de ses hommes pendant que tu continues de surveiller le château ?

Will roula sur le côté pour dévisager son ami.

— Tu es sûr de retrouver le chemin de la Clairière du Guérisseur ? s'enquit-il.

Le jeune guerrier lui adressa un large sourire.

— Je suis peut-être maladroit et bruyant, mais je m'en sortirai, rétorqua-t-il. On te retrouve ici ou au campement ?

Will réfléchit quelques secondes. Seul, il serait capable de traverser la lande à la nuit tombée. De cette façon, il pourrait épier les Scotti une fois qu'ils seraient sortis du château et arriver avant eux sur les lieux de l'embuscade.

— Emmène tout le monde au campement, répondit-il. Et laisse un guetteur près de la lisière pour vous avertir de l'arrivée des Scotti, au cas où je les manquerais.

Un instant, il fut tenté d'expliquer en détail comment tendre l'embuscade, puis il se dit qu'Horace pouvait tout aussi bien organiser cet aspect de l'opération.

Le jeune chevalier serra l'épaule de son compagnon avant de se redresser, en prenant soin de rester dans l'ombre des arbres.

— Parfait, à très vite, lança-t-il avant de partir.

***

En milieu d'après-midi, Will était à bout de patience. Il regrettait de ne pas avoir demandé à Horace d'envoyer quelqu'un le rejoindre afin d'épier le château avec lui. Au moins, il aurait pu faire une pause et dormir une heure ou deux.

Bizarrement, le seul fait de devoir rester étendu, immobile, à la lisière du bois, les yeux rivés sur l'entrée de MacIndaw, l'épuisait. À un moment, il s'aperçut qu'il était sur le point de s'assoupir. Il se secoua, respira profondément et reprit sa surveillance. Quelques minutes plus tard, il sentit sa concentration faiblir de nouveau et sa tête dodeliner.

— Ça ne va pas du tout, marmonna-t-il, en colère contre lui-même.

Il se leva et se mit à faire les cent pas. Mieux valait rester actif s'il voulait éviter de s'endormir. La neige n'avait cessé de tomber par intermittence tout au long de la journée et la campagne était maintenant couverte d'une épaisse couche blanche. La lumière commençait à baisser et Will se dit qu'il valait mieux qu'il se poste au nord du château : si les Scotti sortaient maintenant, le jeune homme risquait de ne plus avoir le temps de rejoindre ses compagnons.

Évidemment, il ne pouvait être sûr qu'ils ne passeraient pas la nuit à MacIndaw. Keren les avait peut-être invités à participer à un banquet. Et il était possible qu'ils séjournent au château un ou deux jours. Et pourtant, Will en doutait. Il avait vu de près le visage du général MacHaddish, qui n'avait pas l'air d'être du genre à perdre du temps à festoyer.

Le Rôdeur, comme il en avait l'habitude, prit quelques instants pour se préparer : il étudia les rythmes du paysage qui l'entourait – les mouvements de la neige, la façon dont le vent,

plutôt doux, agitait les buissons et la cime des arbres. Puis, quand il se sentit en harmonie avec la nature environnante, il s'accroupit et avança furtivement à découvert dans la lumière incertaine.

De loin, il semblait se fondre dans le décor. Ainsi, depuis les remparts du château, il n'avait aucune chance d'être remarqué.

***

Dans la Clairière du Guérisseur, Orman et Malcolm observaient les loups des mers qui s'éloignaient entre les arbres, Horace à leur tête. Orman trouvait remarquable qu'un chevalier si jeune puisse imposer son autorité, apparemment sans effort, à des combattants aussi endurcis que les Skandiens. Un étonnement que partageait Malcolm.

— Vous avez de la chance d'avoir ces deux garçons pour alliés, déclara-t-il. Ils sont fort talentueux.

Orman, qui avait bien compris qu'il s'agissait de Will et d'Horace, acquiesça.

— Ils forment une excellente équipe, c'est vrai. Mais il me semble que je me suis fait récemment d'autres alliés précieux, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil appuyé au guérisseur.

Celui-ci croisa son regard et haussa les épaules, l'air hésitant.

— Après tout, poursuivit Orman, vous ne me devez rien. Vous avez choisi de vous retirer dans ce bois il y a des années, loin du monde extérieur. Et je vous envie un peu, soupira-t-il.

— Je mène ici une vie plutôt satisfaisante, je crois, répliqua Malcolm.

— Mais à présent, vous courez le risque de tout perdre.

— Ah bon ? Oui… c'est possible, répondit le guérisseur, pensif.

— Le système de protection et les tours d'illusionniste que vous avez mis en place ont été dévoilés. Par exemple, nous savons maintenant que le Guerrier de la Nuit n'est qu'un tour de magie.

— Avez-vous l'intention de révéler cela au monde entier ? demanda le guérisseur, un petit sourire aux lèvres.

— Non, évidemment. Mais une fois qu'un secret est brisé, la vérité se répand. Et vos protégés courent un risque, eux aussi.

Le sourire de Malcolm s'évanouit.

— J'en ai conscience, rétorqua-t-il. Mais comment aurais-je pu agir différemment ? Quand Will et Xander sont arrivés ici, vous étiez à l'agonie. Quel autre choix aurais-je pu avoir ?

— Vous auriez pu nous chasser, dit Orman.

— Je suis un guérisseur. J'ai fait le serment de dédier ma vie à cet art. Je ne pouvais pas refuser de vous soigner. Vous voyez ? ajouta-t-il avec un petit sourire triste. Par votre faute, me voilà dans une situation inextricable.

— Je vous comprends. Mais sachez qu'à l'avenir, les choses se passeront mieux. Vous serez sous la protection de MacIndaw.

Malcolm réfléchit quelques secondes.

— J'apprécie votre offre. Mais vous m'autoriserez à rester dans le bois, n'est-ce pas ? Je suis habitué à cette existence. Et je ne peux pas abandonner mes compagnons.

— Bien entendu. Seulement, vous n'aurez plus à vivre caché.

Les deux hommes échangèrent une poignée de main solennelle. Malcolm s'apprêtait à ajouter quelque chose, puis il hésita.

— Qu'y a-t-il ? s'enquit Orman.

— Eh bien…, commença le guérisseur, à contrecœur. Cela m'ennuie d'avoir à vous demander ça… mais les Skandiens mangent comme quatre et les deux garçons sont en train de piller ma réserve de tisane…

Un grand sourire éclaira le visage d'Orman.

— Je vais régler ça. J'enverrai Xander se ravitailler au village de Tumbledown Creek. Il n'aura qu'à se servir dans ma bourse. Même si cela risque de lui briser le cœur…, ajouta-t-il en riant.

15

Pour Alyss, rester sans nouvelles des événements extérieurs était l'un des pires inconvénients de la captivité.

Elle avait vu MacHaddish et ses hommes arriver par l'entrée principale, qu'elle distinguait de sa fenêtre. Mais une fois qu'ils furent dans le donjon, elle ne put assouvir sa curiosité. De quoi parlaient-ils ? Quels étaient leurs plans ? Comment Will parviendrait-il à les contrer ? Savait-il même si les Scotti étaient là ?

En tant que Messagère, elle était accoutumée à avoir accès à des informations confidentielles. Cette période d'inactivité forcée la tourmentait, et elle ne cessait de faire les cent pas dans la petite pièce circulaire.

En quête d'une distraction, la jeune fille s'agenouilla devant la fenêtre pour examiner les deux barreaux placés au centre de l'ouverture. Depuis quelques jours, elle se servait de l'acide laissé par Will : dès que Keren quittait sa prison après lui avoir rendu visite, elle attendait une demi-heure, puis versait un peu du contenu de la fiole à la base des barreaux. Seulement quelques gouttes à chaque fois car, au contact du fer, l'acide dégageait des vapeurs âcres qui mettaient une bonne heure à se dissiper. Voilà pourquoi elle ne pouvait agir qu'après le départ de Keren.

Tandis que l'acide rongeait le métal et le mortier, elle recouvrait les parties dégagées avec un mélange de savon, de poussière et de rouille.

Elle voulut vérifier la progression de son travail : elle ôta d'abord cette mixture avec une cuillère, qu'elle plaça sur le côté. Elle vit alors que les barreaux étaient rongés aux trois quarts. Il lui restait suffisamment d'acide : encore deux ou trois applications, et elle pourrait les desceller sans mal. Elle n'était pas tout à fait certaine de ce qu'elle ferait ensuite. La hauteur la terrifiait et l'idée de devoir s'enfuir en descendant la muraille la paralysait. Malgré tout, mieux valait se préparer.

Elle hésitait à poursuivre maintenant. Keren était occupé avec ses visiteurs et elle aurait pu en profiter pour verser un peu d'acide. Cependant, elle préféra résister à la tentation. Keren voudrait peut-être la présenter au général scotti. À contrecœur, elle replaça son mélange de savon, de rouille et de poussière, puis s'éloigna de la fenêtre pour aller s'étendre sur son lit, les mains croisées derrière la tête.

Elle ne parvenait pas à dormir. Les pensées tourbillonnaient dans son esprit, engendrées par la frustration. Les heures passèrent lentement et, au bout d'un certain temps, elle se releva et se mit à marcher de long en large. Puis s'allongea de nouveau. Changea les meubles de place, hormis l'armoire – elle était trop lourde à pousser et le bruit aurait pu intriguer les sentinelles.

Elle était sur son lit quand elle entendit qu'on criait des ordres dans la cour. Elle se hâta d'aller regarder par la fenêtre. La troupe de Scotti repartait.

— Ça n'a pas duré bien longtemps, murmura-t-elle.

En définitive, MacHaddish était resté moins de six heures. Soit les pourparlers avaient été un échec, soit c'était l'inverse. Puis, à la façon dont les deux hommes se serrèrent la main, elle comprit qu'ils s'étaient bien entendus. Elle leva les yeux vers le ciel. Le jour tombait déjà et elle espérait que Will était posté non loin. Il lui faudrait envoyer un message cette nuit. Et même s'il n'était pas en observation, il laisserait quelqu'un à sa place, qui noterait les mouvements de sa lanterne afin que le Rôdeur puisse les retranscrire plus tard.

Le pont-levis grogna et la herse grinça de nouveau pour laisser sortir les Scotti. Pendant quelques instants, elle les regarda s'éloigner à petites foulées, en obliquant vers le nord

pour rejoindre la frontière. Puis la tour massive située au nord-est les cacha à sa vue et elle s'écarta de la fenêtre.

Le vent glacé entrait dans la pièce, agitant le feu de cheminée. Elle tira les lourds rideaux afin de bloquer tout courant d'air. La pénombre soudaine qui envahit la pièce la déprima et elle alluma sa petite lanterne.

Une demi-heure plus tard, elle entendit la clé tourner dans la serrure. Keren entra.

Elle s'attendait à ce qu'il arrive triomphant, en se vantant de l'avancée de ses plans. Mais il semblait au contraire découragé, inquiet. Elle l'interrogea à propos de MacHaddish, mais il écarta ses questions avec colère. Il n'avait pas envie de parler du général scotti et se mit à lui raconter son enfance ; il avait grandi au nord, passant le printemps et l'été à chasser, à explorer forêts et rivières, et l'hiver enneigé, enfermé au chaud. Il lui demanda de lui décrire son enfance à elle et elle lui expliqua brièvement qu'elle avait vécu dans l'orphelinat de Montrouge.

Pourtant, alors qu'ils bavardaient, elle sentit qu'il y avait une chose que Keren n'abordait pas, qu'il ne souhaitait pas affronter.

Soudain, elle comprit de quoi il s'agissait : il éprouvait du regret à l'idée d'avoir choisi une voie sans retour possible.

Lorsqu'un serviteur apporta le dîner d'Alyss, Keren prit brusquement congé de la jeune fille. Plongée dans ses pensées, elle se mit à table, les yeux dans le vague. Les événements se précipitaient. Plus vite qu'elle ne l'aurait cru.

Dès que le serviteur aurait repris son plateau, elle s'occuperait de nouveau des barreaux de la fenêtre.

16

Le plan de l'embuscade était simple.

Will avait choisi un lieu proche de l'endroit où Horace et lui avaient campé : le chemin y formait une ligne droite sur une distance relativement longue. Gundar et neuf de ses Skandiens se cacheraient derrière les arbres, de chaque côté de la voie, au tout début de cette ligne droite. Ainsi, dès que les Scotti seraient passés, les loups des mers pourraient les surprendre par l'arrière.

Will et Horace se posteraient à l'autre bout, d'où ils attireraient l'attention de l'ennemi en se montrant à découvert. Aussitôt, les Skandiens passeraient à l'attaque, profitant de la distraction de leurs adversaires : ceux-ci, en sous-effectif, comprendraient qu'il était inutile de résister. Les deux jeunes gens ne savaient pas encore où ils pourraient garder leurs captifs, mais Will décida de remettre cette question à plus tard.

Par expérience, il savait que la seule vue d'un Rôdeur suffisait souvent à paralyser l'ennemi. Et parfois, des troupes comprenant un grand nombre de guerriers s'étaient rendues sans combattre. Will ne s'attendait pas à ce que l'embuscade se déroule ainsi, mais au moins, les Scotti hésiteraient avant d'agir, ce qui laisserait le temps aux Skandiens de passer à l'action et de les désarmer.

Will se dirigea vers la lisière. Il avait une bonne avance sur le général MacHaddish et ses soldats. Comme il l'avait demandé, l'un des Skandiens était là, chargé du guet. Lorsque le Rôdeur se

matérialisa devant lui, l'homme bondit sur ses pieds et s'empara de sa hache appuyée contre un tronc. Mais Will l'arrêta à temps.

— Du calme ! lança-t-il en ôtant le capuchon de sa cape, afin que le loup des mers puisse voir son visage. Ce n'est que moi.

— Par la barbe de Gorlog ! Tu m'as fait sacrément sursauter.

Gorlog était une divinité skandienne de second ordre, à la longue barbe, aux cornes recourbées, et dont la mâchoire était munie de crocs. Les loups des mers l'évoquaient souvent sous le coup de la surprise.

— Ils arrivent, l'informa brièvement Will. Rejoignons les autres.

Le Skandien regarda derrière lui, en direction de la lande. Il distingua dans le lointain quelques silhouettes qui venaient dans leur direction. Il se tourna vers le Rôdeur, mais celui-ci courait déjà vers le lieu prévu pour l'embuscade ; il s'empressa de le suivre. Comme Horace, le chatoiement de la cape de Will l'intriguait. Il avançait difficilement sur l'étroit sentier, tout en tâchant de ne pas perdre de vue le jeune homme.

Horace les attendait dans un virage qui marquait le début de la ligne droite. À l'instar de la sentinelle, il tressaillit quand Will se retrouva subitement devant lui, comme sorti de terre.

— Arrête un peu ! le tança le jeune chevalier, fâché. Tu sais parfaitement que nous ne t'entendons jamais arriver et que nous te voyons à peine. Fais un bruit, n'importe quoi, qu'on puisse s'apercevoir de ta présence !

— Désolé, dit Will. Les Scotti seront là sous peu.

Le jeune chevalier en oublia son irritation passagère.

— Gundar ! s'écria-t-il en direction des fourrés. Tu as entendu ? Les Scotti arrivent !

Des mouvements agitèrent les arbres alentour et Will avisa les silhouettes des guerriers skandiens près de la lisière. Le Rôdeur hocha la tête d'un air satisfait en voyant qu'ils avaient ôté leurs casques, sur l'ordre d'Horace – ces couvre-chefs, ornés d'énormes cornes de bœuf, auraient pu dévoiler leur présence. Gundar et quatre de ses hommes les rejoignirent. Les cinq autres se postèrent non loin.

— Combien de temps reste-t-il avant leur arrivée ? s'enquit le capitaine skandien.

— Dix minutes, peut-être, répondit Will. Allez vous cacher, et surtout, ne vous amusez pas à bouger, d'accord ?

Il chercha une façon d'insister sur cette instruction, et ajouta :

— Par la barbe et les crocs de Gorlog !

Gundar eut un large sourire.

— Je vois que t'apprends nos jurons, j'en suis content ! Et t'inquiète pas : nous autres, Skandiens, savons tendre une embuscade !

Il fit signe à ses quatre hommes de se placer de l'autre côté du sentier. Avant de disparaître de nouveau dans les buissons, il chuchota :

— Le premier qui remue, j'lui brise le crâne ! Compris ?

Ses compagnons acquiescèrent à l'unisson, puis se glissèrent lentement entre les arbres.

— N'oublie pas, reprit Will en se tournant vers Horace. Nous voulons MacHaddish vivant. Il sera en tête de sa troupe, et la moitié de son visage est peinte en bleu.

— Il doit être fort séduisant, murmura Horace.

Le Rôdeur lui décocha un regard noir.

— Et il est armé d'une longue épée, ajouta-t-il.

Le chevalier feignit de faire la moue.

— Un détail moins séduisant…

Will préféra ignorer ces commentaires. À cet instant, Gundar, qui avait tout entendu, se leva des fourrés où il s'était dissimulé.

— On l'capture vivant, j'ai bien saisi. Mais si certains de ses soldats doivent mourir, ça va pas t'briser le cœur ?

— J'aimerais qu'on évite toute effusion de sang, répliqua Will, même s'il savait que dans une semblable situation, c'était rarement possible. Faites au mieux. Et ne passez pas à l'attaque avant d'entendre mon appel. Si tout se déroule comme prévu, ils devraient se rendre.

Il avait prononcé ces derniers mots pour se rassurer lui-même. Mais Gundar semblait peu convaincu.

— D'accord, dit-il d'un ton sceptique. Mais s'ils semblent prêts à combattre, mes hommes feront pas de quartier, ça t'va ?

Le Rôdeur acquiesça. Il n'avait pas d'autre choix.

— Oui, ça ira. Maintenant, retourne te cacher.

Gundar obéit et Will eut l'impression de voir une baleine s'enfoncer dans les buissons.

— Allons-y, dit brièvement Horace en le tirant par la manche.

Ils se dirigèrent, comme convenu, vers l'autre bout du chemin. Le jeune chevalier recula derrière les arbres et Will resta au bord de la voie, enveloppé dans sa cape, son capuchon relevé. Il tenait son arc dans sa main gauche, deux flèches dans la droite. Il jeta un coup d'œil à son ami et s'aperçut que celui-ci avait couvert son bouclier d'une couverture vert foncé pour éviter d'être repéré dans la lumière déclinante.

Lorsqu'il entendit les bruits de pas des Scotti sur la neige épaisse, il se raidit brusquement. Horace entrevit ce mouvement involontaire.

— Les voilà ? demanda-t-il à voix basse.

— Oui. Plus un mot, l'avertit Will.

Il écarta légèrement son capuchon pour mieux entendre. Il distinguait seulement le son des bottes courant sur le sol dur et enneigé. Il demeura totalement immobile près d'un large tronc, les yeux rivés sur le virage, à vingt mètres de là.

Une silhouette apparut, d'abord indistincte et floue parmi les flocons de neige et dans la lumière pâle. C'était MacHaddish. Ses hommes le suivaient de près, deux par deux. Le rôdeur attendit qu'ils aient tous passé le virage, puis s'avança au milieu du sentier. Il encocha une flèche et leva son arc.

— Rôdeur du Roi ! cria-t-il, au cas où les Scotti n'auraient pas reconnu son uniforme. Je vous somme de vous arrêter !

L'effet de surprise ne dura qu'un instant. MacHaddish entendit l'ordre mais ne le comprit pas : il ignorait ce que pouvait être un « Rôdeur du Roi ». En réalité, le plan de Will aurait pu fonctionner si les Scotti avait su quel rôle ils étaient censés jouer… Malheureusement, dans leur contrée reculée, ils ne rencontraient jamais de Rôdeur et n'avaient donc aucune idée préconçue à leur égard. En tout cas, l'apparition ne semblait pas les impressionner.

Will perçut l'hésitation passagère de ses adversaires et se détendit un peu, remerciant en silence les générations de

Rôdeurs qui l'avaient précédé et qui avaient bâti une si belle réputation à tous les membres de l'Ordre.

Pourtant, rien ne se déroula comme prévu.

MacHaddish se remit très vite de son étonnement. Sa main passa derrière son épaule et se referma sur le gros pommeau de son épée. Il la dégaina avec une aisance et une rapidité remarquables – un geste qui, à l'évidence, avait dû demander des centaines d'heures d'entraînement.

— Na cha'rith Nambar ! hurla-t-il à pleins poumons tout en brandissant son arme.

Ses huit hommes, encouragés à agir, répétèrent les mots de leur chef – certainement le cri de guerre du clan MacHaddish. Sans attendre, le général scotti se rua sur la petite silhouette qui se dressait sur son chemin. Deux de ses soldats lui emboîtèrent le pas et chargèrent à leur tour.

Will, face à un MacHaddish armé et apparemment enragé, banda d'instinct son arc et visa la poitrine du général. Au dernier moment, il se souvint des instructions qu'il avait données aux Skandiens et, juste avant de décocher, il déplaça l'arme en direction de la main du Scotti.

La flèche transperça les tendons et les nerfs du poignet, ce qui eut pour effet immédiat de priver la main de MacHaddish de toute sensation et d'engourdir son bras. Le général, avec un cri de douleur, se plia en deux, laissant son épée tomber sur le chemin tandis qu'il serrait son poignet blessé de sa main gauche.

Cependant, les deux autres Scotti arrivaient déjà à hauteur de Will. Il encocha et tira sa seconde flèche en un seul mouvement fluide et l'un des soldats s'effondra dans la neige, mort. L'autre homme, fouetté par la haine et le désir de revanche, poussa un hurlement et se précipita sur le jeune Rôdeur, prêt à abattre sa lame sur lui. Will se jeta sur le côté, roula sur le sol enneigé et lâcha son arc pour s'emparer de son grand couteau. Il se releva aussitôt.

Le coup d'épée du Scotti avait été intercepté par le bouclier d'Horace. La lame déchira la couverture de camouflage. Le chevalier répondit par un autre coup, que l'homme arrêta de son bouclier. Mais le Scotti ne s'attendait pas à affronter un

guerrier dont la rapidité pouvait être aveuglante : alors qu'il s'apprêtait à frapper de nouveau, il comprit soudain qu'il était en retard sur son adversaire, qui lui assenait déjà un autre coup. Il le bloqua de son bouclier et grogna de douleur tandis que le choc lui engourdissait le poignet. Puis, chose incroyable, le jeune chevalier le frappa aussitôt sous un autre angle. Le Scotti avait l'impression de se battre contre deux ennemis ; il éprouva une indescriptible terreur lorsque son épée fut violemment arrachée de son poing et projetée en direction des arbres.

À tâtons, il se baissa pour saisir le poignard glissé dans sa botte mais Horace, après avoir planté la pointe de son épée dans le sol, s'approcha et lui décocha un bon coup de poing dans la mâchoire.

Le Scotti roula des yeux, ses genoux cédèrent et, perdant connaissance, s'écrasa dans la neige, tête la première.

Will et Horace entendirent alors des cris et des bruits d'armes qui s'entrechoquaient à l'autre bout du sentier : les Skandiens avaient engagé le combat. Les six Scotti qui restaient ployaient sous le nombre, ce qui ne les empêcha pas de continuer à lutter, blessant deux loups des mers. Une erreur, sans nul doute, car Gundar entra dans une rage terrible : sa hache tournoya en tous sens au-dessus de sa tête et il se fraya un passage au milieu des Scotti, écartant violemment leurs petits boucliers impuissants à parer ses coups.

Les deux derniers soldats encore debout choisirent de se rendre. Mais Gundar, aveuglé par la colère, ne les entendit pas demander grâce : un de ses hommes dut s'emparer de lui et le traîner un peu plus loin, le temps qu'il se calme. Les autres Skandiens se ruèrent sur les survivants, les forcèrent à lâcher leurs armes et à s'agenouiller.

Horace et Will échangèrent un regard.

— Eh bien, dit Horace, ça ne s'est pas passé *exactement* comme nous l'avions prévu.

Son ami, content qu'il ait dit « nous » et non pas « tu », rengaina son couteau.

— En effet, mais au moins, nous avons capturé MacHaddish.

Il se tourna vers l'endroit où le général était tombé. Une large tache de sang s'étalait sur le sol.

Mais le Scotti avait disparu.

17

— Où a-t-il fichu le camp ? s'exclama Horace. Je l'ai à peine quitté des yeux !

Will était déjà accroupi à l'endroit où le général était tombé, ses yeux suivant la piste toute fraîche que le fuyard avait laissée dans la neige : il y avait non seulement les empreintes de ses bottes, à présent difficiles à distinguer dans la lumière qui baissait, mais aussi des gouttes de sang d'un rouge vif. Il s'apprêtait à les suivre quand il hésita, lançant un regard aux Skandiens qui encerclaient les Scotti encore en vie.

Gundar se tenait à l'écart : un de ses hommes essayait de l'apaiser. Will voulait être certain que les prisonniers étaient entre de bonnes mains.

— Vous les surveillez bien, d'accord ? dit-il. Celui-ci aussi, ajouta-t-il en indiquant le Scotti qu'Horace avait assommé.

Un des Skandiens s'avança. À sa grande surprise, le Rôdeur reconnut Nils Ropehander. L'homme au visage balafré avait été l'un des premiers qu'Horace avait choisi pour cette embuscade. Par expérience, le chevalier savait que des individus comme Nils, d'abord réticents et cyniques, devenaient souvent les combattants les plus fiables qui soient, une fois qu'on les avait convertis à une cause.

— Pars chercher Face-Bleue, Rôdeur, déclara Nils. On va garder ces beautés jusqu'à c'que tu reviennes.

Will acquiesça, puis se précipita dans la forêt, suivi de près par Horace. Il eut encore un instant d'hésitation en s'apercevant

qu'il avait oublié de ramasser son arc, resté au bord du sentier, puis se dit que parmi les arbres, son arme favorite lui serait de peu d'utilité. Son grand couteau et son couteau de lancer seraient plus appropriés à la situation.

Il courait à moitié baissé, sans quitter des yeux la piste sanglante laissée par MacHaddish. D'abord, les traces furent parfaitement visibles, même dans le crépuscule. Puis, s'apercevant qu'il perdait du sang, le général scotti avait dû bander son poignet, si bien que la piste disparut.

Tout à coup, le Rôdeur vit la pointe brisée de sa flèche dans un buisson, là où MacHaddish avait dû la jeter. Il frémit à l'idée de la douleur éprouvée par le général, quand celui-ci avait arraché le trait de son poignet.

En plein jour, un pisteur tel que Will aurait été capable de repérer sans hésitation les empreintes de pas. Mais sans traces sanglantes dans la neige, la tâche du jeune homme se compliquait. Par ailleurs, MacHaddish faisait visiblement de son mieux pour semer ses poursuivants – s'arrêtant par instants, accélérant l'allure à d'autres. Il avait laissé derrière lui de faux indices : ses pas se dirigeaient d'un côté sur quelques mètres, puis reculaient ; il devait aussi s'accrocher à des branchages ou bondir sur des pierres avant de changer brusquement de direction. Toutes ces feintes ralentissaient la progression de Will et d'Horace.

Le Rôdeur s'arrêta à un endroit où la piste bifurquait abruptement vers la gauche. D'instinct, il pensa que le général scotti avait une nouvelle fois cherché à les induire en erreur. Il avait remarqué que le fuyard semblait revenir dans la même direction dès qu'il les menait sur une fausse piste : vers le nord, où se trouvait la frontière. Et le nord était droit devant, non pas sur la gauche. Will fut tenté de poursuivre dans cette direction et d'ignorer les empreintes de pas qui viraient de l'autre côté. Devant lui, il apercevait une petite étendue rocheuse que MacHaddish avait peut-être traversée dans l'espoir que ses poursuivants perdraient sa trace. Entre Will et ces roches, le sol était jonché de branches mortes et de feuilles, assez pour que le Scotti ait pu passer sans laisser d'empreintes. Et la piste devait probablement reprendre de l'autre côté.

Cependant, s'il n'y avait aucune trace après les rochers, le Rôdeur perdrait quelques précieuses minutes. Il hésita, conscient que l'homme s'éloignait d'eux à chaque instant.

— Quel chemin prenons-nous ? demanda Horace, dans l'incertitude.

Will lui fit signe de se taire. Il venait d'entendre quelque chose devant eux, légèrement sur la droite. Avec lenteur, il tourna la tête d'un côté, puis de l'autre, afin de capter de nouveau le bruit, et plaça les mains en porte-voix derrière ses oreilles pour mieux se concentrer.

Là ! Il percevait des bruissements, comme si quelqu'un se frayait un passage dans les fourrés. Son intuition ne l'avait pas trompé : la piste qui partait sur la gauche était un leurre. Il comprit qu'il gagnerait du terrain non pas en cherchant les traces de MacHaddish sur le sol, mais en restant attentif à ses déplacements.

Au même instant, il sut comment approcher le Scotti à son insu.

— Il est de ce côté, chuchota-t-il à son compagnon en lui indiquant la bonne direction. Suis-moi à dix ou vingt mètres de distance, mais fais un peu de bruit, d'accord ?

Horace fronça les sourcils. Will n'attendit pas sa question pour préciser :

— Ainsi, il t'entendra arriver. Mais il ne saura pas que je suis là.

Voyant une lueur de compréhension dans les yeux du chevalier, Will reprit sa progression entre les arbres, Horace à plusieurs mètres derrière lui, suffisamment loin pour que le bruit de ses pas n'étouffe pas ceux de MacHaddish. Le Rôdeur, de son côté, sentait qu'il approchait du but. Il pressa l'allure : les bruissements émanant du fugitif devenaient de plus en plus nets et ceux d'Horace de plus en plus indistincts.

Cette fois, le fait que le Scotti n'ait aucune idée des talents d'un Rôdeur se révélait un atout. MacHaddish continuait de s'enfoncer dans les sous-bois, sans savoir que son poursuivant ne cessait de gagner du terrain ou qu'un Rôdeur pouvait se déplacer en silence. Loin derrière lui, le général entendait par instants le pas d'un homme fonçant à travers la forêt et il se

rendait compte que ces bruits étaient de plus en plus lointains. Mais c'était Horace qu'il entendait. Pas Will.

Tout à coup, Horace eut une brillante idée. Il se mit à brailler de vagues instructions à haute voix – tout ce qui lui passait par la tête :

— Là-bas ! Il est de ce côté ! Par ici, les gars !

Peu importait ce qu'il disait, seul comptait le fait de tromper MacHaddish. Horace ne criait pas en continu, car cela aurait pu gêner Will et l'empêcher d'entendre le fuyard. Il se mit aussi à dériver sur la droite, pour que le général ait l'impression que ses poursuivants perdaient peu à peu sa trace.

En entendant son ami, Will sourit.

***

À quelques mètres devant le Rôdeur, MacHaddish sourit lui aussi. Les cris s'éloignaient à présent vers l'est : ses ennemis perdaient sa piste. Il fit halte un instant dans une petite clairière et s'appuya contre un tronc d'arbre. Son bras palpitait douloureusement et il avait le souffle court : cette course l'avait épuisé, sans parler de sa blessure au poignet. Il déroula précautionneusement le morceau de tartan sanglant qui protégeait la plaie et examina celle-ci. Il essaya de plier les doigts, en pure perte. Il força un peu et, cette fois, sentit une légère flexion, ce qui l'encouragea à plier davantage. Soudain, une douleur fulgurante traversa son avant-bras.

Il étouffa un cri. Cependant, mieux valait éprouver de la souffrance plutôt que de l'engourdissement, une sensation terrifiante. S'il perdait l'usage de sa main droite, c'en serait fini de lui. Chez les Scotti, même les généraux participaient aux batailles. Tout en s'efforçant d'ignorer la douleur, il prit une profonde inspiration et leva les yeux.

Dans l'obscurité, une silhouette se déplaçait dans sa direction. Elle était à trois mètres à peine.

MacHaddish était peut-être blessé, mais ses réflexes étaient encore aiguisés. Il réagit presque sans réfléchir et se rua sur l'inconnu. Il vit la main de celui-ci se poser sur une arme, à sa

taille. De nouveau, il comprit que sa main serait inutilisable en combat rapproché. Il se jeta sur la silhouette, l'épaule en avant.

***

La rapidité de l'attaque prit Will par surprise. Quand il s'était approché du Scotti, il avait entendu ses gémissements de douleur et avait perçu sa détresse. Il avait alors eu l'impression que l'homme était désormais vulnérable. Mais Will n'avait aucune expérience de ces farouches guerriers et il commit sa deuxième erreur. Ce n'était pas une petite blessure qui pouvait empêcher un Scotti d'agir : celui-ci lutterait avec ses mains, ses pieds, ses poings, ses genoux, voire avec ses dents si nécessaire.

L'épaule de MacHaddish le heurta en pleine poitrine, lui coupant le souffle. Le Rôdeur vacilla, sentit ses jambes céder et tomba brutalement sur le dos, dans la neige épaisse. Un instant aveuglé, il roula sur le côté, certain que l'adversaire profiterait de cet instant pour attaquer de nouveau. Mais il s'aperçut que l'homme, penché en avant, tâtonnait pour attraper le poignard coincé dans sa botte. Il était obligé de se servir de sa main gauche pour saisir l'arme rangée à droite : ce fait sauva probablement la vie de Will, qui eut le temps de se remettre debout.

Il bondit de côté pour esquiver le coup de poignard de MacHaddish. Alors qu'il sentait la lame traverser sa cape, il donna un coup de pied dans le genou gauche du Scotti. Celui-ci fit un écart pour l'éviter, ce qui laissa à Will le temps de dégainer son grand couteau.

Le général entendit le murmure sifflant du métal et, à la vue de la lame qui brillait légèrement dans la pénombre, ses yeux se rétrécirent. Ils commencèrent à se tourner autour, un peu gauchement. Le poignard était presque aussi long que l'arme du Rôdeur, mais sa lame plus étroite. En temps normal, ils se seraient jetés l'un sur l'autre, chacun aurait essayé de s'emparer du poignet de l'adversaire, et le combat se serait transformé en épreuve de force. Mais étant donné que MacHaddish ne pouvait se servir de sa main droite, il aurait fallu que chaque combattant

présente à l'autre son flanc vulnérable, un mouvement beaucoup trop risqué dans les circonstances.

Aussi se battirent-ils comme des duellistes, plongeant chacun leur tour leur lame vers l'avant, se servant de leur couteau comme d'une épée et parant les coups à tour de rôle. Ils tournaient en traînant les pieds dans la neige, tâtant le terrain pour ne pas trébucher, sans oser faire de grands pas, les yeux rivés sur l'ennemi. Will n'avait jamais affronté d'adversaire qui se déplaçait aussi rapidement que le général scotti. Quant à MacHaddish, il n'avait jamais rencontré de combattant capable de se mouvoir aussi vite que le jeune Rôdeur.

« Blessé ou non, cet homme est terriblement habile », songea ce dernier. S'il perdait sa concentration, ne serait-ce qu'une seconde, le Scotti se ruerait sur lui et lui enfoncerait son poignard entre les côtes. Il pourrait mourir ici, ce soir, pensa-t-il.

Il essaya d'attraper le petit couteau dissimulé près de son col. Un geste qui faillit lui coûter la vie : le capuchon de sa cape faisait obstacle et tandis qu'il essayait d'écarter son vêtement, MacHaddish se jeta sur lui.

Will tâcha désespérément de reculer, mais sentit la pointe du poignard traverser son gilet. Un mince filet de sang coula le long de son ventre. La gorge asséchée par la terreur, il donna un coup de côté qui obligea le Scotti à reculer à son tour. Puis ils reprirent leur ronde mortelle.

Will avait besoin de MacHaddish et il le lui fallait vivant – tout en sachant qu'il aurait eu du mal à le tuer, même s'il l'avait voulu. Contrairement au Rôdeur, le général n'avait qu'un but : se débarrasser de son adversaire aussi vite que possible, puis s'enfuir avant l'arrivée de renforts.

« Bon sang, où est passé Horace ? » se demandait Will tout en attaquant, parant et bloquant la lame ennemie. Il prit alors conscience que le jeune chevalier avait dû perdre leur trace. Il était possible qu'Horace se soit égaré. Le Rôdeur comprit qu'il allait peut-être devoir affronter cette épreuve seul – peut-être aussi mourir ici, au milieu de cette sinistre forêt, et se vider de son sang sur la neige.

« Quand on pense que l'on va échouer, c'est forcément ce qui arrive. » Les paroles de Halt lui revinrent soudain en mémoire. Il se rendit alors compte, sous le choc, qu'il se préparait réellement à perdre ce combat. Il laissait MacHaddish mener le jeu, en se contentant de réagir aux attaques de l'homme.

Il était temps de se montrer offensif. Et de tenter le tout pour le tout.

18

L'occasion survint quand la botte de MacHaddish dérapa sur une plaque de verglas. Leurs déplacements avaient remué et tassé la neige de la petite clairière et, l'espace d'un instant, le Scotti vacilla légèrement.

Un bref instant, certes, mais Will comprit qu'il n'y en aurait peut-être pas d'autre. D'un mouvement fluide, il s'avança d'un pas et essaya d'atteindre le général avec son grand couteau.

Il connaissait maintenant la rapidité de son adversaire et n'espérait pas vraiment percer sa défense. Et puis, il le voulait vivant. Alors que la lame luisante était dirigée contre lui, MacHaddish plaça son poignard devant lui et bloqua l'arme de Will à la dernière seconde. Mais la tentative du jeune homme n'avait pas été infructueuse : elle avait momentanément distrait l'attention du Scotti et permis de parer le coup. Aussitôt, Will se rua sur son adversaire et saisit son poignet gauche de sa main droite en le serrant, comme dans un étau.

Mais MacHaddish était aussi vif qu'un serpent. Une contorsion brutale projeta Will vers l'avant. Il perdit l'équilibre, sans pour autant lâcher prise. Au même moment, le Scotti coinça son avant-bras droit sous le menton du Rôdeur, lui bloquant la gorge. Will, qui étouffait, dut rejeter la tête en arrière. Il était sur le point de lâcher le poignet de son adversaire : la tâche lui était plus difficile encore, car les bras nus et le torse du Scotti étaient enduits d'une mince couche de

graisse – sans doute pour se protéger du froid – MacHaddish tordait sa main dans tous les sens pour se dégager.

Aussitôt, Will décocha deux violents coups de coude dans les côtes de son adversaire. Celui-ci poussa un grognement de douleur et relâcha quelque peu son étreinte. Cela suffit au Rôdeur pour s'emparer du poignet droit de MacHaddish et repousser le bras qui enserrait sa gorge.

Will, d'une poigne de fer, serrait la blessure du général. Ce dernier poussa un cri déchirant et tenta de se plier en deux – un mouvement instinctif, convulsif, qui prit le jeune homme par surprise : il chancela, relâcha la pression exercée sur le poignet blessé et sentit ses pieds glisser sur la neige durcie. Les deux combattants titubèrent, Will agrippant toujours le poignet gauche de MacHaddish. Celui-ci repartit à l'attaque en allongeant un coup d'avant-bras dans le visage du jeune homme, qui l'esquiva et réussit à se tourner à temps pour éviter un autre coup, de genou cette fois. À présent, Will cherchait avant tout à tenir le poignet du Scotti, dont l'arme le menaçait. Il savait que s'il faiblissait, l'autre en profiterait pour le poignarder. Désormais, il avait oublié qu'il lui fallait MacHaddish vivant : seule importait sa propre survie.

Il s'empara de la longue tresse qui pendait à gauche du visage du général et tira dessus de toutes ses forces. Avec un hurlement de douleur, ce dernier tourna la tête vers Will pour tenter de lui mordre la main. Simultanément, le jeune homme ramena sa jambe gauche en travers des pieds de son adversaire, qui s'effondra dans la neige. Il entraîna Will dans sa chute, mais celui-ci, pesant sur lui, comprima ses poumons.

De nouveau, le Rôdeur sentit MacHaddish tenter de dégager son poignet pour libérer son poignard. Et soudain, le général se retrouva au-dessus du Rôdeur, son arme pointée sur sa gorge ; il appuyait de tout son poids pour atteindre le jeune homme et, ignorant la douleur qui lui déchirait le bras droit, il s'en servit pour pousser de toutes ses forces sur le pommeau de son poignard.

Des deux mains, Will agrippa le manche de l'arme et essaya de la repousser vers la droite. Mais la détresse l'envahit quand il comprit que le Scotti était plus lourd et plus costaud que lui.

Dans une lutte pareille, MacHaddish ne pouvait que l'emporter. S'ils avaient été debout, Will aurait pu jouer sur son habileté à se déplacer… à présent, toutes les chances étaient contre lui.

Le Rôdeur résistait avec l'énergie du désespoir, donnant des ruades et arquant le dos, mais MacHaddish semblait anticiper tous ses mouvements et les contrait avec aisance. Will écartait légèrement le poignard à chaque tentative ; inexorablement, le général le ramenait au-dessus de sa gorge. Le jeune homme commençait à ressentir la fatigue ; des gouttes de transpiration coulaient dans ses yeux tandis qu'il regardait la pointe de l'arme brillante se rapprocher de plus en plus. Il distinguait à peine, à l'arrière-plan, le visage du Scotti, les traits obscurcis par la peinture bleue. Il voyait pourtant ses yeux et y lut une lueur de triomphe. Puis les lèvres de l'homme s'étirèrent en un sourire féroce.

Quand tout à coup…

Bang !

Le lourd pommeau de cuivre de l'épée d'Horace s'abattit à deux reprises sur la tempe de MacHaddish.

Will sentit le général perdre ses forces et s'affaler sur lui, pareil à un poids mort, alors que ses yeux se voilaient. Dans un dernier effort, le Rôdeur le repoussa ; il se releva en titubant et s'éloigna du corps inerte, étendu dans la neige. Horace s'approcha de son ami et passa un bras autour de ses épaules pour le soutenir.

« Dieu merci, songea le jeune chevalier, je suis arrivé juste à temps. »

Il avait perdu la trace de Will et du Scotti, et par sa faute, son ami aurait pu perdre la vie. Pendant plusieurs minutes, le chevalier avait erré à travers les arbres et les fourrés, sans savoir s'il avait pris la bonne direction. Comble de l'ironie, c'était MacHaddish lui-même qui lui avait indiqué leur position : il avait poussé un cri si perçant qu'Horace s'était mis à courir. Évidemment, le jeune chevalier, ne sachant pas qui avait crié, avait craint le pire, s'attendant à trouver son ami gisant dans une mare de sang.

En atteignant la clairière, il avait éprouvé un profond soulagement à la vue des deux combattants. Will était en vie. Un

soulagement de courte durée : il avait pris conscience que s'il n'agissait pas en quelques secondes, le Rôdeur ne le resterait pas longtemps. Il avait alors dégainé sa longue épée, était entré à grands pas dans la clairière, puis avait fait retomber son pommeau sur le crâne de MacHaddish. Une première fois pour sauver son compagnon. Et une seconde par colère.

Il s'aperçut soudain que le gilet du Rôdeur était couvert de sang.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il en tournant son ami vers lui pour l'examiner plus attentivement.

Will toussa et eut un haut-le-cœur. Il savait qu'il avait failli mourir et ses jambes flageolaient encore, tant cette idée le remplissait d'angoisse.

— Will ! Comment te sens-tu ? répéta Horace.

Il se mit à palper frénétiquement le torse et le ventre de son compagnon, pour découvrir où il avait pu être blessé. Le sang qui se trouvait sur le gilet devait bien venir de quelque part. Toujours sous le choc, Will réagit soudain avec colère.

— Quelle question ! Je me sens mal, bien sûr, espèce d'idiot ! s'exclama-t-il d'un ton coupant, en essayant vainement de repousser les mains d'Horace. Il a failli me tuer ! Tu ne t'en étais pas rendu compte ?

— Où t'a-t-il touché ? demanda son ami, fou d'inquiétude.

Il fallait qu'il trouve la source de cet écoulement de sang afin de l'étancher. Les blessures à la poitrine ou au ventre étaient souvent fatales, il le savait, et il sentait la panique monter en lui.

— Laisse-moi ! cria Will, furibond.

Il recula d'un pas.

— C'est le sang de MacHaddish, pas le mien !

Horace le dévisagea, comme s'il ne comprenait pas un mot de ce que son ami venait de lui dire.

— Ce n'est pas le tien ?

— Non. Regarde son poignet, là où ma flèche l'a blessé ! Moi, je vais très bien.

Et tout à coup, sans raison précise, la colère s'empara d'Horace, alors qu'il éprouvait aussi un soulagement sans bornes.

— Il s'agit du sien ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit avant ? Et moi qui croyais que tu te vidais de ton sang, comme un cochon égorgé !

— Tu ne m'en as pas laissé le temps ! rétorqua le Rôdeur. Tu ne m'as pas laissé parler pendant que tu me tâtais tout le corps !

— Excuse-moi ! répliqua Horace tout aussi sèchement. Pardonne-moi de m'être soucié de ta santé ! Ça n'arrivera plus !

— Si tu étais venu un peu plus tôt, je ne me serais pas retrouvé dans une telle situation ! s'empressa de répondre Will. Où étais-tu passé, bon sang de bois ?

— Où j'étais passé ? Incroyable ! Je peux te renvoyer la même question ! J'ai failli perdre la tête à te chercher dans tous les coins de cette fichue forêt ! Je te sauve la vie, et voilà la façon dont tu me remercies… car n'oublions pas que tu étais en très mauvaise posture, plaqué au sol par ce Scotti.

Du bout de sa botte, il tâta le corps inconscient de MacHaddish. Will, comprenant que son compagnon avait tout à fait raison, eut l'élégance d'afficher une mine contrite.

— Pardonne-moi, Horace. Tu m'as sauvé la vie et je t'en suis reconnaissant.

— Eh bien…

C'était maintenant au tour du jeune chevalier de se dandiner avec embarras d'un pied sur l'autre. Il comprenait la colère subite de son ami – il avait souvent vu des soldats réagir ainsi quand ils avaient frôlé la mort.

— C'est pas grave, reprit-il. Oublions tout ça.

Il chercha à changer de sujet. Ses yeux se posèrent sur MacHaddish.

— On ferait mieux de le ramener à Grimsdell.

Il se baissa pour attraper le Scotti par les bras, quand il s'aperçut que son poignet saignait toujours.

— Je vais bander sa blessure, sinon, je vais en avoir partout.

Il déchira un morceau du tartan de l'homme et l'enroula autour de son poignet. Ensuite, avec l'aide de Will, il réussit à soulever le corps inerte et à le hisser sur son épaule. Il fronça le nez.

— Il sent vraiment mauvais, pas vrai ?

— J'étais trop occupé pour m'en rendre compte, figure-toi.

Will jeta un coup d'œil autour de lui. Son grand couteau était à moitié enfoui sous la neige ; il alla le chercher avant de suivre Horace en direction du sentier.

— Merci encore, ajouta-t-il.

— C'est bon, oublions tout ça, répéta le chevalier, gêné.

Ils avancèrent en silence pendant quelques minutes, puis Will ne put retenir la question qui le démangeait encore :

— Malgré tout, où étais-tu passé, bon sang de bois ?

19

Sur les trois soldats scotti ayant survécu à l'embuscade, deux étaient indemnes, même si l'un d'eux arborait un énorme bleu sur la pommette, là où Horace l'avait frappé. Le troisième, presque inconscient, avait une profonde plaie au bras, infligée par un coup de hache, et il perdait beaucoup de sang.

Gundar, qui s'était remis de son bref accès de fureur guerrière, ordonna aux deux survivants de confectionner un brancard pour ramener leur camarade à la Clairière du Guérisseur. Pendant qu'ils s'affairaient, il fit signe à Will de s'approcher.

— Y'en a un qui s'est échappé, annonça-t-il au Rôdeur. J'peux envoyer quelques-uns de mes guerriers à sa poursuite, si tu veux.

Will hésita. Les Skandiens étaient d'excellents combattants, mais il doutait de leur habileté à pister un fuyard dans l'obscurité. Il aurait préféré qu'aucun des prisonniers ne puisse s'enfuir, mais il savait que c'était trop demander. Il montra le général, qu'Horace avait déposé à terre, heureux de se débarrasser de ce poids mort.

— On a capturé MacHaddish. C'est tout ce qui compte, répondit-il à Gundar.

Quand le brancard fut prêt, ils se mirent en route, Horace portant le général scotti. Nils Ropehander proposa de l'aider, mais le chevalier déclina son offre.

— Peut-être plus tard, ajouta-t-il. Pour l'instant, ça va.

Cependant, le trajet était long et Horace, les épaules engourdies, eut bientôt des crampes. Le Skandien et lui finirent par porter MacHaddish à tour de rôle.

— Que va-t-on faire d'eux ? demanda-t-il doucement à Will en lui montrant les prisonniers.

— Il va falloir qu'on construise une sorte d'enclos, je suppose. Et les garder en permanence.

Horace grogna.

— Les gars vont adorer ça, dit-il en indiquant les loups des mers qui marchaient devant eux en échangeant des plaisanteries. Ils n'auront pas envie de perdre leur temps à surveiller des prisonniers. Ils aiment trop boire et manger.

— On trouvera peut-être de quoi les attacher, suggéra Will. Des fers pour les chevilles, par exemple. Et dans ce cas, nous n'aurons pas besoin de plus d'un seul homme pour veiller sur eux.

— Oui, ce serait mieux, acquiesça le jeune chevalier.

La nuit était fort avancée quand ils arrivèrent chez Malcolm. Les vestiges rougeoyants du feu des Skandiens projetaient une lueur vacillante dans la clairière. La chaumière du guérisseur était encore éclairée, elle aussi. La porte s'ouvrit et un rectangle de lumière apparut sur le sol.

Malcolm vint à leur rencontre.

— J'ai appris que vous étiez sur le chemin du retour.

Will et Horace échangèrent un sourire fatigué.

— J'aurais dû me douter que rien n'échapperait à vos guetteurs, répondit le Rôdeur.

Malcolm aperçut l'homme étendu sur le brancard.

— Portez-le à l'intérieur, que je puisse l'examiner correctement.

Gundar jeta un coup d'œil indifférent au blessé.

— Pour quoi faire ? C'est juste un ennemi, répondit-il.

— Je m'en moque, répliqua Malcolm en le dévisageant avec dureté. Il est blessé, voilà tout.

Gundar croisa son regard, puis haussa les épaules.

— Comme vous voudrez. Mais d'après moi, c'est une perte de temps.

Alors que le reste de la petite troupe s'approchait de la maison, Malcolm remarqua que plusieurs Skandiens portaient des bandages rudimentaires, et il comprit alors pourquoi leur capitaine se montrait si impitoyable.

— J'examinerai aussi tes hommes, dit-il alors, sur un ton d'excuse.

— J't'en serai reconnaissant, acquiesça Gundar.

D'une fierté farouche, il avait failli rétorquer que les Skandiens prendraient soin de leurs blessés eux-mêmes, puis s'était ravisé, pensant qu'il valait mieux que Malcolm les soigne. La santé de ses hommes importait davantage qu'une joute verbale.

Le général scotti, qui avait repris connaissance depuis un bon moment, avait exprimé son mécontentement d'avoir été transporté comme un sac sur l'épaule d'un Skandien. À présent, il avait les mains attachées dans le dos grâce aux menottes à pouce de Will. Une corde épaisse, dont l'extrémité était nouée à la ceinture d'Horace pour le dissuader de s'enfuir, entourait son cou. Il parcourait la clairière du regard, comme s'il enregistrait chaque détail. Ses yeux étaient vifs et intelligents et son visage renfrogné sous la peinture bleue. Malcolm le scrutait avec intérêt.

— Je suppose qu'il s'agit de MacHaddish ?

En entendant son nom, le général le dévisagea attentivement.

— C'est bien lui, acquiesça Will. Et crois-moi, il nous a donné du fil à retordre.

Un bref instant, le Rôdeur, se rappelant comment cet homme avait failli le tuer, eut un frisson.

— Je vois, dit Malcolm sans cesser d'observer la lueur calculatrice qui éclairait les yeux du Scotti. Il ne m'inspire guère confiance.

Il examina ensuite le bandage rudimentaire avec lequel Horace avait enveloppé le poignet blessé de MacHaddish.

— Pour le moment, ça fera l'affaire, déclara le guérisseur. Trobar ! lança-t-il. On a besoin des chaînes !

Le géant apparut à l'autre bout de la clairière. L'un des prisonniers scotti, surpris, recula d'un pas en marmonnant.

Trobar portait plusieurs longueurs de chaînes de fer auxquelles étaient accrochés d'épais colliers de cuir.

— J'ai pensé qu'il fallait employer les grands moyens pour que nos otages se tiennent tranquilles, expliqua Malcolm. J'ai donc demandé à Trobar de fabriquer ces colliers.

Will et Horace échangèrent un coup d'œil.

— Content que tu aies eu cette idée, répondit le Rôdeur. Justement, nous avons essayé de réfléchir à une solution de ce genre sur le trajet du retour.

Le guérisseur lui sourit.

— Vous les avez capturés. Je me charge de les surveiller. Allez, Trobar, enchaîne-les, ajouta-t-il.

D'abord, les guerriers scotti eurent un mouvement de recul en voyant le géant s'approcher d'eux ; mais l'un des Skandiens grogna un avertissement et les prisonniers durent bien malgré eux accepter les colliers que Trobar leur attacha autour du cou. Puis, assisté de deux loups des mers, il les conduisit à la lisière du bois, près d'un énorme tronc tombé à terre dans lequel il cloua des crochets destinés à retenir les chaînes.

— La neige ne tombe plus, dit Malcolm. Ils peuvent donc dormir à la belle étoile. Ils en ont l'habitude. En revanche, mieux vaut séparer le général de ses hommes.

— Bonne idée, répondit Horace. Il aura droit à son propre tronc d'arbre… un privilège dû à son rang, ajouta-t-il avec un petit sourire.

Quand MacHaddish fut attaché de la même manière, plusieurs protégés de Malcolm émergèrent de la forêt, apportant à boire et à manger pour le petit groupe revenu de l'embuscade. Le guérisseur, devinant les priorités de Gundar, soigna les deux Skandiens blessés : il nettoya leurs plaies, y appliqua une pommade et les pansa avec efficacité. Puis il s'occupa du Scotti encore inconscient : il lava la blessure, puis la sutura. Horace ne put s'empêcher de grimacer à la vue de l'aiguille entrant et sortant de la chair.

Quand Malcolm eut terminé, Trobar porta le Scotti jusqu'à un lit placé sur le balcon, à l'abri des intempéries. Il posa plusieurs couvertures sur lui, mais n'oublia pas de boucler un

collier de cuir autour de son cou, qu'il attacha à une chaîne accrochée au lit.

— S'il veut nous quitter, il lui faudra emporter le lit avec lui, fit observer Malcolm d'un ton malicieux. Encore faudrait-il qu'il ait assez de forces.

Les autres soldats scotti, après avoir mangé, s'enroulèrent dans leurs grands tartans et s'appuyèrent contre le tronc auquel ils étaient attachés. Ils semblaient maintenant résignés à leur sort, assurés de n'être ni tués ni torturés. Par conséquent, ils firent ce que font les soldats en tout temps : ils en profitèrent pour dormir. Très vite, leurs ronflements résonnèrent d'un bout à l'autre de la clairière.

En revanche, MacHaddish resta assis bien droit contre son tronc, ne cessant d'observer ce qui l'entourait.

— Il ne faut pas le laisser sans surveillance, déclara Horace en mâchant un morceau d'agneau grillé bien tendre, glissé dans un morceau de pain.

À ces mots, Trobar émit un grognement inintelligible, alla s'asseoir par terre, à quelques mètres du général scotti, et braqua ses yeux sur lui. En silence, une silhouette noire et blanche se détacha de l'ombre et traversa la clairière pour aller s'installer près du géant. C'était la chienne. Will sourit en l'apercevant.

— Elle peut s'en charger, répondit le Rôdeur. Mais mieux vaut instaurer un tour de garde pendant la nuit.

Malcolm vint les rejoindre, étirant ses bras et ses épaules, raides et endoloris à force de s'être occupé des blessés.

— Trobar peut rester là une heure ou deux, puis je le ferai remplacer. Vous deux, vous devriez prendre du repos.

Will lui sourit, reconnaissant.

— Ce n'est pas de refus. La journée a été longue.

Il s'éloigna en direction de sa tente. Soudain, une pensée lui traversa l'esprit, et il se retourna vers le guérisseur.

— Quand vas-tu l'interroger ? demanda-t-il en indiquant MacHaddish.

— Demain soir, répondit Malcolm sans hésiter. La petite surprise que je lui prépare sera plus efficace dans l'obscurité.

20

Assis en tailleur devant sa tente, au soleil de la fin de matinée, Will déchiffrait le message qu'Alyss avait envoyé la nuit précédente.

Mortinn, un ancien garçon d'auberge qui avait rejoint Malcolm après avoir été affreusement défiguré par un chaudron d'eau bouillante, avait surveillé la fenêtre de la jeune fille depuis la lisière de la forêt, notant consciencieusement les mouvements de la lanterne. Il y avait quelques erreurs, mais la teneur du message était claire.

Horace, assis lui aussi devant sa tente, se tournait les pouces et fut tenté d'observer son ami, mais il savait que ce dernier tenait à garder le secret du code permettant d'envoyer des signaux. Il se dirigea donc vers les captifs afin de vérifier leurs chaînes. Il s'arrêta pour gratter la tête de la chienne, qui fit claquer sa lourde queue contre le sol. Elle avait surveillé les prisonniers toute la nuit, pendant que les protégés de Malcolm se succédaient près d'elle. À présent, Trobar montait de nouveau la garde.

— Gentille, Blackie, dit Horace.

Des mots accueillis par un nouveau claquement de queue de l'animal et par un regard furieux de Trobar. Le géant parlait rarement – son palais était déformé, ce qui compliquait son élocution. Par conséquent, il était difficile de le comprendre, et quand on lui demandait de répéter, cela l'embarrassait. Cette fois, malgré tout, il était assez agacé pour répondre :

— Pas B'ackie.

— Pas Blackie ?

Trobar, toujours furibond, hocha la tête avec énergie. Horace haussa les épaules comme pour présenter ses excuses. Personne ne semblait approuver le nom qu'il avait choisi pour la chienne, semblait-il.

— Dans ce cas, comment s'appelle-t-elle ?

— Omb'e, dit Trobar, fournissant visiblement un effort pour articuler.

Horace réfléchit quelques secondes, puis répondit :

— Ombre, c'est ça ?

Un sourire illumina le gros visage du géant.

— Omb'e, répéta-t-il, heureux d'avoir réussi à se faire comprendre.

Le jeune chevalier regarda la chienne, remarquant la façon dont elle se déplaçait furtivement, près du sol, aussi silencieuse qu'un spectre.

— Un nom qui lui va sacrément bien, déclara-t-il, impressionné.

Trobar acquiesça de nouveau.

— 'ieux que B'ackie, ajouta-t-il avec dédain.

Horace leva les sourcils, un peu vexé. En s'éloignant, il entendit derrière lui le rire profond de Trobar.

Il alla rejoindre Will, qui avait terminé de décrypter le message.

— Quelles nouvelles d'Alyss ? demanda le chevalier.

— En gros, elle voulait nous parler de la visite de MacHaddish. Mais il y a autre chose : le père d'Orman est mort, je le crains.

Le visage d'Horace se durcit.

— Keren l'a tué ?

— Pas directement, répondit le Rôdeur. Mais il est néanmoins responsable de ce décès. Selon Alyss, il ne reculera plus, maintenant. Son seul espoir est d'aller au bout de son plan avec les Scotti.

— A-t-elle une idée précise de leurs projets ?

— Non. Cependant, avec un peu de chance, Malcolm parviendra à tirer les vers du nez de MacHaddish.

— Je ne compterais pas trop là-dessus. Ce type est un coriace. Sais-tu ce que Malcolm a prévu ?

— Non, aucune idée. Je suppose qu'on le découvrira ce soir. Pour l'instant, je dois aller voir Orman.

Le Rôdeur se redressa lentement, tout en jetant un dernier coup d'œil au message, comme si celui-ci avait pu l'aider à trouver les mots appropriés pour délivrer la nouvelle à Orman. Horace posa la main sur l'épaule de son ami.

— Je t'accompagne.

Il ne pouvait pas faire grand-chose pour arranger la situation, mais sa présence procurerait du réconfort à Will.

— Merci, répondit celui-ci.

Ils traversèrent la clairière ensemble, tandis que MacHaddish, attentif à tout ce qui se passait, les suivait du regard.

***

Quand Will lui annonça la mort de Syron, Orman se trouvait en compagnie de Malcolm et de Xander. Il accueillit cette nouvelle avec fatalisme.

— D'après Alyss, il n'a pas souffert, ajouta Will. Il avait déjà perdu conscience et il s'est éteint lentement.

— Merci d'être venu me l'apprendre, répondit Orman. D'une certaine façon, je le savais déjà. J'éprouvais un sentiment de tristesse… au fond de moi, je me doutais que mon père devait être mort.

Les yeux de Xander se remplirent de larmes. Il était entré au service de la famille de Syron alors qu'il n'était encore qu'un jeune homme. Pourtant, sa tristesse n'était pas le fruit d'une quelconque affection pour son maître (après tout, il n'était qu'un domestique), mais d'un sens développé du devoir. La mort du seigneur de MacIndaw provoquait en lui un terrible sentiment de perte – comme si on l'avait amputé d'un bras ou d'une jambe.

Ces derniers mois, le petit secrétaire avait surtout assisté Orman, mais sa loyauté initiale allait à Syron – une fidélité profondément enracinée, qui faisait partie intégrante de sa

personnalité, ainsi que Will et Horace avaient pu le remarquer. À présent, il tâchait de prendre sur lui en se souciant avant tout d'Orman, désormais son maître officiel.

— Puis-je vous être utile en quoi que ce soit, messire ? demanda-t-il avec empressement.

Orman lui tapota gentiment l'épaule.

— Merci, Xander. Mais il vous faut d'abord apaiser votre propre chagrin. Vous avez loyalement servi mon père, je le sais. Ne vous souciez pas de moi pour l'instant.

Cependant, à la vue de l'air soudain effondré du secrétaire, Orman ajouta :

— À bien y réfléchir, je crois qu'une bonne tasse de tisane ne serait pas de refus. Si cela ne vous ennuie pas trop ?

Le visage de Xander s'éclaira aussitôt.

— Tout de suite, messire ! répondit-il avant de se tourner vers les autres. Et pour vous, ce sera ?

Will et Horace dissimulèrent leur étonnement. Le secrétaire s'était en effet montré plutôt irritable ces derniers temps. Malcolm, cependant, comprit qu'il avait besoin de s'affairer pour oublier un moment sa tristesse.

— Une tasse pour moi aussi, Xander, si cela ne te dérange pas, dit-il avec douceur.

Xander hocha la tête à plusieurs reprises et partit vers la cuisine en se frottant énergiquement les mains.

— Quel est le programme de la soirée ? demanda Will.

— Il y a une clairière à l'est de celle-ci, expliqua le guérisseur. Mes compagnons sont justement en train d'y faire quelques préparatifs. Nous y emmènerons MacHaddish une fois que la lune se sera couchée.

— Qu'avez-vous en tête, précisément ? voulut savoir Horace, que ces secrets tracassaient.

Impassible, Malcolm le dévisagea.

— J'ai l'intention de me servir des peurs et des superstitions de MacHaddish. Les Scotti croient en un nombre incalculable de démons et de créatures surnaturelles.

— Vous les connaissez ? demanda Orman avec intérêt.

— Eh bien, oui. Un de mes protégés a passé son enfance au nord de la frontière, et il s'est familiarisé avec leurs croyances.

J'imagine que nous aurons besoin de quelques Skandiens cette nuit, ajouta-t-il en s'adressant à Will. Que Gundar nous prête deux ou trois de ses hommes, parmi les plus superstitieux.

— D'accord, répondit le Rôdeur, un peu indécis. Mais ne serait-il pas plus avisé de choisir des gardes moins naïfs ?

Le guérisseur secoua la tête.

— La terreur se nourrit d'elle-même, répondit-il. Si MacHaddish s'aperçoit que les Skandiens ont peur, il sera encore plus facile de l'effrayer.

À ce moment, Xander revint avec un plateau sur lequel étaient posées deux tasses fumantes. Orman prit l'une d'elles.

— Merci, Xander. Je ne sais pas ce que je ferais sans vous.

Le secrétaire sourit. Un événement si rare que Will et Horace échangèrent un regard surpris. Ils venaient de recevoir une leçon d'autorité, ils en étaient conscients, et comprirent qu'Orman possédait toutes les qualités d'un bon chef.

Malcolm remercia à son tour et goûta à sa tisane avec plaisir.

— Je suppose que vous serez des nôtres cette nuit ? demanda-t-il ensuite à Will et à Horace.

— Évidemment, répliqua le Rôdeur. Pour rien au monde nous ne voudrions manquer une telle expérience.

Malcolm acquiesça.

— Je m'en doutais. Trobar vous accompagnera dans la clairière quand tout sera prêt. De mon côté, je vais m'y rendre sous peu, afin d'achever les préparatifs. Du moins, dès que j'aurai terminé cet excellent breuvage, ajouta-t-il en souriant, les yeux baissés vers sa tasse.

21

Trobar conduisait le petit groupe le long d'un sentier comme on en trouvait tant dans le bois de Grimsdell – étroit et envahi par la végétation, il sinuait entre les arbres massifs qui se dressaient, menaçants. Au niveau du sol, le chemin avait moins de deux mètres de largeur, et en hauteur, la voûte de plantes grimpantes et de branches obscurcissait le ciel étoilé. De temps à autre, ils passaient devant des symboles et des avertissements, pour la plupart des crânes et des ossements. Face à eux, MacHaddish restait imperturbable, alors que les trois Skandiens qui les accompagnaient émettaient des commentaires angoissés.

Autre détail plus sinistre encore, selon Will : l'absence totale de bruits dans la forêt. Aucun bruissement d'animaux nocturnes dans le sous-bois, aucun chuintement de hiboux ou de chauves-souris en vol entre les arbres. Le silence régnait en maître. Pourtant, il avait l'impression qu'une présence indéfinissable les épiait depuis les ténèbres impénétrables qui les cernaient, hors du cercle de lumière des torches. La forêt elle-même semblait personnifier une créature menaçante, immense et très ancienne.

À cette idée, Will frissonna et s'enveloppa plus étroitement dans sa cape. L'obscurité et le silence jouaient des tours à son imagination, pensa-t-il. Il n'y avait rien à craindre dans cet endroit. Les apparitions qu'il avait vues quand il était entré dans le bois la première fois n'étaient que des artifices mis en place par Malcolm, il en était conscient. Malgré tout… la forêt existait

bien avant que le guérisseur vienne s'y établir. Qui sait ? Une présence malfaisante avait pu s'enraciner dans ce lieu où jamais la lumière du soleil ne pénétrait, depuis des temps immémoriaux.

Il jeta un coup d'œil discret à Horace, qui avançait près de lui. Le visage du chevalier était pâle et déterminé. Lui aussi percevait cette atmosphère, songea Will.

Trobar marchait en tête du petit groupe, suivi de MacHaddish. Le géant avait détaché la chaîne du tronc pour la fixer à une grosse bûche qu'il portait sous le bras, comme si elle ne pesait rien. Un bon moyen d'arrêter MacHaddish, si l'envie lui prenait de s'enfuir : il suffirait au géant de lâcher la bûche, dont le poids empêcherait le fuyard d'avancer. Les trois Skandiens se trouvaient derrière le Scotti, leurs armes prêtes en cas d'entourloupe ou de manifestations surnaturelles. Will et Horace fermaient la marche.

— La clairière est encore loin ? demanda tranquillement le chevalier.

Pourtant, l'obscurité du bois devenait oppressante : il n'aurait pas été mécontent de voir un bout de ciel et d'avoir un peu d'espace autour de lui.

Will haussa les épaules et répondit en chuchotant :

— Tout près, selon Malcolm. Mais vu la façon dont ce sentier ne cesse de serpenter, nous allons peut-être parcourir des kilomètres avant d'arriver.

Trobar se tourna vers eux et plaça un doigt sur ses lèvres pour les faire taire. Quelques mètres plus loin, le géant leva une main et le petit groupe s'immobilisa. Il scruta les ténèbres d'un côté, puis de l'autre, et leva sa torche pour mieux voir ce qui les entourait. D'instinct, tous l'imitèrent. Will s'aperçut que MacHaddish, dont les yeux passaient de Trobar à la forêt, semblait, pour la première fois depuis leur départ, moins indifférent à la situation.

« Il n'est pas que de glace », pensa alors le Rôdeur.

Les Skandiens marmonnaient à voix basse. Trobar les dévisagea d'un air furibond et leur fit signe, à eux aussi, de se taire. Puis il se remit en marche et s'arrêta net, hésitant. Sa nervosité était contagieuse. Will eut l'impression qu'une chose

menaçante se rapprochait d'eux dans l'obscurité, mais quand il se retourna vivement, il ne vit rien d'anormal, hormis les ténèbres.

À cet instant, un son se mit à résonner autour d'eux.

Un bruit rythmé, profond, pareil au souffle d'une énorme créature. Il arriva d'abord sur les côtés, puis derrière eux, et enfin devant. Le jeune Rôdeur sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. « C'est la forêt, songea-t-il. Elle est vivante. » Fâché contre lui-même, il se ressaisit et écarta ces idées fantasques. Il savait parfaitement que Malcolm était à l'origine de ces phénomènes. Le guérisseur lui avait montré son réseau de tubes vides dispersés dans le bois, qui permettait de diffuser et d'amplifier les sons. Quelque part dans la pénombre, Luka, l'assistant de Malcolm, soufflait dans des tubes tandis que l'air se propageait à d'autres.

Le son mourut aussi soudainement qu'il était né. Trobar reprit sa marche. MacHaddish et les Skandiens lui emboîtèrent le pas, à contrecœur. Will comprit alors que la réticence du géant n'était qu'un leurre : il jouait la comédie pour communiquer son apparente nervosité au Scotti et aux loups des mers. Le fait que l'énorme Trobar puisse avoir peur suffisait à les terrifier.

Le géant s'immobilisa une nouvelle fois en se tournant vers les autres, comme pour les avertir. Puis il tendit l'oreille, aux aguets.

Un autre son retentit, venant de partout et de nulle part à la fois ; un souffle qui tenait en même temps d'un profond soupir et d'un gémissement sourd, viscéral, à peine audible. Les yeux écarquillés par la peur, Trobar se tourna vers le petit groupe.

— Vi'e ! croassa-t-il avant de se mettre à courir d'un pas gauche.

MacHaddish, surpris, resta quelques secondes immobile, puis la chaîne reliée à son collier se tendit et le tira brusquement vers l'avant. Il reprit difficilement son équilibre et partit à grands pas chancelants derrière le géant – il savait que s'il tombait, Trobar ne l'attendrait pas et le traînerait jusqu'à ce que le collier l'étrangle.

Les Skandiens n'eurent pas besoin de se le faire dire deux fois. Ils partirent à toute allure derrière le général titubant, n'hésitant pas à le pousser avec leurs armes pour l'encourager à se hâter. Will et Horace, après un instant d'indécision, imitèrent les autres, trébuchant sur des racines et dans les creux du sentier inégal tandis que les flammes de leurs torches laissaient dans leur sillage une pluie d'étincelles.

Le Rôdeur se répétait que tout n'était qu'une illusion, et que Malcolm et ses protégés avaient travaillé durant des heures aux préparatifs. Pourtant, même si, rationnellement, il n'avait rien à craindre, il ne parvenait pas à se défaire d'un sentiment de terreur.

Les gémissements s'étaient transformés en rires gutturaux, comme si la forêt criait son mépris à ceux qui essayaient en vain de lui échapper. Devant eux, Trobar continuait d'exhorter les autres à se presser d'une voix rauque et presque incompréhensible. Will jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, mais l'éclat de sa torche l'empêchait de distinguer quoi que ce soit à plus d'un mètre ou deux. De nouveau, il fut envahi d'une crainte incontrôlable.

Son pied accrocha une racine et il fut projeté en avant. Mais Horace le saisit par le bras et le retint.

— Regarde où tu mets les pieds !

Will perçut de la peur dans la voix inhabituellement aiguë de son ami ; celui-ci lut la même émotion dans les regards que le Rôdeur ne cessait de lancer derrière eux. Chacun avait en haute estime le courage de l'autre, mais l'idée qu'Horace puisse être terrifié ne fit qu'amplifier les craintes de Will – et réciproquement. Et ces craintes se nourrissaient des plus primitives des peurs : celles de l'obscurité et de l'inconnu.

La voix qui transperçait la nuit s'était encore une fois modifiée ; c'était à présent un grognement inarticulé, vibrant, dans lequel se mêlaient haine et frustration, un bruit qui ne semblait plus vouloir jouer avec eux mais les prévenir de l'approche imminente d'une menace… Quand, par bonheur, ils émergèrent soudain dans la clairière – un lieu ouvert et éclairé – les bruits de la forêt s'estompèrent peu à peu.

Les sept hommes s'immobilisèrent, cherchant à reprendre leur souffle. L'endroit faisait à peine vingt mètres de diamètre, mais voir le ciel nocturne au-dessus d'eux, avoir échappé aux parois végétales qui les avaient cernées sur le sentier était un soulagement. Au centre de la clairière, un petit feu brûlait. Il paraissait deux fois plus lumineux que n'importe quel autre feu, et, instinctivement, ils s'en rapprochèrent.

Tout à coup, une silhouette se plaça entre eux et le brasier, une main levée. Son ombre allongée tremblotait à la lueur des flammes.

Will sut qu'il s'agissait de Malcolm. Ça n'était pourtant plus le guérisseur affable et compatissant qu'il connaissait, mais un autre Malcolm, vêtu d'une longue robe noire ornée de fils d'or tissant des lunes, des soleils et des comètes. Il portait aussi un haut chapeau en forme de tube, au sommet plat, au large rebord. Le feu rougeoyant se reflétait sur le couvre-chef aux tons d'argent poli, qui projetait ainsi des lueurs étranges dans les arbres alentour au moindre mouvement de Malcolm.

Ce chapeau, devenu partie intégrante de Malcolm, lui donnait de l'envergure : il avait maintenant l'allure d'un homme mince et imposant, dépassant Horace d'une tête au moins. Des motifs étranges, noirs et argentés, étaient peints sur son visage et le recouvraient totalement, de sorte que seuls ses yeux menaçants semblaient se mouvoir dans ce masque terrifiant.

Les manches de son long vêtement étaient très larges, pareilles à des ailes de chauve-souris, et sa voix, quand il se mit à parler, était dure et plaintive, autoritaire et nasale. Une voix qui irritait les nerfs et provoquait chez ceux qui l'écoutaient un profond malaise.

Cet homme n'était pas Malcolm, comprit Will. Mais Malkallam.

22

— Trobar, espèce d'imbécile ! lança Malkallam d'une voix grinçante. Je t'avais ordonné d'être là avant le coucher de la lune !

Il balaya d'un large geste les arbres sombres qui les entouraient, et le petit groupe entendit de nouveau un ricanement maléfique résonner au loin. Trobar, honteux et apeuré, baissa la tête.

— Par'on, Maît', répondit-il d'un air malheureux.

Mais le regard du sorcier n'exprimait aucune compassion.

— Pardon ? Ça ne sert à rien, bougre d'idiot ! Tu l'as réveillé et maintenant, il va falloir que je nous en protège.

Les Skandiens écoutaient cet échange, les yeux écarquillés. La dureté impitoyable de Malcolm les terrifiait davantage que les événements survenus dans le bois ou que l'apparence du sorcier. En effet, depuis leur arrivée, ils avaient eu le temps de remarquer à quel point Malcolm se montrait doux et bon avec le géant.

Maintenant qu'ils étaient à découvert, Will avait recouvré un peu de sa sérénité et observait attentivement la scène. Il se doutait que Malcolm et Trobar avaient monté cette comédie pour tromper MacHaddish ; si c'était le cas, ils étaient excellents acteurs. Il jeta un coup d'œil rapide à Horace et vit ses propres doutes se refléter dans le regard de son compagnon. Il se pencha vers lui et murmura :

— Joue le jeu.

Horace acquiesça. Mais Malkallam s'en prit aussitôt à Will et à son ami. Le bras tendu, l'index orné d'un ongle très long, pointé sur eux comme une flèche, il s'écria :

— Silence, imbéciles ! Ce n'est pas le moment de bavarder ! *Serthrek'nish* est réveillé !

Dès qu'il entendit ce nom, MacHaddish laissa échapper un cri de terreur et tomba à genoux sur le sol, recroquevillé sur la lourde bûche que Trobar avait laissée à terre. Malkallam s'approcha de lui.

— Oui, tu as bien entendu. *Serthrek'nish*, le démon des ténèbres est quelque part dans ce bois, à nous épier. Tu le connais, j'imagine ? Celui qu'on surnomme le Destructeur ou encore l'Équarrisseur… le Massacreur aux crocs sanglants.

Il marqua une pause. Le Scotti émit un sanglot apeuré. Blotti contre sa bûche, il refusait de lever les yeux.

— Seule la lumière de mon feu le tient à distance, poursuivit Malkallam. Mais *Serthrek'nish* n'attendra pas longtemps. Il rassemble son courage, car il sait que les flammes finiront par s'éteindre.

En guise de réponse, un rire démoniaque retentit. MacHaddish tourna vivement la tête en direction de cette voix. Will voyait les pupilles dilatées du guérisseur se découper sur son visage peint.

— Il n'y a pas un instant à perdre, reprit le sorcier. Nous avons besoin d'un triangle de défense. Trobar ! Emmène ces hommes là-bas ! ajouta-t-il en indiquant un endroit près de la lisière des arbres.

Le géant y conduisit les Skandiens craintifs, qui auraient préféré rester près du feu.

— Assis, leur ordonna Malkallam.

Ce qu'ils firent, s'installant en tailleur sur le sol humide. Le guérisseur les rejoignit, puis se mit à tourner autour d'eux en marmonnant des incantations incompréhensibles et en formant un large cercle avec une poudre noire qu'il versait sur le sol.

— Ne touchez pas au cercle, les prévint-il. Le voleur d'âmes ne pourra vous atteindre si le cercle reste fermé.

Il fit signe à Will et à Horace d'aller s'asseoir dans un autre endroit de la clairière, puis répéta l'opération. Le Rôdeur devina

que son ami et lui se trouvaient à l'un des angles du « triangle de défense », plus ou moins équilatéral, les Skandiens et Trobar occupant le deuxième et MacHaddish le troisième.

Alors qu'il versait de la poudre noire autour de Will et Horace, Malkallam leur dit à voix basse :

— Je ne veux ni questions, ni commentaires. Contentez-vous de paraître morts de peur.

Will fit un signe de tête discret et Malkallam le lui rendit.

Ce dernier alla ensuite trouver MacHaddish et répéta ses gestes et ses incantations. Le Scotti semblait s'être un peu ressaisi et observait Malkallam qui répandait la poudre noire autour de lui. Le sorcier croisa son regard.

— Tu es en sécurité tant que tu ne rouvres pas ce cercle, c'est compris ?

MacHaddish hocha la tête, sans proférer le moindre mot. Le visage du sorcier s'assombrit.

— Dis-le ! Dis-moi que tu as compris !

— J'ai… compris.

Il avait un fort accent qui rendait ses mots presque inintelligibles. Will se rendit compte que c'était la première fois que le Scotti ouvrait la bouche depuis sa capture et qu'il comprenait le langage d'Araluen. Non seulement il avait parlé, mais il avait obéi à un ordre lancé par Malkallam : apparemment, le guérisseur commençait à prendre l'ascendant sur lui. Will s'aperçut qu'Horace avait baissé la tête et qu'il valait mieux qu'il fasse de même au risque de paraître s'intéresser de trop près à ce qui allait survenir. Il imita la posture de son ami, sachant qu'il pourrait regarder la scène sous le capuchon rabattu de sa cape.

La haute silhouette du sorcier traversa la clairière à grands pas, tandis que les reflets du chapeau argenté scintillaient sur les arbres alentour, et alla ramasser un long bâton noueux de prunellier, poli par les ans. Il le leva au-dessus de sa tête.

— Le triangle des cercles noirs est désormais complet, déclara-t-il d'une voix forte. Je tiens le sceptre sacré. Tu ne peux rien contre nous, *Serthrek'nish* !

Un grondement de fureur retentit entre les arbres. Soudain, un vif éclat de lumière rouge clignota au débouché du sentier

par lequel ils étaient arrivés. Puis il se rapprocha et se déplaça vers l'ouest.

Malkallam recula et alla se placer près du feu. Will observa Trobar et les Skandiens, qui fouillaient la forêt de leurs yeux apeurés, guettant la moindre lumière ou le plus petit mouvement. MacHaddish faisait de même. Quant au guérisseur, il dévisageait ce dernier avec attention. Dès qu'il fut certain que le Scotti ne regardait pas de son côté, il tira un petit paquet d'une de ses poches et le laissa tomber dans les braises.

Un autre éclair rouge jaillit des arbres et se déplaça au nord-ouest de la clairière. Puis, à l'endroit où il avait disparu, un mince rideau de brouillard s'éleva du sol à la hauteur de la lisière du bois. Malkallam recula de nouveau vers la silhouette recroquevillée de MacHaddish.

— Éloigne-toi, *Serthrek'nish !* cria-t-il. Les flammes et le triangle t'interdisent d'entrer dans cette clairière !

Au même instant, un éclair fulgurant s'échappa du feu, bientôt remplacé par une brume rouge et épaisse – à l'endroit exact où le sorcier avait jeté le petit paquet. Trobar, les Skandiens et MacHaddish poussèrent un hurlement de terreur ; Horace et Will les imitèrent avec quelques secondes de retard. Puis, tandis que la brume se répandait autour du feu, les flammes se mirent à diminuer, comme étouffées. La clairière s'obscurcit à mesure que le feu mourait.

— Par les griffes de Gorlog ! s'exclama l'un des loups des mers. Qu'est-ce que c'est qu'ce truc ?

Tous suivirent la direction qu'indiquait son bras tendu, vers le brouillard qui s'élevait parmi les arbres, où planait un flamboiement étrange. Il ne s'agissait pas seulement de la lumière : celle-ci, au milieu des vapeurs brumeuses, formait un visage terrifiant. Il disparut aussi rapidement qu'il était apparu, mais resta gravé dans l'esprit de chacun d'entre eux : un visage triangulaire, aux orbites vides et bridées, une bouche ricanante aux longues canines. Des boucles hirsutes formant une barbe et une masse rouge et emmêlée en guise de cheveux, surmontée de deux cornes recourbées.

Un rire démoniaque déchira la nuit, se propageant tout autour de la clairière. Involontairement, leurs yeux essayèrent

de le suivre, comme pour localiser la source de ce ricanement épouvantable. Soudain, haut dans le ciel, le visage réapparut – cette fois comme illuminé de l'intérieur. Il fondit sur les arbres, passa au-dessus de leurs têtes et s'éleva de nouveau vers le ciel ; puis il explosa et se dispersa en une averse d'étincelles qui, en mourant, laissèrent les ténèbres encore plus sombres.

Au passage de l'apparition, le sorcier s'était baissé, puis avait vainement tenté de la frapper avec son bâton de prunellier. Il finit par vaciller sur ses jambes, tomba à genoux et tendit son bâton en direction du manteau de brouillard, où l'horrible visage venait de renaître :

— Va-t-en, *Serthrek'nish !* ordonna-t-il. Je t'interdis de pénétrer dans ce lieu !

Le visage s'évanouit, mais tous poussèrent un nouveau hurlement terrifié tandis qu'une autre apparition se formait sous leurs yeux, à la surface du brouillard : c'était cette fois une immense silhouette noire et tremblante, qui portait un énorme casque cornu et tenait une hache à la lame dentelée. Elle se dressa au-dessus d'eux l'espace d'une seconde puis s'estompa, si bien que tous se demandèrent s'ils avaient rêvé ou non. Will l'avait reconnu : il s'agissait du Guerrier de la Nuit, qu'il avait déjà vu au bord de l'étang.

Du feu ne restait plus qu'un tas de charbons fumants. Malkallam se releva lentement, mal assuré sur ses jambes, et, tout en prenant garde de rester à l'intérieur du triangle, tendit de nouveau son bâton d'un air menaçant vers les arbres.

— N'approche pas ! C'est un avertissement !

Une série d'éclairs et de flammèches rouges, qui projetaient des ombres immenses et déformées sur le sol, encercla la clairière. C'est alors qu'ils entendirent *Serthrek'nish* parler enfin, d'une voix profonde, à glacer le sang.

— Les flammes sont mortes. Le triangle a perdu de ses pouvoirs. J'obtiendrai le sang de l'un d'entre vous.

L'un des Skandiens s'apprêtait à se dresser, la hache brandie, mais le sorcier leva la main et l'homme s'immobilisa. La voix de Malkallam fouetta l'air :

— Ne bouge pas d'ici, espèce d'idiot ! Il n'en veut qu'un seul. Qu'il prenne donc le Scotti.

— Noooon ! hurla MacHaddish, comme à l'agonie.

Pour les loups des mers, le visage démoniaque n'était qu'une apparition. En revanche, pour le général, c'était une créature qui personnifiait la terreur même et que tous les Scotti avaient appris à craindre dès l'enfance. Un mangeur de chair humaine, un équarisseur, un boucher… *Serthrek'nish* représentait tout cela et plus encore. Pareil au diable, il ne se contentait pas de tuer ses victimes, mais leur volait leur âme et leur essence, dont il se nourrissait pour devenir plus fort. Si *Serthrek'nish* dérobait une âme, celle-ci ne connaissait jamais la paix qui vient au bout de la longue route de la vie. La famille du défunt était alors contrainte d'effacer tout souvenir de lui. Lors de la fête des morts, les Scotti priaient pour leurs ancêtres et leur portaient des offrandes, mais les victimes de *Serthrek'nish*, elles, erraient pour l'éternité, sans le réconfort des leurs.

Aussi MacHaddish savait-il qu'il risquait pire que la mort. Il leva les yeux vers le sorcier.

— Non, je vous en prie, supplia-t-il. Ne me sacrifiez pas…

Mais Malkallam, du bout de son bâton, se mit à écarter la poudre noire qui formait le cercle de protection autour du Scotti. MacHaddish commença à gratter le sol avec frénésie afin de la rassembler de nouveau, mais ses efforts ne servaient qu'à agrandir l'ouverture. Étranglé par les sanglots, le général pleurait des larmes de terreur.

Le visage, dont les contours semblaient plus définis, réapparut dans la brume. Il tremblota, s'estompa et s'évanouit.

— *Serthrek'nish* arrive, murmura Malkallam avec douceur, tandis que son bâton dispersait la poudre protectrice.

MacHaddish le dévisagea d'un air implorant, toute trace du guerrier fier et inflexible ayant disparu.

— S'il vous plaît ?

Le sorcier s'interrompit.

— Je peux t'épargner ce sort, répondit-il d'une voix mielleuse, en lui donnant mon géant à ta place.

Aussitôt, Trobar poussa un hurlement d'angoisse.

— Non ! Maît'e ! S'il vous p'aît ! croassa-t-il.

Malkallam, les yeux braqués sur le Scotti, l'ignora.

— Que me donnez-vous en échange ? demanda-t-il.

MacHaddish, déjà agenouillé, se prosterna devant le sorcier, le front touchant le sol – tout en prenant soin de rester dans le cercle.

— N'importe quoi, répondit-il. Tout ce que vous voudrez si vous me sauvez de ce démon.

Une fois de plus, Malkallam écarta un peu de poudre noire, en prenant délibérément son temps. Le général le regardait faire : son refuge s'effritait lentement.

— S'il vous plaît..., répéta-t-il, terrorisé.

Le bâton s'immobilisa.

— Dis-moi, répliqua alors Malkallam d'une voix déterminée, quels sont tes projets avec Keren ?

23

MacHaddish leva aussitôt les yeux. La méfiance et la peur se mêlaient sur son visage. Il s'était attendu à une toute autre demande – des richesses, du pouvoir, ou encore les deux. Mais pas des renseignements de ce genre.

— Ma question est simple, reprit Malkallam. Parle-moi de vos projets.

Malgré la terreur qui lui nouait le ventre, la discipline acquise au fil des années, en tant que chef et guerrier, refit surface. Révéler de tels secrets aurait été une traîtrise, rien d'autre. Les dents serrées, le général fit non de la tête.

Le bâton de Malkallam se remit alors à pousser la poudre noire, agrandissant encore l'ouverture du cercle dans lequel se trouvait le Scotti. Celui-ci connaissait les légendes de son peuple. Il savait que ce cercle noir était la seule protection possible contre *Serthrek'nish*, qu'une fois que l'ouverture serait suffisamment large pour que le démon puisse y passer la main, la fin serait proche. *Serthrek'nish* le tirerait hors de son refuge et l'emporterait dans la forêt obscure, puis dans un lieu plus sombre encore.

Sa loyauté luttait contre ses croyances superstitieuses – et ces dernières l'emportèrent. Il s'agrippa au bâton.

— Que voulez-vous savoir ? demanda-t-il à voix basse, les épaules courbées sous le poids de la défaite.

— Votre projet d'attaque, répondit Malkallam. Combien d'hommes ? Et quand ?

Le Scotti n'hésita pas plus longtemps. Il avait déjà trahi la confiance qu'on lui avait accordée. Autant aller jusqu'au bout.

— D'abord deux cents guerriers, des clans MacFrewin, MacKentick et MacHaddish. Le commandant de l'opération sera Caleb MacFrewin, seigneur du clan le plus ancien.

— Et vous avez l'intention d'occuper le château MacIndaw, puis de vous déployer dans le fief de Norgate, c'est bien ça ?

MacHaddish acquiesça.

— MacIndaw sera notre place forte et notre point de ralliement. Une fois que nous aurons neutralisé cette province, nous pourrons faire venir de plus en plus d'hommes par les défilés.

À quelques mètres de là, Will et Horace échangeaient des regards inquiets. Tous deux connaissaient les risques qu'engendrerait la présence de deux cents guerriers dans la région. Et d'autres suivraient. Seule une importante armée pourrait les déloger – et cette armée ne pourrait venir que du sud. Mais le roi Duncan mettrait des mois à lever une force suffisante et l'envoyer vers Norgate. Entre-temps, les Scotti seraient bel et bien installés et peut-être serait-il impossible de les chasser. Si rien n'était fait pour l'empêcher, cette invasion marquerait le début d'une longue guerre, sans garantie de victoire pour Araluen. Autant dire que le fief était déjà en possession de Picta et qu'ils pouvaient d'ores et déjà commencer à redessiner les cartes…

Pourtant, ils avaient plus ou moins deviné le plan de leurs ennemis. Il restait une question qui n'avait pas encore reçu de réponse – une question qui scellerait probablement l'avenir du fief.

— Quand ? demanda alors Malkallam.

Cette fois, MacHaddish hésita. Comme eux, il avait conscience qu'il s'agissait là d'un détail essentiel. Sa loyauté l'emporterait-elle ?

Le sorcier se remit à déplacer la poudre noire du bout de son bâton.

— Dans trois semaines, s'empressa de dire le Scotti. Caleb MacFrewin a commencé à rassembler les clans. Ils marchent en direction de la frontière. Il va leur falloir du temps pour franchir

les rares défilés praticables, puis se regrouper de l'autre côté. Mais dans trois semaines, ils seront à MacIndaw.

Malkallam recula d'un pas, les yeux fixés sur la silhouette recroquevillée. Il avisa les épaules tombantes, les yeux baissés et le visage ravagé du Scotti. MacHaddish était un homme brisé, un guerrier qui avait trahi son honneur, et le sorcier n'avait pas envie de s'en vanter. Il n'avait pas non plus l'intention de lui révéler qu'il était tombé dans un piège – non par sympathie pour le général, mais parce que Will et Horace auraient peut-être besoin d'autres informations un peu plus tard.

— Merci, se contenta-t-il de répondre.

Il tira une bourse d'une de ses poches et se pencha pour verser de la poudre noire afin de refermer le cercle. Il se hâta ensuite de retourner près du feu, où il lança une autre poignée de poudre. Aussitôt, un éclair d'un jaune vif jaillit des charbons et les flammes se ravivèrent instantanément, s'élevant très haut vers le ciel. Il regarda les trois Skandiens, qui avaient assisté à la scène dans un silence terrifié.

— Nous sommes en sécurité. *Serthrek'nish* ne peut plus entrer dans le triangle à présent.

À ces mots, toute tension quitta les loups des mers. Ils desserrèrent leurs doigts crispés autour de leurs armes – malgré tout, ils ne les lâchèrent pas. Tous entendirent alors un bruit inattendu : MacHaddish sanglotait. Nul ne sut si c'était de honte ou de soulagement.

***

Ils passèrent le reste de la nuit dans la clairière. Régulièrement, Malcolm se servait de sa mystérieuse poudre pour ranimer les flammes. Il voulait maintenir l'atmosphère qu'il avait créée pour piéger MacHaddish.

Quand les premières lueurs grises de l'aube apparurent derrière la cime des arbres, ils se relevèrent et, le corps raidi, rebroussèrent chemin. Ils marchèrent en silence : même en plein jour, le bois de Grimsdell était un endroit oppressant qui décourageait tout bavardage anodin, et les événements de la nuit étaient encore frais dans tous les esprits.

L'humeur générale s'améliora quand, enfin, ils entrèrent dans la Clairière du Guérisseur. Les Skandiens saluèrent leurs trois camarades, tandis que les guerriers scotti observaient leur général d'un air curieux. Celui-ci évita de croiser leurs regards et s'effondra près de son tronc d'arbre. Trobar l'y enchaîna de nouveau.

Malcolm, qui avait nettoyé son visage et revêtu sa robe grise habituelle, fit signe à Will et à Horace de le suivre dans sa chaumière.

— Mieux vaut qu'on discute maintenant. Orman doit être impatient d'avoir de nos nouvelles.

Dans le salon bien chauffé, le guérisseur s'installa avec plaisir dans l'un de ses fauteuils en bois sculpté.

— Me voilà plus à mon aise, dit-il avec soulagement. Je me fais trop vieux pour ces balades nocturnes en forêt. Jouer au sorcier malfaisant est d'un fatigant, vous n'en avez pas idée ! Et puis Nigel a laissé ce visage voler beaucoup trop bas, si bien que j'ai dû l'éviter au dernier moment. Je crois que je me suis démis une vertèbre, ajouta-t-il avec aigreur.

Au son de leurs voix, Orman et Xander vinrent les rejoindre.

— Je crois comprendre que votre expédition est une réussite ? demanda le premier.

Malcolm haussa les épaules et regretta aussitôt ce mouvement, qui avait réveillé la douleur dans son dos.

— On peut dire ça, répondit Horace. Malcolm a les noms, les chiffres et les dates. Ça lui a pris moins de vingt minutes, ajouta-t-il avec admiration. Et par-dessus le marché, MacHaddish et les Skandiens ne sont pas près d'oublier la terreur qu'ils ont ressentie.

— Eux seulement ? s'enquit le guérisseur avec malice.

Horace eut un grand sourire penaud.

— Pour être franc, vous m'avez rendu un peu nerveux, moi aussi, avoua-t-il.

— Moi de même, renchérit Will. Alors que je sais comment fonctionnent la plupart de ces illusions.

— Eh bien, tu avais un avantage sur moi, reprit Horace. Pour ma part, tout m'a merveilleusement surpris.

— Le visage démoniaque et le Guerrier de la Nuit : ce sont les deux tours d'illusionniste que tu utilises en temps normal, pas vrai ? demanda le Rôdeur.

— En temps normal ! marmonna Horace.

Malcolm était fier de ses créations, à juste titre, et il ne put s'empêcher de donner quelques détails :

— Tout à fait. Le brouillard remplit deux objectifs : il me procure une sorte d'écran sur lequel projeter mes illusions, mais il dissipe et déforme ces dernières afin qu'elles n'apparaissent pas trop distinctement. Sinon, MacHaddish aurait vu à quel point elles sont grossières. L'essentiel est de suggérer. Ceux qui assistent à ces tours complètent d'eux-mêmes les détails qui manquent, généralement les plus terrifiants.

— J'avais déjà vu les lumières qui circulaient entre les arbres, ajouta Will. Nous les utilisons pour transmettre des messages à Alyss. Mais comment as-tu mis en scène ce visage volant, celui qui a failli te heurter ?

— Ah, oui, j'en suis très content, même s'il a manqué tout faire rater. Nigel et moi avons passé presque tout l'après-midi à préparer cette installation – il n'a que 17 ans, mais c'est un véritable artiste ! Ce n'était rien de plus qu'une lanterne de papier sur laquelle de larges traits noirs représentent le visage. Nous l'avons montée sur des fils très fins, invisibles dans l'obscurité, qui traversaient la clairière.

— Mais… il a explosé en milliers d'étincelles ? s'étonna le jeune homme.

Malcolm hocha la tête avec enthousiasme.

— C'est un autre tour alchimique que j'ai appris il y a quelques années. Un mélange de sulfure et de salpêtre et…

Il hésita. Il avait beau être fier de ses inventions, il n'était pas désireux de confier tous ses secrets.

— Et d'autres petites choses, éluda-t-il. Cette combinaison s'enflamme très rapidement ou explose si on la comprime.

— Très efficace, en tout cas, intervint Horace, au souvenir de ce phénomène. Selon moi, c'est ce visage qui a eu raison de MacHaddish.

— Cependant, Nigel a mal estimé la hauteur, répliqua Malcolm. La lanterne aurait pu s'emmêler dans ses fils et mettre

le feu à ma robe. Et notre captif aurait alors vu clair dans notre jeu.

— L'échec est souvent à deux pas de la victoire, commenta le Rôdeur.

— C'est vrai, acquiesça le guérisseur.

Orman, qui les avait écoutés avec patience, brûlait d'entrer dans le vif du sujet.

— Et quelles informations avez-vous réussi à glaner ? s'enquit-il.

— De mauvaises nouvelles, répondit Horace. Une force armée de deux cents Scotti se rassemble de l'autre côté de la frontière en ce moment même. Ils seront là dans trois semaines.

— Par conséquent, nous devons prendre MacIndaw avant leur arrivée, déclara Will.

Ses compagnons hochèrent la tête. C'était une évidence. Mais Horace conclut :

— Pour y parvenir, il va nous falloir recruter une centaine de soldats supplémentaires.

24

— Que penses-tu d'une attaque nocturne ? suggéra Will. De cette façon, on pourrait avoir besoin de moins d'hommes.

Horace secoua la tête.

— Cela ne fera aucune différence, déclara-t-il. Il nous faut plus de soldats.

Ils discutaient de ce problème depuis le matin. Jusqu'à présent, aucune solution ne s'était offerte à eux. Les deux amis avaient donc décidé d'aller faire un tour en forêt afin d'aller observer le château et peut-être déceler des faiblesses dans sa défense.

Ils laissèrent leurs montures à quelques mètres de la lisière et continuèrent à pied. Comme Will l'avait fait quand il avait tenté de délivrer Alyss, ils approchèrent MacIndaw par l'est, en suivant le chemin à un endroit où le terrain était légèrement en pente – suffisamment pour rester hors de vue des remparts. Ils s'agenouillèrent avant un virage. Le sinistre château se dressait à un peu moins de deux cents mètres, pareil à un monstre tapi, à l'affût.

Will, amer, déracina une touffe d'herbe sèche et gelée qui poussait à travers la neige.

— Pourquoi es-tu aussi négatif ? demanda-t-il à son ami. Si parfois tu te montrais moins borné, ça m'aiderait.

Horace se tourna lentement vers lui. Un mouvement délibéré que Will connaissait bien.

— Je ne suis ni négatif, ni borné. Je suis réaliste.

— Dans ce cas, essayons de voir les choses sous un autre angle, proposa le Rôdeur.

— Tu ne peux ignorer la réalité pour la simple raison qu'elle te déplaît, répliqua le jeune chevalier avec irritation. Regarde les choses en face : projeter un siège est une science exacte, très précise. Il faut tenir compte de règles et de lignes de conduite mises en place après des années d'essais, d'erreurs et d'expériences sur le terrain. Si nous devons prendre une place forte, nous devons disposer de plus d'hommes que les défenseurs. Pas moins. Et c'est un fait, qu'il te convienne ou non.

— Je sais, rétorqua Will, tout aussi agacé. Seulement, il me semble qu'on ne peut se contenter de ce genre de raisonnement numérique : « Il nous faut trois fois plus de soldats qu'eux… »

— Quatre fois, l'interrompit Horace.

— Quatre, si ça te chante ! lança le Rôdeur avec un mouvement d'impatience. Cela suffira pour remporter la victoire. Non, ce serait oublier les idées et les stratagèmes qui laissent de la place à l'imagination ou à l'ingéniosité. Ils font partie de tout plan de bataille, eux aussi.

— C'est ton domaine, pas le mien, répondit Horace avec un haussement d'épaules.

Et c'était là tout le problème, songea Will. Les gens attendaient innovation et ingéniosité de la part d'un Rôdeur. Mais depuis l'arrivée d'Horace, il cherchait une solution et n'en trouvait aucune. « Quel mauvais Rôdeur je fais », pensa-t-il avec amertume.

Ce qui l'irritait peut-être encore davantage, c'était le sentiment qu'une idée flottait dans son inconscient, hors de portée. Une idée engendrée par une chose vue ou entendue ces derniers jours, mais sur laquelle il n'arrivait absolument pas à mettre le doigt. Ce qui lui donnait l'impression d'être encore plus incompétent.

— Nous savons au moins une chose, reprit Horace. Nous n'attaquerons pas de ce côté.

Will acquiesça. Le terrain à découvert entre la forêt et MacIndaw serait trop long à traverser. Une fois que leur force quitterait l'abri des arbres, elle serait immédiatement repérée.

Au moins un tiers de leurs soldats seraient abattus par des tirs d'arbalète avant même d'atteindre les murailles.

Horace, comme s'il avait lu dans les pensées de son ami, profita de l'occasion pour insister sur son point de vue.

— Nous pourrions perdre beaucoup d'hommes s'ils traversaient un terrain à découvert. Voilà pourquoi il nous faut d'importants effectifs.

Will hocha la tête d'un air sombre.

— J'ai compris. Tu as raison.

Il leva les yeux vers la fenêtre d'Alyss. La lourde tapisserie qui servait de rideau était tirée et l'ouverture formait un rectangle noir qui se découpait sur les pierres grises de la muraille. Soudain, il crut voir une forme blanche apparaître et disparaître aussitôt.

— Tu as vu ? demanda-t-il à Horace.

Celui-ci, qui était en train d'observer le pont-levis et l'entrée, le dévisagea avec curiosité.

— Quoi donc ?

— Il m'a semblé voir Alyss passer devant sa fenêtre, répondit tristement le Rôdeur.

Horace leva les yeux à son tour mais n'aperçut aucun signe de mouvement.

— C'était sûrement elle, dit-il, comprenant la déception de son compagnon.

Il était en effet irritant de savoir que la jeune Messagère se trouvait à moins de deux cents mètres et qu'ils étaient incapables de lui venir en aide. Ce devait être pire pour Will, songea le chevalier, sachant qu'il l'avait laissée seule au château pour affronter le danger.

— Dommage que je ne puisse pas lui envoyer de signaux, reprit le Rôdeur. Seulement lui faire savoir qu'on est là. Cela lui remonterait un peu le moral.

— Le souci, c'est que Keren s'en apercevrait lui aussi. Évitons de révéler à l'ennemi que nous l'épions.

— J'en suis conscient, répliqua Will. Je lui ferai parvenir un message cette nuit, afin qu'elle sache que nous ne l'oublions pas.

Horace décida qu'il était temps de changer de sujet. Il se tourna vers le sud, où un autre terrain à découvert s'étendait entre la forêt et le château.

— Ce n'est pas mieux de ce côté, déclara-t-il. Une autre idée ?

— Ce serait plus pratique à l'est, répondit Will. La lisière du bois est beaucoup plus proche des murailles.

— Allons donc y jeter un coup d'œil.

Ils rejoignirent leurs montures et chevauchèrent vers le nord. Par prudence, ils restèrent à l'ombre des arbres. Horace perdait peu à peu courage : le château semblait vraiment imprenable. Même avec d'importants effectifs, la partie ne serait pas gagnée d'avance. Avec moins de trente hommes, c'était impossible. Il ne dit rien, sachant comment Will réagirait.

Il sentait aussi à quel point celui-ci était frustré. Horace avait foi en la capacité de Will à affronter des situations en apparence insurmontables. Il était Rôdeur, après tout, et il avait été l'apprenti de Halt, le plus célèbre membre de l'Ordre. Horace savait aussi que les Rôdeurs pouvaient avoir des idées éblouissantes qui paraissaient venir de nulle part. Il avait déjà vu son ami à l'œuvre et percevait qu'une idée était en gestation dans son esprit, attendant que Will s'en rende compte et la développe.

Si tel était le cas, mieux valait qu'Horace taise ses propres doutes sur leurs chances de réussite. Car ils ne pouvaient *que* réussir : pour Alyss et pour le royaume. Quand Caleb MacFrewin et ses deux cents guerriers arriveraient en vue du château dans trois semaines, il fallait qu'ils trouvent la place forte entre les mains d'une garnison déterminée à leur barrer le passage.

Ensuite, les Scotti seraient confrontés à un problème semblable à celui qui préoccupait Will et Horace en ce moment même : ils auraient assez d'effectifs pour les assiéger, mais pas suffisamment de ravitaillement pour une attaque prolongée ; ils ne disposeraient ni des machines de guerre et des armes adéquates et ne s'attendraient pas à devoir investir MacIndaw, puisqu'ils penseraient être accueillis par des alliés – ce qui les laisserait libres d'organiser des incursions et des pillages à travers le fief, sans qu'un seigneur ennemi les menace.

Tôt dans la matinée, Xander avait quitté Grimsdell, accompagné d'un compagnon de Malcolm. Ils voyageraient à pied avec l'intention d'éviter les barrages de Keren ; ils espéraient ensuite acheter, au pire voler, des chevaux dans une des fermes des environs. Xander avait sur lui un rapport écrit détaillant la situation – la mainmise de Keren sur le château et les plans d'invasion des Scotti. Il avait pour mission de le transmettre au château de Norgate. Le document portait la signature d'Orman ainsi que son sceau. Aussi Horace et ses compagnons espéraient-ils voir des renforts les rejoindre depuis le nord-ouest. La rapidité d'exécution de leur plan d'invasion était essentielle pour les Scotti, et tout retard pouvait leur être fatal.

Ce qui ramena le jeune chevalier à sa préoccupation du moment : comment prendre MacIndaw avec moins de trente hommes ?

Une fois en possession du château, Horace était certain qu'ils pourraient augmenter leurs effectifs en recrutant de nouveau les soldats que Keren avait contraints à partir. Ils n'avaient peut-être pas envie de participer à un siège, mais la nouvelle qu'Orman avait réinvesti les lieux se répandrait vite à travers la campagne et nombre d'entre eux reviendraient servir leur seigneur.

Tout cela en moins de trois semaines.

— Voilà l'endroit dont je te parlais, dit Will.

Horace, perdu dans ses pensées, revint à la réalité.

Ils avaient chevauché vers le nord jusqu'à l'emplacement de l'embuscade, puis tourné vers l'est en coupant à travers les arbres. Maintenant, comme ils atteignaient la lisière ouest de la forêt, leur progression ralentissait : la végétation était plus touffue, presque impénétrable, ce qui les obligea à continuer à découvert.

Horace s'aperçut que la forêt se trouvait à environ cinquante mètres du château. Il comprenait pourquoi les bâtisseurs de la place forte avaient laissé la nature intacte : abattre autant d'arbres aurait représenté une tâche monumentale, et les bosquets touffus constituaient la meilleure des protections : une

armée équipée de chariots et de machines de guerre ne pouvait pas attaquer de ce côté.

Le chevalier se frotta le menton d'un air pensif.

— Eh bien, pour une fois, notre petit effectif sera un atout, déclara-t-il en indiquant le sous-bois et les arbres entremêlés. Impossible de faire passer une grosse troupe de soldats par l'ouest.

— Il ne nous reste qu'à trouver un moyen de faire croire à Keren que nous possédons cent guerriers de plus, en train d'attaquer par l'est.

— Ou par le sud, répondit Horace. Tant que nous les tenons à l'écart des remparts ouest.

— J'ai une chose à te demander, reprit le Rôdeur d'un ton songeur.

Horace se tourna vivement vers lui. Son ami semblait avoir oublié sa frustration et sa mauvaise humeur. Peut-être avait-il enfin une idée…

— Vas-y.

— Si nous parvenions à les détourner de ce côté de la muraille, commença Will en choisissant ses mots avec circonspection, crois-tu que nous pourrions investir le château avec une seule échelle d'assaut ?

— Une seule ? répéta Horace, dubitatif. D'ordinaire, on essaie d'en placer autant que possible. Ainsi, on oblige les défenseurs à se disperser.

— Mais si nous les attirons vers le rempart sud, par exemple, et qu'ils ne nous voient pas arriver, deux d'entre nous pourront les tenir à distance le temps que nos autres soldats grimpent l'échelle et enjambent les créneaux, non ?

— Deux d'entre nous ? Tu veux dire toi et moi, j'imagine ?

Will acquiesça.

— Le chemin de ronde qui court le long des murailles est étroit, et ils seront contraints d'arriver un par un. As-tu oublié comment toi et moi avons empêché les Temujai d'approcher, pendant la bataille d'Hallasholm ?

— Non. Mais tout dépend si nous pouvons atteindre les remparts sans être aperçus. Même si nous réussissons à les attirer vers le sud, ils laisseront des sentinelles de ce côté. Ils ne

sont pas si bêtes. Et nous avons aussi cinquante mètres à parcourir en portant une échelle de cinq mètres de haut. Ils auront tôt fait de nous repérer.

Will sourit.

— Pas si nous sommes déjà là.

Le chevalier fronça les sourcils.

— Déjà là ? Où veux-tu en venir ?

— C'est juste une idée qui m'a traversé l'esprit, répondit Will. J'ai besoin de discuter avec Malcolm avant d'en dire plus. Mais je crois avoir trouvé un moyen…

Horace comprit que son ami refuserait de s'expliquer davantage. Mais il n'allait pas laisser Will avoir le dernier mot. Il se retint de sourire et afficha une mine douloureuse.

— Eh bien, ça t'en a pris, du temps.

25

Orman, Malcolm, Gundar et Horace étaient assis devant une table dans la chaumière du guérisseur. Quant à Will, il faisait les cent pas dans la petite pièce tout en détaillant son idée.

— Selon Horace, nous aurions besoin d'une centaine d'hommes au moins pour prendre MacIndaw d'assaut. Une armée trois fois plus importante que celle de l'ennemi.

Les autres acquiescèrent. C'était logique.

— L'idée serait de faire pénétrer trente soldats dans l'enceinte du château pendant que les autres attireraient les défenseurs à l'écart de notre point d'attaque. Est-ce exact ?

Horace hocha la tête.

— Ce qui signifie qu'en réalité, nous pourrions réussir avec seulement trente hommes à l'intérieur ? insista Will.

Les autres suivaient cet échange avec différents degrés de compréhension. Malcolm ne connaissait rien à ces théories stratégiques, mais elles étaient vaguement familières pour Orman. Quant à Gundar, la perspective d'assiéger une place forte avec seulement trente hommes – l'équipage d'un drakkar, par exemple – le fascinait : cela pourrait lui être fort utile à l'avenir.

— En effet, répondit patiemment Horace. Mais il nous faudrait le double d'hommes pour faire diversion de l'autre côté. Et nous ne les avons pas, ajouta-t-il en parcourant la pièce du

regard d'un air ironique, comme si les guerriers manquants pouvaient s'y dissimuler.

— Nous n'avons peut-être pas besoin d'eux, suggéra Will. Ou seulement d'un seul.

À ces mots, Gundar éclata de rire.

— Ce devra être un sacré guerrier !

Le Rôdeur sourit au Skandien.

— C'est en effet le cas. Un véritable géant.

Malcolm parut soudain comprendre, même si les autres restaient perplexes.

— Tu veux parler du Guerrier de la Nuit ? demanda le guérisseur.

Will acquiesça et se tourna de nouveau vers Horace, qui semblait pensif.

— Cela nous obligera à attaquer de nuit, dit-il. Est-ce un problème ?

Le chevalier haussa les épaules. Il réfléchissait encore à la proposition de Will. Il avait vu le Guerrier de la Nuit quand Malcolm avait interrogé MacHaddish. Il était terrifiant, effectivement. Si cette silhouette se dressait soudain devant les murailles de MacIndaw, elle leur procurerait sans mal la diversion dont ils avaient besoin.

Orman se frottait le menton, perdu dans ses pensées. Lui aussi connaissait les rumeurs qui couraient à propos de ce guerrier, sans l'avoir jamais vu. Gundar non plus, mais les trois Skandiens qui avaient assisté à l'interrogatoire de MacHaddish le lui avaient décrit en détail.

— Ce Guerrier de la Nuit, intervint Orman, quelle est sa taille exactement ?

— Il est immense, répondit Malcolm. Il peut faire plus de dix mètres de haut, selon la distance dont je dispose pour projeter son image. Plus je suis loin, plus il est grand. Mais pourquoi se contenter de lui ? Je pourrais aussi faire apparaître d'autres formes ; et fabriquer un autre visage de *Serthrek'nish*, pour commencer. Ainsi qu'un dragon ou un troll, je suppose.

Orman regarda ses compagnons.

— Je n'ai pas saisi… qui est ce Sertrebik ? *Serthrek'nish* ?

— Le démon scotti dont je me suis servi pour terrifier MacHaddish, expliqua le guérisseur.

Orman ne paraissait pourtant pas convaincu.

— Il a peut-être terrifié le général, mais ce sont des gens d'Araluen qui résident à MacIndaw. Ils ne savent pas qui est ce *Serker*… bref, quel que soit son nom, ils n'en auront jamais entendu parler.

Ce fut au tour d'Horace de sourire.

— Ne vous inquiétez pas. Il n'est pas utile de connaître son nom pour en avoir peur. C'est une vision à glacer le sang, croyez-moi, quand il émerge de la brume…

— C'est justement le seul inconvénient de ton idée, Will, reprit Malcolm. J'ai besoin de brume ou de brouillard pour y projeter ces images. Voilà pourquoi j'ai choisi cet endroit précis, l'autre nuit : un ruisseau qui coule au nord de la clairière a créé l'écran qu'il me fallait. Même chose avec l'étang noir, ajouta-t-il.

Will comprit que son plan s'écroulait comme un château de cartes. Il y avait tellement réfléchi qu'il n'avait pas vu cette faille. Sans brume, rien n'était possible. Malcolm, constatant la déception du Rôdeur, poursuivit :

— Tout problème a sa solution. Il nous suffira de disposer de tubes perforés dans lesquels nous ferons venir de l'eau, mêlée d'un ou deux ingrédients pour rendre le processus plus impressionnant. Nous les placerons à l'endroit où nous voulons de la brume et celle-ci jaillira sans mal, à condition qu'il fasse bien froid.

Will reprit courage.

— Combien de temps faudra-t-il pour installer ce système ?

— Deux nuits, peut-être, répondit Malcolm après réflexion. Nous travaillerons après le coucher de la lune, en petit nombre, pour éviter d'être repérés. Il ne faudrait pas que votre ami Buttle envoie des soldats dans la forêt.

En entendant le nom de Buttle, Gundar poussa un léger grognement. Will lui lança un regard à la dérobée. Le Skandien lui faisait penser à un ours : énorme, puissant et en apparence maladroit, il était en réalité agile et dangereux. Il eut un sourire en se disant que cette description pouvait s'appliquer à la plupart des loups des mers, et qu'il n'aimerait pas se retrouver

sur le chemin de Gundar quand celui-ci se mettrait à grimper à l'échelle, lors de l'attaque. Aussitôt, il se rendit compte qu'il n'avait pas encore discuté de ce détail.

— Il nous faudra aussi des échelles. Tes compagnons peuvent-ils en fabriquer ? demanda-t-il à Malcolm.

Celui-ci acquiesça.

— Tes hommes aussi ? ajouta-t-il à l'intention de Gundar.

— J'les mettrai au boulot dès demain matin, répondit le Skandien. Combien en veux-tu ?

Horace et Will échangèrent un regard.

— Tu avais l'idée de n'en utiliser qu'une seule, lui rappela le chevalier.

— J'y réfléchis encore, répliqua le Rôdeur. Mais mieux vaut en avoir en réserve. Combien, selon toi ?

Le jeune homme se mit à se ronger un ongle. Plus ils en auraient, mieux ce serait : leurs soldats pourraient ainsi accéder plus vite au chemin de ronde.

— Nous serons obligés de les transporter à travers ce fouillis d'arbres, à l'ouest du château, finit-il par répondre. Cela demandera du temps et des efforts. Quatre, au maximum. Ce qui fait environ sept hommes pour une échelle.

Malcolm et Gundar hochèrent la tête.

— C'est parfait, déclara Will. De toute façon, nous n'aurons pas le temps d'en construire davantage. Au fait, Malcolm, ajouta-t-il, nous pourrions peut-être utiliser ce visage volant qui a traversé la clairière, l'autre nuit ?

— Il faudrait des câbles pour cela, répliqua le guérisseur. Impossible de préparer ce genre d'installation devant MacIndaw sans être vus.

— Et si l'ennemi vous aperçoit, intervint Orman, il devinera aussitôt nos intentions.

— Oui, je comprends, dit Will. Mais je pensais qu'il y aurait moyen de l'envoyer dans les airs, puis de le faire exploser, comme l'autre nuit. C'était plutôt spectaculaire, croyez-moi.

— Je vais y réfléchir, répondit Malcolm. Je peux me servir d'une catapulte, par exemple. Après tout, c'est peut-être faisable.

— Excellent ! s'exclama Will, dont l'enthousiasme grandissait. Plus nous pourrons faire diversion, mieux ce sera.

Il dévisagea tour à tour ses compagnons et lut le même espoir sur leurs visages.

— Il se fait tard et je dois encore envoyer un message à Alyss. Arrêtons-nous là pour ce soir et mettons-nous au travail dès demain matin.

Tous acquiescèrent et se levèrent. Orman, qui se sentait un peu à l'écart de tous ces préparatifs, marmonna :

— Une tête volante… J'aimerais bien voir cela.

26

Alyss sourit paisiblement en relisant le message codé de Will. Elle l'avait déchiffré la nuit précédente, quand son ami le lui avait envoyé. Mais elle l'avait conservé pour pouvoir le lire une dernière fois le lendemain matin, avant de le placer avec soin dans la cheminée.

Penchée devant le feu, elle contempla le papier noirci qui se consumait et se recroquevillait dans les flammes. Il avait peut-être disparu, mais elle conservait dans son cœur le message d'espoir qu'il contenait. Cela ressemblait tant à Will, pensa-t-elle : prendre la peine de parcourir plusieurs kilomètres sur les sentiers sinistres du bois de Grimsdell, en pleine nuit, pour lui transmettre un message qui n'avait pas de caractère urgent, seulement destiné à lui remonter le moral et à lui faire savoir qu'il ne l'oubliait pas.

Une allusion étrange l'avait d'abord intriguée : « Nous avons un invité venu du pays de Cobblenosskin. » Elle y avait réfléchi pendant quelques minutes, car ce nom lui était vaguement familier. Enfin, elle s'en souvint : Cobblenosskin était le personnage d'un conte qu'on leur avait raconté quand ils étaient enfants, à l'orphelinat de Montrouge. Il s'agissait d'un gnome malicieux qui vivait dans les montagnes de Picta. Il fallait connaître cette histoire pour comprendre la référence – ce qui ne devait pas être le cas de Keren. Visiblement, Will prenait des précautions. Alyss, de son côté, saisit que son ami avait capturé

quelqu'un venant de Picta – à n'en pas douter, ce devait être le général qui avait rendu visite à Keren quelques jours plus tôt.

Du moins l'espérait-elle. Le message continuait ainsi : « Il est fort bavard. » Cela devait signifier que Will et ses alliés connaissaient maintenant les détails du plan de Keren.

Et c'était une bonne raison de garder le sourire.

Mais il y avait mieux encore. Puisqu'elle avait assuré Will que la stellatite contrait avec efficacité les tentatives d'hypnose de Keren, le Rôdeur avait dû estimer qu'il pouvait ajouter d'autres informations. Ainsi, la dernière partie disait :

« Bonjour de la part de Folâtre, mais aussi de Caracole et de son maître. »

Caracole… ? Elle fouilla de nouveau sa mémoire. Elle avait déjà entendu ce nom quelque part. Ce devait être un animal… un chien ? Et soudain, elle se rappela qu'il s'agissait du cheval d'Horace. Le chevalier était là, lui aussi !

Cette nouvelle lui mettait du baume au cœur. Will et Horace faisaient donc équipe pour combattre Keren : l'ingénieux Rôdeur, connu pour son agilité d'esprit, et le guerrier fidèle, déterminé, probablement l'un des plus talentueux du royaume, reprendraient le château et vaincraient les Scotti, elle en était persuadée.

Elle était presque désolée pour Keren le traître. *Presque*. Elle souriait de nouveau, quand elle entendit la clé tourner dans la serrure.

Elle jeta un rapide coup d'œil à la cheminée et fut rassurée de voir que le message avait brûlé en son entier. Elle remua les braises avec un tisonnier pour réduire en poudre le papier carbonisé, puis se hâta de se redresser, s'essuyant les mains. La porte s'ouvrit.

Keren, évidemment. D'instinct, la jeune fille plaça les mains dans son dos et ses doigts se refermèrent sur la petite pierre noire qu'elle gardait en permanence dans sa manche. Mais voyant qu'il n'avait pas la bourse contenant sa pierre sur lui, elle se détendit. Il était venu bavarder, encore une fois.

— Vous avez l'air fort enjouée, ce matin, fit-il remarquer.

Elle se rendit compte qu'elle souriait toujours. Il était trop tard pour afficher une mine triste – Keren aurait eu des

soupçons et chercherait à savoir ce qu'elle dissimulait. Alors, elle élargit son sourire et indiqua la fenêtre.

— C'est une belle journée, Messire Keren. Même une prisonnière ne peut s'empêcher de se réjouir devant une telle vue.

Elle avait raison : le ciel était d'un bleu étincelant et il n'y avait pas un seul nuage en vue. De l'air glacial naissait une telle clarté qu'on distinguait les contours du moindre petit détail, même lointain. La forêt, d'une beauté sauvage, et les champs couverts de neige qui entouraient le château paraissaient si proches qu'il semblait possible de les toucher du doigt.

Keren lui sourit et s'approcha de la fenêtre pour contempler le paysage. Il plaça un pied sur le rebord et, un instant, elle eut peur de le voir s'appuyer contre les barreaux, peu à peu rongés par l'acide que Will avait laissé derrière lui. Mais à la dernière seconde, sa main prit appui sur le mur qui encadrait la fenêtre.

— C'est splendide, effectivement, dit-il, tandis que les traits de son visage s'adoucissaient. Il n'y a pas plus belle saison que celle-ci dans cette région, ajouta-t-il avec un brin de tristesse dans la voix.

Un ton auquel Alyss s'était accoutumé. Elle savait combien sa trahison le tourmentait. Il ne devait pas être simple, pour Keren, de livrer à l'ennemi un endroit qu'il aimait apparemment beaucoup.

En soi, cela ne changeait rien pour ce territoire, évidemment : il continuerait d'être beau, sauvage et farouche, peu importe qui le contrôlait. Mais Keren avait conscience que jamais plus les choses ne seraient comme avant. Il avait cependant fait un choix, et il était désormais impossible d'essayer de le convaincre de revenir en arrière. Impassible, elle l'observa tandis qu'il se redressait et se tournait vers elle. Il lui sourit de nouveau, s'efforçant de repousser sa mélancolie.

— Vous êtes une jeune fille étonnante, Alyss, déclara-t-il. Vous parvenez à rester gaie et optimiste, alors que tout est contre vous.

Elle haussa les épaules.

— Il est inutile de s'inquiéter de choses dont on n'a pas le contrôle, messire.

— Je vous en prie, soyons moins formels, vous et moi. Appelez-moi Keren. Nous appartenons à des camps opposés, mais rien ne nous empêche d'être des amis.

« Rien, pensa-t-elle, hormis le fait que je suis une Messagère du roi et que vous êtes un traître. » Pourtant, elle ne lui en fit pas la remarque à haute voix. Il était inutile de lui donner l'impression qu'elle rejetait sa proposition. Celle-ci lui servirait peut-être – en l'aidant par exemple à glaner des informations. Elle lui rendit son sourire.

— Par une si belle journée, comment vous dire non ?

Elle crut lire un certain soulagement sur son visage.

— Avez-vous pensé, finit-il par reprendre, à ce qui vous arrivera une fois que les Scotti seront ici ?

— J'imagine que je resterai dans cette tour, répondit-elle en haussant les épaules. Vous n'avez pas l'intention de me livrer à eux, j'espère ?

Un instant, elle sentit un frisson de peur, glacial, la parcourir. C'était peut-être ce que Keren prévoyait ? Après tout, elle avait toujours pensé que Will (maintenant secondé par Horace) viendrait lui porter secours.

Mais Keren parut blessé et les craintes d'Alyss s'estompèrent.

— Bien sûr que non ! s'exclama-t-il avec véhémence. Jamais je ne laisserais une dame de votre rang entre les mains de ces barbares.

— Ce sont vos alliés, lui rappela-t-elle un peu sèchement.

— C'est possible. Mais seulement par nécessité, non par choix.

— Croyez-vous qu'ils parlent de vous en des termes similaires ? demanda-t-elle.

— Le contraire me surprendrait, répliqua-t-il en la dévisageant avec franchise. Il n'y a pas d'amitié entre nous. Il s'agit d'une alliance stratégique. Ils ont besoin de moi et j'ai besoin d'eux. Rien d'autre.

— Cela doit être d'un ennuyeux, d'envisager un avenir sans amis véritables, dit-elle non sans sympathie. Seulement des compagnons qu'on a choisis par nécessité et pour lesquels on a peu d'estime.

Keren la regarda soudain avec froideur – il ne devait pas apprécier qu'elle lui rappelle cela.

— Je ne vais pas m'enterrer ici, rétorqua-t-il. Quand j'aurai suffisamment d'argent, j'irai à Gallica ou au Pays Teuton, où je pourrai acheter mon propre fief. En tant que baron, je n'aurai pas besoin d'amis.

C'était une pratique courante pour les rois de ces contrées, de vendre des terres et des titres. À Araluen, en revanche, cela n'était accordé qu'au mérite et aux chevaliers les plus fidèles. Mais la tristesse qui perçait sous les mots de Keren incita Alyss à insister.

— Ne voyez-vous donc pas quelle vie vous vous préparez, Keren ? Une existence solitaire, comme celle d'un banni – même si c'est vous qui vous vous imposez ce bannissement.

Il se redressa.

— Je sais ce que je fais, répondit-il avec raideur.

— Vraiment ? Car il n'est jamais trop tard. Les Scotti ne sont pas encore là. Envoyez chercher des renforts et défendez le château contre eux.

— Vous semblez avoir oublié un petit détail : la mort de Syron.

La jeune fille ne sut que répondre.

— Après tout, je ne l'ai peut-être pas désirée, poursuivit-il, mais il est mort parce que j'ai comploté contre mon propre pays. Je doute que le roi ait beaucoup de compassion pour moi après une telle action.

— Il se peut que…, commença-t-elle.

Il l'arrêta d'un signe de la main.

— Il y a aussi mes hommes. J'ai promis de les payer et ce sont les Scotti qui vont me fournir cet argent. Si je trahis ces derniers, comment vais-je rétribuer les soldats que j'ai embauchés ? Ceux-ci ne risquent pas de me rester fidèles.

Alyss savait qu'il avait raison. Elle l'avait su avant même qu'il parle.

— Cependant, nous discutions de votre avenir, pas du mien, reprit-il. Cela me prendra peut-être un ou deux ans pour amasser quelques richesses. Mais quand je partirai, qu'allez-vous devenir ?

Elle n'avait aucune réponse à lui apporter. Si Will et Horace ne parvenaient pas à la délivrer, il lui faudrait affronter des années d'emprisonnement, avec Keren pour seule compagnie. Peu importait qu'elle l'apprécie ou non : il était intelligent et parfois amusant. Une fois qu'il serait loin de MacIndaw, quel sort les Scotti lui réserveraient-ils ? Évidemment, Dame Pauline intercéderait peut-être auprès du roi pour qu'il accepte de payer une rançon. Halt appuierait cette demande, elle le savait. Mais cela créerait un précédent risqué.

Les Messagères, vu la nature de leur activités, étaient souvent contraintes d'affronter des situations dangereuses, incertaines. Mais si Duncan payait une rançon pour obtenir la libération d'une Messagère, cela encouragerait n'importe quel rebelle à emprisonner d'autres Messagères et à exiger de l'argent en retour.

En entrant dans le service diplomatique, les jeunes filles étaient conscientes que si elles étaient capturées, elles ne pouvaient s'attendre à recevoir d'aide de la part de la cour royale. En revanche, s'il arrivait malheur à une Messagère, le roi Duncan et ses conseillers pouvaient se venger sur les coupables. C'était déjà arrivé par le passé. Une méthode fort dissuasive. Cependant, peu lui importerait d'être vengée si elle mourait…

Elle se rendit compte qu'elle était restée silencieuse depuis une bonne minute.

— Je me débrouillerai, j'imagine, répondit-elle enfin.

Mais Keren secoua la tête.

— Alyss, vous cherchez peut-être à me tromper en vous montrant si désinvolte, mais je doute que vous parveniez à vous tromper vous-même. Vous êtes trop intelligente pour ça. En étant ma prisonnière, vous jouissez de certains privilèges, mais ce ne sera pas le cas avec les Scotti. Vous deviendrez une esclave, une bonne à tout faire. Ils vous enverront de l'autre côté de la frontière et vous céderont au plus offrant. Ce n'est pas une perspective agréable, croyez-moi. Leurs villages sont primitifs et les conditions de vie de leurs esclaves intenables.

Alyss se releva.

— C'est tellement gentil de vous préoccuper ainsi de moi, répliqua-t-elle d'un ton glacial.

Keren lui sourit et tenta de l'amadouer.

— Je me contente de me montrer réaliste, dit-il. Avant de vous suggérer une solution alternative. La seule possible, d'après moi.

— Une solution alternative ?

— Vous pourriez devenir mon épouse.

— Votre épouse ? s'exclama-t-elle d'une voix stridente, visiblement sous le choc. Pourquoi ? Pour quelle raison accepterais-je de me marier avec vous ?

Keren haussa les épaules. Son sourire, qui s'était estompé, revint de nouveau sur ses lèvres.

— Ma proposition n'est pas complètement grotesque, vous savez. Si vous êtes mon épouse, les Scotti se montreront respectueux avec vous. Vous serez libre de circuler dans le château et sur les terres alentour. D'aller et de venir comme il vous plaira, ajouta-t-il en se levant et en agitant la main vers la fenêtre.

— Vous me ferez confiance ? Vous n'aurez pas peur que je m'enfuie ? demanda-t-elle, encore atterrée par l'énormité de sa proposition, par son arrogance – ce dont il ne semblait pas conscient.

— Où donc ? Nous serons encerclés de Scotti. Ils préparent une véritable invasion, pas de simples pillages ici et là. Par ailleurs, si vous acceptiez, vous montreriez un peu plus de sympathie à l'égard de mes… actions, ajouta-t-il.

— Vous voulez dire, répliqua-t-elle avec froideur, que je serais associée à un traître ?

À ce mot, il eut un geste de recul.

— Ne me jugez pas aussi durement, Alyss. Rappelez-vous, nous ne resterions pas ici pour toujours. À Gallica, vous deviendriez baronne.

Elle savait qu'elle ne devait pas provoquer son hostilité, qu'il lui fallait au contraire rester en bons termes avec lui. Mais tout ceci était si choquant qu'elle avait du mal à contrôler ses émotions.

— Il y a un léger obstacle, déclara-t-elle. Je ne vous aime pas. Je ne suis même pas certaine de beaucoup vous apprécier.

— Est-ce si important ? Combien de mariages parmi la noblesse se fondent-ils sur l'amour ? La plupart du temps, ce sont des arrangements entre familles. Et je ne suis pas un si mauvais parti, après tout, ajouta-t-il d'un ton léger.

— La noblesse ? répéta-t-elle. Laissez-moi vous éclairer sur mes origines. Je suis une orpheline. Je n'ai pas de famille. J'ai des amis auxquels je suis fidèle et pour lesquels j'éprouve gratitude et amour. Aussi, je n'appartiens pas à votre classe et pour moi, l'amour importe dans un mariage.

Le visage de Keren s'assombrit, tandis que la colère s'emparait de lui.

— Vous pensez à ce Rôdeur, n'est-ce pas ? Je me doutais qu'il y avait quelque chose entre vous !

Alyss, malgré tout ce qu'on lui avait enseigné, oublia toute diplomatie.

— Cela ne vous regarde pas. En réalité, il y a une bonne cinquantaine d'hommes que je trouverais plus faciles à aimer que vous. Des chevaliers, des Rôdeurs, des Scribes, des forgerons, des aubergistes, ou encore des garçons d'écurie. Parce que tous ont un avantage sur vous : ils ne sont pas des traîtres.

Elle comprit que ces derniers mots venaient de le piquer au vif. Keren n'était plus seulement en colère : il était hors de lui. Il fit volte-face et se dirigea vers la porte. Avant de sortir, il se retourna vers la jeune fille.

— Parfait ! Mais n'oubliez pas, le jour où vous serez à quatre pattes, sous la pluie glaciale d'un village scotti, en train de récurer le sol ou encore de nourrir les cochons, n'oubliez pas que vous auriez pu être baronne !

Il pensait avoir le dernier mot. Mais tandis qu'il s'apprêtait à fermer la porte derrière lui, elle murmura :

— Le prix serait trop élevé.

Il se retourna une dernière fois. Leurs yeux se croisèrent. Toute cordialité avait disparu entre eux. Elle avait franchi une limite et ne pourrait plus faire marche arrière.

— Allez au diable, rétorqua-t-il doucement.

27

Horace regarda par-dessus l'épaule de Will pour examiner l'esquisse grossière que celui-ci venait de terminer.

Il fronça les sourcils. L'installation imaginée par son ami ressemblait à une charrette à bras construite à l'envers.

— Qu'en penses-tu ? demanda le Rôdeur.

— Je ne comprends pas ce que c'est.

Will tapota les endroits importants de son dessin du bout de son crayon de charbon.

— C'est très simple, expliqua-t-il. Il y a deux roues. Des poignées et une structure en bois, ainsi qu'un toit en pente. L'engin continue de rouler pendant que nous restons dessous.

— Pourquoi dessous ? demanda le jeune chevalier.

— Parce que sinon, répliqua Will sur un ton légèrement agacé, nous serions à découvert.

Il dévisagea Horace avec insistance, dans l'attente d'une autre question. Mais les yeux du jeune homme étaient rivés sur l'esquisse, et des rides se formaient sur son front.

— Le plus beau, poursuivit alors Will, c'est qu'on peut l'assembler ou le démonter en quelques minutes seulement.

— Oui, c'est un avantage, répliqua Horace d'un ton peu convaincu.

— Ça t'amuse, d'être aussi négatif ? s'écria alors le Rôdeur, exaspéré.

— Will, je n'ai pas la moindre idée de ce que tu as l'intention de faire avec cette… chose. N'oublie pas que je ne suis qu'un

simple guerrier. Tu me montres ce dessin d'une charrette à l'envers – autant t'avouer que j'ai déjà vu des roues mieux dessinées que ça – et tu t'attends à ce que je pousse des cris de joie.

Will observa son esquisse d'un œil plus sceptique. Son ami avait peut-être raison : l'ensemble avait l'air vraiment bizarre. Mais selon lui, Horace était exagérément critique.

— Ces roues ne sont pas si ratées que ça, je trouve, finit-il par dire.

Horace lui prit son crayon des mains et indiqua celle de gauche.

— Regarde, elle est plus grande que l'autre.

— C'est à cause de la perspective, répliqua le Rôdeur avec obstination. Elle est plus grande parce qu'elle est plus proche.

— Dans ce cas, ta charrette devrait faire cinq mètres de large, répondit le jeune chevalier. C'est donc ce que tu prévois ?

— Non. Deux mètres suffiront. Et trois en longueur.

Will dessina de nouveau la roue de gauche.

— C'est mieux ?

— Elle pourrait être un peu plus ronde, dit Horace. Une roue de cette forme ne pourra jamais rouler. Regarde, elle est pointue de ce côté…

Cette fois, Will se mit vraiment en colère – il avait l'impression que son ami faisait exprès d'être aussi tatillon. Il lança son crayon sur la table.

— Je voudrais bien t'y voir, toi, dessiner un cercle parfait à main levée ! C'est juste un brouillon, pas une œuvre d'art !

Malcolm choisit cet instant pour entrer dans la pièce. Il jeta un coup d'œil au dessin de Will.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il.

— Une charrette à l'envers, l'éclaira Horace.

Will lui lança un regard meurtrier et décida de l'ignorer. Il se tourna vers le guérisseur.

— Crois-tu que tes compagnons pourraient construire ceci ? s'enquit-il.

Pensif, Malcolm fronça les sourcils.

— Ça n'a pas l'air facile. Nous avons quelques roues de charrettes, mais elles font toutes la même taille. Tu veux vraiment que celle-ci soit plus grande que les autres ?

Horace plaqua une main sur sa bouche pour dissimuler un sourire.

— C'est à cause de la perspective, répéta Will, en articulant très clairement.

— Ah ? Bon, si tu le dis.

Malcolm examina l'esquisse d'un peu plus près.

— Les veux-tu aussi plates que ça ? finit-il par demander. Nos roues ont tendance à être… rondes, tu sais. Et d'après moi, les tiennes ne pourraient pas vraiment rouler.

À dire vrai, Malcolm, caché derrière la porte, avait entendu la conversation des deux amis. Horace éclata de rire, si brusquement que son nez se mit à couler. Voyant cela, Malcolm fut incapable de se retenir.

Will les dévisagea avec froideur.

— Très amusant, dit-il. Qu'est-ce qu'on rigole ! Pourquoi ai-je joué les saltimbanques, alors qu'il y avait deux comiques disponibles ?

Non sans difficulté, Horace et Malcolm prirent sur eux et cessèrent enfin de rire, tout en s'essuyant les yeux.

— Aaah, soupira le chevalier. Ça fait un bien fou de démarrer la journée ainsi.

— La matinée est déjà bien avancée, rétorqua le Rôdeur.

— Mieux vaut tard que jamais, intervint Malcolm.

Horace comprit qu'il était temps de retrouver un peu de sérieux.

— Will, pourquoi ne pas nous expliquer à quoi servira cet engin ?

Le chevalier se doutait que cette idée devait être ingénieuse – comme l'étaient souvent celles de son ami.

— Cela nous permettra de nous approcher des murs du château, répondit enfin Will. Avec notre échelle.

— Tu as l'intention de pousser cette drôle de charrette jusqu'à la muraille ? Et ce toit est censé nous protéger des tirs ennemis, n'est-ce pas ? Will, cela prendra trop de temps, et dès que nous quitterons cet abri, ils seront prêts à nous abattre.

— Je sais, répondit le Rôdeur. Mais comme tu l'as fait remarquer, si nous essayons de courir de la lisière de la forêt jusqu'aux murailles en transportant une échelle, nous n'avancerons pas vite, et ils pourront nous repousser à loisir.

— Et alors ? Faire rouler ce… truc prendra deux fois plus de temps ! Nous serons évidemment hors de portée en restant dessous, mais je ne vois toujours pas comment…

— Nous ne parcourrons que la moitié du chemin, le coupa Will. Ensuite, nous nous arrangerons pour que l'une des roues se détache.

— Dans quel but ? intervint Malcolm.

— Laissez-moi tout vous expliquer depuis le début, reprit le Rôdeur. Nous assemblons la charrette à la lisière du bois. Nous attachons notre échelle sur le toit, ajouta-t-il en ajoutant ce détail à son esquisse. Ensuite, en milieu d'après-midi, Horace, moi et disons quatre Skandiens, nous nous glissons dessous et commençons à la pousser vers la muraille.

— En pleine journée ? s'exclama Horace. Ils nous verront, c'est évident ! Ils nous tireront dessus et…

Will leva la main pour lui intimer le silence.

— Nous avançons jusqu'à nous retrouver à une vingtaine de mètres du mur d'enceinte. Là, nous brisons une roue et la charrette s'affaissera sur le côté. L'ennemi croira qu'ils ont détruit un élément crucial de notre engin, ou que ce dernier a un défaut de fabrication. Quoi qu'il en soit, ils verront que nous ne pouvons plus avancer. Les quatre Skandiens repartiront en courant vers la forêt.

Horace s'aperçut que Will avait oublié un point important.

— Et nous deux ? demanda-t-il.

Son ami lui sourit.

— Nous restons sous notre abri. Ils ne se douteront pas que nous sommes cachés là, étant donné qu'ils auront vu quatre soldats s'enfuir.

Le chevalier commençait à comprendre…

— Nous serons à vingt mètres des murailles… avec une échelle, dit-il doucement.

Will hocha la tête avec un enthousiasme non dissimulé.

— Il ne nous restera plus qu'à attendre quelques heures. La charrette fera alors partie du paysage. Ensuite, quand le spectacle de Malcolm débutera au sud, que l'attention se portera ailleurs, nous courrons jusqu'à la muraille, avec notre échelle.

— Et peut-être qu'aucun d'entre eux ne s'en apercevra, ajouta Horace.

— C'est exactement cela, répondit Will en souriant.

— Excellent !

Malcolm acquiesça. Décidément, ce jeune Rôdeur avait la tête sur les épaules.

— Oui, excellente idée, murmura-t-il.

28

Horace posa les grosses branches qu'il transportait contre un tronc. Le sentier qu'ils suivaient serpentait entre le sous-bois et un indescriptible fouillis d'arbres. Il s'essuya le front avec un morceau de tissu et s'accroupit un instant pour se reposer.

— C'est vraiment lourd, dit-il à Will.

— Oui, et plus long que je le croyais. Ces chemins sont si peu praticables et si rarement empruntés que s'ils n'existaient pas, ça ne ferait pas grande différence.

Il éleva la voix pour appeler Trobar, en tête du cortège.

— Trobar ! Tu peux faire une pause !

Le géant se retourna et lui fit un signe de la main. Puis il s'assit en tailleur au milieu du chemin. Ombre, qui ne le quittait pas, s'immobilisa tout près, les yeux rivés sur lui. Will sourit avec regret et songea que le nom de la chienne lui convenait à merveille : elle était devenue l'ombre de Trobar.

Derrière Will et Horace, les Skandiens se débarrassèrent à leur tour de leurs fardeaux et s'assirent. Ils firent passer des outres remplies d'eau et s'étirèrent pour détendre leurs muscles endoloris. C'était une tâche très ardue, songea Will. Lui qui avait pourtant l'habitude de traverser des forêts trouvait ce fouillis végétal de lianes, de plantes grimpantes et d'arbrisseaux extrêmement difficile à vaincre. Malgré l'aide de Trobar, qui débroussaillait le sentier sur leur passage avec une large faucille, leur progression était une lutte de chaque instant. Mais ce n'était pas le plus difficile : il leur fallait aussi transporter les

différents éléments de ce qu'ils appelaient maintenant « la Charrette à l'envers ». Les planches formant son cadre et le toit ainsi que les roues avaient été démontées.

Gundar vint rejoindre Will et Horace. Encombré de son énorme bouclier, de sa hache et de son casque cornu, il avait aussi sous le bras une moitié d'échelle – ils en avaient trois en tout, fabriquées en deux parties afin d'en faciliter le transport. Le Skandien la lâcha sur le sol, mais un entrelacs de branches et de plantes l'arrêta dans sa chute.

— On est bientôt arrivés ? demanda-t-il d'un ton enjoué.

Il s'essuya le front du revers de la main et accepta l'outre d'eau que Will lui tendait.

— C'est à deux pas, mentit Horace.

Le Skandien lui adressa un large sourire.

— Vous comprenez maintenant pourquoi nous préférons voyager sur nos drakkars, déclara-t-il.

Will et Horace acquiescèrent.

— Oui. À l'avenir, je ne voyagerai plus que sur des bateaux, dit le Rôdeur. La Grande Écumeuse doit paraître tellement paisible, après pareille épreuve ! Comment s'en sortent tes hommes ?

Gundar le dévisagea avec satisfaction – selon lui, un vrai chef était toujours soucieux du bien-être de ses guerriers.

— Oh, ils se plaignent, lancent des jurons et continuent d'avancer. En d'autres termes, ils vont bien. C'est quand un Skandien se plaint pas qu'on sait qu'il y a un problème.

Horace se redressa en étirant son cou et son dos.

— On pourrait en profiter pour se relayer, dit-il.

En effet, seule une moitié des Skandiens portait des charges – hormis leurs armes et leurs armures – et ils se relayaient à intervalles réguliers. Will et Gundar remarquèrent cependant qu'Horace n'avait encore demandé à personne de reprendre son fardeau.

— Qu'un de ces fainéants vienne soulager notre général ! lança alors le loup des mers.

Une silhouette à forte carrure s'avança vers eux. Avant même de pouvoir distinguer les traits de l'homme, Will sut de qui il s'agissait.

— Donne-moi ça, général, dit Nils Ropehander.

Les Skandiens étaient vraiment de drôles de gens, songea le Rôdeur. Depuis qu'Horace avait enfoncé le casque de Nils sur son crâne et lui avait brisé le nez d'un bon coup de poing, le loup des mers était devenu l'un de ses partisans les plus enthousiastes.

— Je ne suis pas mécontent de m'en débarrasser, répondit le jeune chevalier en tendant les lourdes planches à Nils.

Celui-ci les passa aisément par-dessus son épaule et alla reprendre sa place dans la file. Will, qui venait de se relever, réussit à plonger de côté à temps pour éviter d'être assommé par les planches. Son cri d'étonnement intrigua Nils, qui pivota de nouveau pour voir ce qui se passait… et cette fois, les morceaux de bois heurtèrent violemment le casque de Gundar.

— Par les cornes de Gorlog ! gronda ce dernier. Fais attention à ce que tu fais !

Nils se tourna encore en s'excusant. Cette fois, Will vit les planches arriver. Il resta donc accroupi tandis qu'elles fouettaient l'air au-dessus de lui. Cette situation aurait pu se répéter des heures durant, mais Horace y mit fin en empoignant les morceaux de bois, arrêtant ainsi Nils en plein mouvement.

— Laisse-les immobiles, d'accord ?

— Je ne comprends pas ce qui a pu se passer, répondit Nils, tout confus.

Gundar examina son casque : il y avait une nouvelle bosse, il en était convaincu. Il fixa Nils d'un œil accusateur. Comme tous les Skandiens, il tenait beaucoup à son casque.

— Quand nous arriverons à MacIndaw, envoyons-le en haut des murailles avec ces planches, proposa-t-il. Il nous débarrassera des ennemis en un rien de temps.

— J'm'excuse, Skirl, dit Nils. J't'avais pas vu. Pas plus que l'Rôdeur.

— C'est bien l'problème, rétorqua Gundar. La prochaine fois, regarde par-dessus ton épaule avant de t'lancer dans une danse pareille !

Le coupable hocha la tête d'un air penaud.

— J'retourne à ma place, ajouta-t-il, comme impatient de s'éloigner de ces regards accusateurs.

Alors qu'il repartait sur le sentier, on entendit quelques coups sourds suivis de cris furieux et de nouvelles excuses de la part de Nils. Will se mit à sourire.

— Partons maintenant avant qu'il n'y ait trop de dégâts ! proposa-t-il. Trobar ! appela-t-il, en route !

Le géant reprit sa lente progression, jouant de la faucille avec de larges gestes, tandis que la chienne se faufilait derrière lui.

— On est bientôt arrivés ? demanda Gundar.

— Tu vas nous demander ça encore longtemps ? répliqua Horace.

— Oh, j'ai à peine commencé, tu sais, répondit le Skandien avec un large sourire.

***

L'après-midi était déjà bien avancé quand ils atteignirent leur destination. Les hommes posèrent leurs charges à terre et tous s'avancèrent vers la lisière de la forêt afin d'observer MacIndaw. C'était la première fois que les Skandiens le voyaient d'aussi près.

— Restez dans l'ombre, leur conseilla Will. Il ne faut surtout pas qu'ils nous aperçoivent.

Cet avertissement était pourtant inutile : au fil des années, les loups des mers avaient connu leur part d'attaques et savaient à quel point il est important de surprendre l'ennemi. Cependant, alors qu'ils contemplaient la place forte, certains paraissaient dubitatifs. Aucun d'entre eux n'avait jamais assiégé de véritable château. Ils avaient évidemment pris d'assaut quelques tours isolées ou des bâtisses entourées de palissades, mais MacIndaw était plus impressionnant que tout ce qu'ils avaient pu rencontrer jusqu'à présent.

— J'espère que votre plan va marcher, fit remarquer Gundar, aussi peu convaincu que ses hommes.

— Ne t'inquiète pas, répliqua Horace avec confiance.

« Pourvu qu'il ait raison », songea Will.

— On ferait mieux de se reposer, dit alors ce dernier. J'ai aperçu une clairière à une vingtaine de mètres d'ici. Pour l'instant, il n'y a rien d'autre à faire. Ce soir, Malcolm et son

équipe installeront les tubes à brouillard. Ensuite, nous aurons la journée de demain pour assembler la charrette.

Tous obtempérèrent avec gratitude.

Une fois dans la clairière, le Rôdeur mit en place un tour de garde, s'arrangeant pour qu'Horace et lui soient de service à l'aube – moment où Malcolm devait leur envoyer un signal leur indiquant que les préparatifs étaient terminés.

Des heures plus tard, Gundar vint rejoindre les deux jeunes gens à la lisière du bois ; couchés à plat ventre sur le sol humide, ils contemplaient le château, une masse sombre et menaçante, à moins de cinquante mètres de là. Ils apercevaient des traits de lumière le long des remparts, mais à d'autres endroits, tout était plongé dans l'obscurité. De temps à autre, des sentinelles passaient devant les torches.

— Ils sont vraiment imprudents, constata le Rôdeur. J'aurais pu en abattre une demi-douzaine depuis qu'on est là.

Horace lui jeta un coup d'œil.

— Tu ne devrais peut-être pas hésiter, suggéra-t-il.

Mais Will secoua la tête.

— Je ne veux pas qu'ils détectent notre présence. Et puis, si j'en abattais un, les autres cesseraient d'aller et venir en pleine lumière.

— C'est possible, acquiesça le chevalier à contrecœur. Mais ils ne semblent pas briller par leur intelligence.

— Regardez ! les interrompit Gundar.

À un kilomètre au sud, un éclair rouge s'éleva dans le ciel avant d'éclater en étincelles. Les trois observateurs entendirent un bourdonnement de surprise venir des murailles de MacIndaw.

— Malcolm est prêt, déclara Will.

— L'attaque aura donc lieu demain soir, comme prévu.

— On est bientôt arrivés ? demanda Gundar en souriant.

29

Le signal de Malcolm avait été repéré du château. Les sentinelles, qui n'avaient aucune connaissance en alchimie ni en feu d'artifice, serrèrent plus fort leurs armes tout en jetant des regards apeurés vers le sud et se demandèrent si ce phénomène magique était de la sorcellerie.

Keren, qu'on avait réveillé d'un profond sommeil, faisait les cent pas sur les remparts et scrutait la nuit, attendant que la lumière rouge qui avait traversé le ciel apparaisse à nouveau. Au bout d'une heure, constatant qu'il ne se passait rien de plus, il décida qu'il s'agissait d'une fausse alerte – une autre de ces étranges lueurs qu'on apercevait parfois dans le bois de Grimsdell.

Avant de retourner se coucher, il fit une inspection rapide des défenses et s'arrêta au rempart qui donnait vers l'ouest, là où la distance entre la forêt et le château était la plus courte. John Buttle était déjà là.

— Rien n'a bougé de ce côté ? demanda-t-il à son lieutenant.

Buttle dormait quand on était venu lui rapporter qu'une mystérieuse lumière rouge était apparue dans le ciel. Les pans de sa chemise de nuit, par-dessus laquelle il avait enfilé à la hâte une cotte de mailles, étaient rentrés dans son pantalon.

— Rien du tout, répondit-il.

Les doigts de Keren pianotèrent sur le mur de pierre.

— C'est le côté le plus vulnérable, commenta-t-il d'un air pensif.

Mais Buttle secoua la tête.

— Impossible de faire passer une force armée dans c'fouillis d'arbres, assura-t-il. J'suis déjà parti en reconnaissance dans c'coin. Et même s'ils y parvenaient, ils auraient pas le temps de s'mettre en ligne : on les repérerait tout d'suite.

Keren n'était qu'à moitié convaincu.

— Peut-être. Mais tant qu'il ne se passera rien de ce côté, mes soupçons ne s'apaiseront pas. Je ne comprends pas pourquoi Syron n'a jamais fait couper ces arbres.

— Parce que ça lui aurait d'mandé des années, répondit Buttle. Et des centaines d'hommes. Ce bois est notre meilleure défense, croyez-moi. Une vraie jungle.

— Hmm. Quoi qu'il en soit, je veux qu'on le surveille de près cette nuit. Tu restes ici ?

Buttle secoua la tête.

— J'retourne me coucher, annonça-t-il.

— Ce n'était ni une suggestion, ni une question, répliqua Keren d'une voix glaciale.

Son lieutenant se raidit, furieux.

— Très bien, messire, répondit-il à contrecœur. J'resterai là jusqu'à l'aube.

— Bien, dit Keren en tournant les talons pour se diriger vers l'escalier.

Une nouvelle fois, il regretta que son second ne soit pas un compagnon plus aimable ou plus prompt à assumer ses responsabilités. Il aurait préféré que Buttle décide de lui-même de monter la garde, plutôt que d'avoir à le lui ordonner. Il poussa un long soupir. Il ne pourrait quitter ce lieu avant deux années et il sentait que les mois à venir ne seraient pas de tout repos. Il maudissait la jeune fille blonde et élégante qui avait refusé sa proposition de mariage. Au moins, elle aurait été de bonne compagnie.

Sur le rempart, Buttle marmonna un juron silencieux, destiné à Keren.

***

Après avoir reçu le signal de Malcolm, Will et Horace passèrent une bonne nuit : sachant que rien ne se produirait dans l'immédiat, ils s'autorisèrent quelques heures de détente. Ils avaient monté leurs tentes non loin de la clairière. Ils s'y glissèrent et dormirent profondément jusqu'aux premières lueurs de l'aube.

Le jour suivant, leur ennemi principal serait une étrange combinaison d'ennui et d'impatience. Ils avaient prévu de mettre le début de leur plan à exécution en fin d'après-midi et Will savait qu'au fil des heures, puis des minutes, la tension monterait au creux de son estomac.

Ce fut le cas. Au matin, ils assemblèrent la charrette et l'échelle et les transportèrent, non sans mal, à la lisière de la forêt. Comme il fallait s'y attendre, ils avaient commencé leurs préparatifs si tôt que tout fut terminé vers midi : il leur restait quatre bonnes heures à patienter.

Will s'assit sous un arbre et fit semblant de s'assoupir, tout en tâchant d'apaiser son anxiété. Il jeta un coup d'œil à Horace, qui se trouvait à quelques mètres de lui, bavardant comme si de rien n'était avec les quatre Skandiens qui les accompagneraient. Le chevalier dévisagea le Rôdeur et lui adressa un sourire rassurant.

Will se demanda comment Horace pouvait garder son calme, sans savoir que son ami se posait exactement la même question et éprouvait une tension semblable au creux de l'estomac.

Les heures passaient lentement. Pour la énième fois, Will alla vérifier la charrette, afin d'être certain que la roue s'affaisserait au moment voulu. Il examina les planches qui formaient le toit pour s'assurer qu'aucun interstice ne laisserait passer une flèche. Puis il interrogea les quatre loups des mers : ceux-ci ne devaient commettre aucune erreur.

— Faites semblant de paniquer, leur conseilla-t-il.

Quatre paires d'yeux perplexes le fixèrent.

— Comme si vous étiez terrifiés, ajouta-t-il.

Les quatre Skandiens le dévisagèrent cette fois avec hostilité.

— Il suffit de jouer la comédie, précisa-t-il.

Les guerriers acquiescèrent alors à contrecœur. Ensuite, il vérifia leurs boucliers – il disposait de peu de soldats et ne

pouvait se permettre d'en perdre dès l'engagement. Les boucliers, huilés pour éviter au bois de sécher et de se fragiliser, étaient généreusement cloutés et recouverts de peau de bœuf. Les hommes les passeraient dans leur dos quand ils rejoindraient la lisière à toute allure. Leur casque protégerait leur crâne et seules leurs jambes seraient exposées aux tirs ennemis. Pourtant, pensa le Rôdeur, même une jambe blessée pouvait empêcher un guerrier de se battre.

— Ne courez pas en ligne droite, leur ordonna-t-il. Et ne restez pas groupés. Dispersez-vous, d'accord ?

Un des loups des mers prit une profonde inspiration, s'apprêtant à rétorquer que Will n'avait pas à les materner ainsi. Puis il comprit qu'en réalité le Rôdeur se souciait sincèrement d'eux, et il éprouva un élan soudain d'affection pour le jeune homme.

— Oui, Rôdeur, c'est compris, dit-il, docile.

Will acquiesça d'un air distrait puis s'éloigna, préoccupé par le déroulement de leur plan.

Des heures plus tard, le soleil se mit à baisser, les arbres projetant leurs ombres allongées vers le château.

Un vacarme retentit au loin, venant du sud. Will passa son grand arc sur son épaule, réajusta son carquois et se tourna vers Horace.

— Il est temps d'y aller.

30

Le brouhaha venant du sud leur indiquait que la diversion de Malcolm avait débuté. Le guérisseur avait regroupé une cinquantaine de ses compagnons, hommes, femmes et enfants, à une bonne distance du château, mais à portée d'oreille. Quand il leur en avait donné l'ordre, ils s'étaient mis à hurler, crier, chanter en tapant sur des objets de métal – des casseroles et des ustensiles de cuisine pour la plupart. Un vacarme qui remplissait l'objectif escompté : détourner l'attention de l'ennemi, du moins pendant quelques minutes. En effet, les sentinelles postées sur la muraille se mirent à courir vers les remparts situés au sud.

— Allons-y ! lança Will.

Il s'accroupit et se glissa sous la charrette, suivi d'Horace et des quatre guerriers skandiens. Ceux-ci, contents que l'attente soit terminée, sourirent au Rôdeur tandis que celui-ci leur faisait signe de se mettre en route. Aussitôt, ils poussèrent de tout leur poids sur les brancards placés à l'intérieur de l'étrange véhicule – nul besoin qu'Horace et Will leur donne un coup de main : les loups des mers, solidement bâtis, s'en sortaient sans mal. Les deux jeunes gens se placèrent à l'avant, là où le toit en pente était le plus bas, pour que les Skandiens manœuvrent l'engin avec plus d'aisance.

La charrette se mit à rouler, lentement d'abord car il fallait sortir du sous-bois ; puis les guerriers partirent à petites foulées

et le véhicule prit de la vitesse, cahotant sur le terrain inégal qui les séparait du château.

En dépit de la diversion de Malcolm, ils s'attendaient à être repérés depuis les remparts et Will entendit bientôt des cris d'alarme et de surprise résonner au loin. Puis, presque instantanément, un craquement retentit au-dessus de sa tête alors qu'un projectile atterrissait sur le toit de la charrette. Ce devait être un trait d'arbalète, qui venait de mordre le bois bien dur. Trois autres impacts se succédèrent rapidement. Après un court intervalle d'une vingtaine de secondes, les tirs reprirent sur le même rythme.

Will devina alors que seuls quatre soldats se trouvaient sur les remparts et qu'il leur fallait recharger leur arme après avoir décoché leur trait. C'était l'inconvénient de l'arbalète, qui comportait un étrier à l'avant : une fois que le trait avait été tiré, le soldat devait baisser son arme vers le sol, placer son pied dans l'étrier et tirer la corde des deux mains pour la ramener dans la détente, avant de pouvoir encocher une autre flèche et redresser l'arbalète.

Lorsque le dernier trait de la deuxième volée frappa le toit à seulement quelques centimètres de sa tête, Will eut un léger mouvement de recul. Il jeta un coup d'œil prudent à travers le minuscule judas aménagé dans le bois – pas assez large pour laisser passer une pointe de flèche.

— Encore cinq ou six mètres ! lança-t-il aux Skandiens.

Ils étaient en effet presque à mi-parcours. Will voulait s'approcher autant que possible du château afin qu'Horace et lui n'aient pas une trop longue distance à parcourir quand ils attaqueraient pour de bon à la nuit tombée. Cependant, s'ils s'arrêtaient trop près des murailles, les Skandiens seraient exposés à un danger plus grand quand il leur faudrait repartir en courant vers la forêt.

Il serra la corde qui gouvernait la roue destinée à s'affaisser et attendit encore quatre mètres avant de tirer.

L'écrou qui maintenait la roue sur son axe lâcha. La roue continua de tourner sur un ou deux mètres, puis sortit de son axe ; la charrette s'inclina brusquement et s'effondra vers le sol.

Ils entendirent distinctement, sur les remparts, des hurlements de joie et des moqueries. Quand le véhicule s'arrêta, deux autres traits vinrent s'écraser contre le toit. Will comprit alors que seules deux des arbalètes étaient chargées.

— Maintenant ! ordonna-t-il aux quatre Skandiens.

Ils ne se le firent pas dire deux fois. Ils sortirent par l'arrière et partirent vers les arbres au pas de course, se dispersant comme le leur avait conseillé le Rôdeur. D'autres cris s'élevèrent du haut des murailles, accompagnés d'exclamations railleuses, alors que l'ennemi voyait les attaquants détaler comme des lâches.

Will vit une flèche frapper le bouclier d'un des Skandiens ; ce dernier trébucha sous la force du coup. Le jeune homme était heureux qu'aucun des arbalétriers ne soit équipé d'un arc comme le sien : l'arbalète était bien plus longue à charger et de portée moindre.

Le Rôdeur poussa un soupir de soulagement en voyant les quatre Skandiens atteindre indemnes la lisière du bois. Il s'installa sur le sol humide et froid et adressa un large sourire à Horace.

— Jusqu'ici, tout se déroule comme prévu, dit-il d'un ton paisible. Tu ferais mieux de te mettre à l'aise. Nous devons maintenant attendre la nuit.

Le chevalier, accroupi sous le toit de la charrette, leva les yeux au ciel.

— Le passe-temps que je préfère, répliqua-t-il. As-tu apporté quelque chose à manger ?

***

À mesure que l'après-midi avançait, les sentinelles postées sur les remparts perdirent tout intérêt pour la charrette abandonnée au milieu de la lande.

— C'est une diversion, déclara Keren, venu observer l'étrange véhicule. Jamais ils ne lanceraient l'assaut avec une seule échelle.

Plus il y pensait, plus il était persuadé d'avoir vu juste. La muraille située à l'ouest, la plus proche de la forêt, était l'endroit

le plus vulnérable, mais aussi le plus évident. Et pour cette raison, il était fort peu probable que des ennemis choisissent d'attaquer de ce côté. La présence de cette charrette était un leurre – et pas très habile, vu qu'il était impossible de s'en prendre à ces murailles avec une simple échelle.

Sa conviction se renforçait : l'assaut, si assaut il y avait, serait lancé depuis le sud, ou bien depuis l'est. Ils étaient les plus éloignés du côté ouest, après tout. Mais le sud lui paraissait l'hypothèse la plus solide. Les ennemis s'étaient déjà fait entendre et Keren sentait qu'ils essaieraient de le tromper encore une ou deux fois, afin d'endormir sa méfiance, avant de lancer la véritable attaque.

Il désigna la charrette, couchée sur le côté, à une vingtaine de mètres du château.

— Voyez si vous pouvez la brûler, ordonna-t-il au sergent qui se tenait près de lui. Et continuez de surveiller le bois, même si, selon moi, ils ne tenteront rien par ici. Soyez prêts à envoyer vos hommes vers la muraille sud si nous avons besoin de vous là-bas.

***

Dans l'espace confiné de la charrette, Horace se tortillait en vain pour trouver une position plus confortable. Will le regarda d'un air désapprobateur.

— Arrête de bouger, lui dit-il. Si tu continues ainsi, notre abri va se renverser.

Le chevalier lui décocha un regard noir.

— C'est peut-être facile pour toi, qui es habitué à rester des heures sans bouger, même si des fourmis te grimpent dessus et que tes muscles s'engourdissent.

— Si j'y arrive, tu en es capable toi aussi, marmonna Will.

Il tendit le cou pour jeter un autre coup d'œil à travers le judas pour observer le château. Il distingua trois soldats dont les yeux semblaient rivés sur la charrette et, tout près d'eux, vit de la fumée s'élever d'un brasero.

« Bizarre, pensa-t-il. Il ne fait pas si froid que ça. »

— Que se passe-t-il ? demanda Horace à haute voix.

Il s'ennuyait ferme. Will lui fit signe de se taire. Ils se trouvaient trop près des murailles et risquaient d'être entendus.

— Parle un peu moins fort.

Horace leva de nouveau les yeux au ciel et reprit en chuchotant d'un ton plaintif :

— Toi, au moins, tu peux regarder dans le judas pour passer le temps.

— Pauvre petit, répliqua son ami d'un ton moqueur, tu es couvert de fourmis, tu as des crampes et pas même un petit judas pour te distraire.

— Oh, tais-toi un peu, rétorqua Horace, à court de répartie.

Soudain, un impact de flèche les interrompit. Le chevalier sursauta. Will fronça les sourcils en demandant pour quelle raison les sentinelles perdaient leur temps et des munitions à tirer sur une charrette vide… Et tout à coup, il comprit.

Horace huma l'air.

— Je sens de la fumée, finit-il par dire.

Will regarda encore une fois par le judas. Il vit les remparts, les mêmes soldats postés au même endroit, les yeux toujours braqués sur la charrette. Puis l'un d'eux leva son arbalète et décocha une nouvelle flèche.

— En voilà une autre, avertit-il son compagnon.

Le trait traversa les airs, laissant dans son sillage un ruban de fumée. Quelques secondes plus tard, il se planta dans le toit de leur abri et l'odeur de fumée s'intensifia. À travers le judas, Will entrevit une flammèche.

— Ils tirent des flèches enflammées, annonça-t-il posément.

— Quoi ? s'écria Horace en essayant de se redresser. Il faut qu'on file d'ici !

Il se cogna le crâne contre l'une des poutres du toit.

— Calme-toi, répliqua le Rôdeur. Avant de partir, j'ai fait humidifier les planches.

Le chevalier se rassit avec hésitation. Puis il se souvint avoir vu les Skandiens verser de l'eau et de la neige sur le toit de la charrette.

— As-tu déjà essayé de mettre le feu à un morceau de bois en lançant dessus un bâton enflammé ? poursuivit Will. Je te parie

que le bois va noircir un peu, mais que les flammes s'éteindront avant même d'avoir pris.

— Tu paries ? Qu'est-ce que tu paries ?

Son ami le regarda avec patience.

— Quelle solution as-tu à me proposer, Horace ? Sortir de cet abri, éteindre les flèches et en profiter pour faire coucou aux sentinelles ?

Horace, gêné, songea qu'il aurait dû réfléchir un peu avant de réagir si spontanément.

— Euh… non, répondit-il. Mais je n'ai certainement pas envie de rester piégé dans une charrette en feu.

— Elle ne va pas brûler, fais-moi confiance.

Mais voyant que cette affirmation n'avait aucun effet sur le chevalier, il poursuivit :

— Et même si c'est le cas, nous aurons largement le temps de nous en extirper. Mais il serait dommage de partir si vite. Imagine-nous de retour à la lisière de la forêt, en train de regarder le feu s'éteindre de lui-même… tout en sachant que notre plan aura échoué !

Horace semblait un peu apaisé par le raisonnement logique de son ami, et par le fait que l'odeur de fumée ne paraissait pas s'intensifier. Il plaça une main sur les planches, à l'endroit où les flèches avaient atterri. Le bois n'avait pas l'air plus chaud qu'ailleurs.

Dans les minutes qui suivirent, deux autres traits enflammés frappèrent la charrette, mais comme les précédentes, elles s'éteignirent très vite. Puis, constatant que leurs tentatives avaient échoué, les soldats cessèrent de tirer.

L'après-midi touchait à sa fin et le soleil commença à descendre derrière les arbres. Horace s'enveloppa un peu mieux dans sa cape.

— Quelle heure est-il ? voulut-il savoir.

— Environ cinq minutes se sont écoulées depuis la dernière fois que tu m'as posé cette question, répliqua Will. Tu deviens encore plus embêtant que Gundar, avec son « On est bientôt arrivés ? »

— Je n'y peux rien, grommela le chevalier. J'en ai assez de rester ici à ne rien faire.

— Essaie de composer un poème, suggéra Will avec ironie, histoire de faire taire son ami.

— Quel genre de poème ? demanda Horace, à l'affût de n'importe quelle distraction.

— Quelques vers amusants, par exemple, rétorqua Will en réprimant son impatience.

— Bonne idée, ça détendra l'atmosphère.

Les sourcils foncés, il se mit à réfléchir et à chercher l'inspiration. Durant quelques minutes, il remua les lèvres en silence. Puis il regarda de nouveau Will d'un air ennuyé.

— Je n'ai rien pour l'écrire.

Emmitouflé dans sa cape, le Rôdeur s'était légèrement assoupi. Il se réveilla en sursaut.

— Hein ? demanda-t-il sur un ton cassant. Écrire quoi ?

— Mon poème. Si je ne l'écris pas, je vais l'oublier.

— Tu l'as déjà terminé ?

— Non, mais j'ai trouvé le premier vers, répliqua Horace, sur la défensive.

La tâche se révélait en effet plus ardue qu'il ne l'aurait cru.

— « Il y avait une fois un château appelé MacIndaw… », commença-t-il à déclamer. Voilà la première ligne.

— Tu ne peux pas retenir ça ? s'exclama Will.

— Eh bien, si, acquiesça son ami. Mais quand j'aurai trouvé les vers suivants, ça va se compliquer. Je pourrais peut-être te les réciter et toi, tu les retiendras ?

— Non, ça m'étonnerait, rétorqua Will, se retenant d'en dire davantage.

— Parfait, je te remercie pour ton aide, répliqua Horace, vexé.

— De rien.

Les réponses de Will se faisaient de plus en plus brèves, remarqua le chevalier.

— J'ai compris, ajouta-t-il avec mauvaise humeur.

Ses lèvres remuèrent de nouveau, s'immobilisèrent… et ainsi de suite. Il ferma les yeux pour se concentrer. Cela dura quelques minutes et plus Will tâchait de l'ignorer, plus il était fasciné par les contorsions faciales de son ami. Le chevalier finit par s'apercevoir que le Rôdeur l'observait.

— Dis-moi, tu sais quel mot rime avec « MacIndaw » ?

31

Plus le temps passait, plus Horace s'ennuyait et s'agitait. Il ne cessait de changer de position et de pousser de longs soupirs. Will avait résolu de l'ignorer, ce qui agaçait le jeune chevalier, conscient que son ami agissait délibérément.

Au bout d'un certain temps, pourtant, après un énième soupir et un énième mouvement d'Horace, Will n'y tint plus.

— Dommage que tu n'aies pas apporté une trompette, dit-il. Tu aurais pu faire encore plus de bruit.

Horace, content d'avoir enfin réussi à amorcer un début de conversation, sauta sur l'occasion et répondit aussitôt :

— Ce que je ne saisis pas, c'est la raison pour laquelle nous n'avons pas attendu le crépuscule pour amener la charrette au milieu de cette lande. On aurait pu attendre confortablement à la lisière du bois et patienter une petite heure ici. Ça aurait été moins embêtant que de passer l'après-midi et la soirée accroupis là-dessous.

— C'est censé être embêtant, rétorqua sèchement Will. Justement, c'est l'idée.

— Tu avais *envie* de t'ennuyer ?

— Mais non, répondit Will, adoptant le ton patient qu'un adulte emploie pour s'adresser à un enfant.

Cela faisait un certain temps qu'il n'avait pas parlé ainsi à Horace et ce dernier s'aperçut qu'il trouvait cela tout aussi agaçant que par le passé.

— Je veux que les gardes s'ennuient aussi, qu'ils s'habituent à la présence de la charrette, qu'elle fasse partie du décor. À force de la voir et de constater qu'il ne se passe strictement *rien*, ils se persuaderont que *rien* ne va se passer de ce côté. Ils l'ont vue en plein jour et penseront que la nuit venue, ils n'auront rien à en craindre.

— Oui… peut-être…, dit Horace à contrecœur.

En réalité, le raisonnement de Will était logique, Horace le savait. Ce qui ne changeait évidemment rien au fait qu'il s'ennuyait… et qu'il avait froid, assis sur de l'herbe détrempée par la neige fondue. Au même instant, il fut pris d'un irrésistible besoin d'éternuer. Il s'efforça d'étouffer le bruit, mais ne parvint qu'à l'amplifier.

Secouant la tête d'un air incrédule, Will leva vers lui des yeux furieux.

— Tu ne vas pas te taire un peu ? le tança-t-il d'une voix tendue.

— Désolé, répondit Horace. J'ai seulement éternué. Personne ne peut contrôler ça.

— C'est possible. Mais tu aurais pu éviter de produire un son pareil : on aurait dit un éléphant à l'agonie.

— Comme si tu avais déjà entendu un éléphant ! protesta le chevalier. Tu n'en as même jamais vu !

— C'est vrai, mais je suis certain qu'il aurait fait moins de bruit que toi.

Horace renifla d'un air dédaigneux. Puis regretta ce reniflement, qui lui donnait de nouveau envie d'éternuer. Il résista avec vaillance, et, cette fois encore, ne put se retenir.

***

Sur les remparts, le sergent regarda l'un des soldats qui se tenaient près de lui.

— Tu as entendu ? demanda-t-il.

C'était apparemment le cas, car le soldat scrutait l'obscurité.

— On aurait dit… un animal, répondit-il avec hésitation. Blessé, peut-être.

— Un animal bigrement gros, ajouta le sergent, un peu inquiet, en essayant lui aussi d'apercevoir quelque chose dans la pénombre.

Par chance, aucun d'eux ne pensa à la charrette abandonnée. Will avait eu raison : les sentinelles avaient déjà presque oublié sa présence sur la lande.

— Dieu seul sait ce qui se passe dans ces forêts, finit par constater le sergent.

— Quelle que soit cette chose, elle semble être partie, maintenant, dit l'autre homme, qui espérait ne pas se tromper.

À vingt mètres de là, accroupi sous la charrette, Horace avait enroulé sa tête dans sa cape et enfoncé son poing sous ses narines pour les comprimer – il découvrirait un bleu le lendemain et n'en comprendrait pas la raison.

Will, qui avait vu quels efforts fournissait son ami, lui tapota l'épaule.

— C'est bien, lui dit-il avec compassion.

Horace hocha la tête, trop épuisé pour parler.

***

La lune se leva, passa lentement au-dessus d'eux, éclairant la lande d'une pâle lueur, puis sombra peu à peu vers l'ouest, derrière la cime des arbres. Will sentit les battements de son cœur s'accélérer. Leur attente allait bientôt s'achever. Il regarda Horace et comprit que lui aussi savait que le moment était venu. Il avait cessé de remuer et étirait à présent ses bras et ses muscles engourdis après de longues heures d'inaction. Prudemment, le guerrier prit son bouclier, qu'il avait accroché sur un côté de la charrette. Il ôta l'épaisse toile blanche qui le recouvrait et Will vit apparaître la surface émaillée de blanc avec, en son centre, une feuille de chêne d'un vert luisant.

— Ça me fait plaisir de savoir que tu vas te battre sous tes vraies couleurs, dit le Rôdeur en souriant.

Horace était à présent concentré. Ce n'était plus le jeune homme agité et plaintif qui était resté huit heures d'affilée sous une charrette, mais un chevalier déterminé, à la mine sérieuse – et le Rôdeur était content de l'avoir à ses côtés. Une fois sur les

remparts, Will savait que ce serait Horace qui essuierait le plus fort du combat jusqu'à ce que les Skandiens puissent les rejoindre.

Le Rôdeur se rendit compte qu'il avait lui aussi des préparatifs à faire. Il rajusta son carquois, rempli de vingt-quatre flèches, détacha son arc qu'il avait placé sous l'un des flancs de la charrette et vérifia la corde sans pourtant la mettre en place – pour être bandé, son arme nécessitait une force d'environ cent soixante-dix kilos et il aurait été presque impossible d'y parvenir en restant accroupi. Il s'en occuperait dès qu'ils auraient quitté l'abri. Il examina brièvement son grand couteau qu'il portait à la ceinture et passa la main sur le couteau de lancer dont le fourreau était dissimulé à l'arrière de son col – un emplacement qui pouvait le desservir, comme ça avait été le cas lors de son combat avec MacHaddish, quand il avait eu tant de mal à atteindre l'arme. Il songea qu'il faudrait expliquer à Halt que ces fourreaux étaient une mauvaise idée.

Dans le lointain, ils entendirent soudain la longue note gémissante et prolongée d'une corne de brume, qui finit par lentement s'évanouir.

— Commence à compter, dit Will à Horace.

Tous deux savaient que la projection du Guerrier de la Nuit apparaîtrait vingt secondes après ce signal.

Tandis que le chevalier comptait les secondes, Will se glissa à l'extérieur de la charrette par l'arrière afin d'être protégé de tout tir éventuel venu des remparts, et plaça sa corde sur son arc.

— Viens, chuchota-t-il à son compagnon, mais ne te redresse surtout pas.

Horace rampa hors de l'abri et resta plié en deux. Ils scrutèrent le ciel obscur au-dessus du château. D'où ils étaient, ils ne pourraient voir le spectacle de Malcolm, mais ils apercevraient certainement les lumières se reflétant sur les nuages.

— Regarde ! murmura tout à coup Horace.

Un bref éclair illumina le ciel, suivi d'une boule de feu qui s'éleva très haut en sifflant, laissant dans son sillage des milliers d'étincelles, avant d'exploser en pluie de braises rouges.

L'éclair se répéta durant quelques secondes seulement.

Malcolm leur avait expliqué qu'il était important que les projections ne durent pas plus de quelques instants ; sinon, l'œil pouvait deviner les contours grossiers de l'image immobile. Mais le fait qu'elle clignote ainsi, tandis que d'autres lueurs environnantes détournaient l'attention, créait une impression de mouvement et d'incertitude dans l'esprit de l'observateur.

« Qu'ils croient voir des choses, plutôt que de les voir vraiment », avait conclu Malcolm.

Ils entendirent des voix et des cris s'élever des remparts – les soldats réagissaient aux images terrifiantes qui scintillaient dans le brouillard.

— Allons-y ! lança Will.

Il tira son couteau et trancha les liens retenant l'échelle au toit de la charrette. Horace la posa sans peine sur son épaule et, ensemble, ils partirent en courant vers les murailles.

***

Keren se trouvait dans la salle principale du donjon quand il entendit les cris et l'explosion de la première fusée. Il était déjà armé, vêtu d'une cotte de mailles, et se précipita dans la cour. Il grimpa quatre à quatre l'escalier menant aux remparts sud. Il comprit alors qu'il ne s'était pas trompé : l'assaut ne pouvait venir que de là.

Sur le chemin de ronde, il trouva les soldats regroupés, fixant les ténèbres d'un air apeuré. Ils parlaient tous en même temps et leurs voix formaient un brouhaha incompréhensible.

— Silence ! hurla-t-il.

Ils obéirent.

— Sergent, reprit alors Keren, que se passe…

Il n'alla pas plus loin. Soudain, à environ deux cents mètres du château, une silhouette géante se découpa sur la brume qui masquait le ciel nocturne. Énorme, maléfique, terrifiante.

Et qui disparut presque immédiatement.

À cette vue, Keren recula en vacillant sur ses jambes.

Puis un visage rougeoyant, démoniaque s'éleva dans les airs avant d'exploser dans les ténèbres. Aussitôt, une autre forme, immense, se dressa dans le brouillard – les contours ombrés de

noir d'un dragon qui parut trembloter, être pris de spasmes et s'évanouit lui aussi.

Une voix étrange et creuse éclata alors d'un rire hystérique. Le sang de Keren se glaça dans ses veines. Autour de lui, les soldats poussaient des cris de terreur. Plusieurs d'entre eux s'effondrèrent à genoux, pliés en deux comme pour se mettre à l'abri des atroces visions. Il donna un violent coup de pied à l'homme qui était le plus proche de lui.

— Debout, espèce de lâche ! cracha-t-il d'une voix rauque.

Il avait pourtant la gorge sèche, la chair de poule et la nuque parcourue de frissons. Le guerrier géant se mit à clignoter un peu plus loin. Une série de lumières colorées jaillit du sol, s'élevant à hauteur d'homme, et le rire retentit une nouvelle fois, encore plus glaçant.

Buttle arriva près de Keren, le visage hagard, terrorisé. Sans un mot, il tendit le doigt vers la forêt, tandis que réapparaissait le dragon, puis un énorme lion, et de nouveau le guerrier et le visage démoniaque qu'ils avaient déjà aperçu, en alternance.

— C'est d'la sorcellerie ! hurla-t-il. Vous aviez dit qu'y avait pas de sorcier dans ces bois ! Regardez ça, espèce d'imbécile !

— Ressaisis-toi…, gronda Keren. C'est une illusion ! Rien d'autre !

— Une illusion ? J'sais distinguer une manifestation surnaturelle d'la réalité !

Keren saisit Buttle par les bras et le secoua.

— Ressaisis-toi ! dit-il avec brutalité. Tu n'as donc pas compris ? C'est exactement le but recherché par ce Rôdeur ! Ils seront bientôt là, alors envoie les hommes sur les remparts, tu entends ?

Il désigna les soldats blottis les uns contre les autres, qui avaient reculé contre le mur. Nombreux étaient ceux qui avaient accouru depuis l'est et l'ouest pour assister aux scènes effroyables qui se jouaient sous leurs yeux. Tandis que Buttle hésitait, se demandant si Keren n'avait pas raison, ils entendirent une voix crier :

— Les voilà !

32

Tandis qu'Horace s'empressait de grimper à l'échelle, Will décochait flèche après flèche, visant les ennemis qui passaient la tête au-dessus des remparts. Sur le dernier barreau, le guerrier s'immobilisa une seconde, puis se propulsa par-dessus la muraille et atterrit sur le chemin de ronde, au-dessus de deux sentinelles qui l'attendaient, tapies dans l'ombre.

Horace retomba posément sur ses pieds, fit volte-face et dégaina son épée dans le même mouvement. Les deux soldats, d'abord surpris, se ressaisirent très vite. Il repoussa le premier sans difficulté. Quand le second s'approcha, le chevalier fit dévier sa hallebarde, l'attrapa par le col et le fit basculer par-dessus le chemin de ronde. Le hurlement de l'homme s'interrompit brusquement quand son corps s'écrasa lourdement sur les pavés de la cour.

D'autres soldats accouraient depuis le nord. Horace leur fit face.

— Will ! Par ici ! cria-t-il. Tout de suite !

***

« Les voilà ! », le cri d'alarme lancé par une sentinelle provoqua un mouvement de panique parmi les soldats qui se trouvaient au sud. Persuadés que les terrifiantes apparitions attaquaient à présent le château, trois d'entre eux partirent en

courant vers l'escalier. Mais Keren, de la pointe de son épée, arrêta les suivants.

— Retournez à vos postes ! ordonna-t-il.

Keren était désespéré. Au fond de lui, il avait toujours su qu'il ne pourrait compter sur de tels hommes en cas de vraie bataille.

— Les voilà ! hurla de nouveau la voix.

Cette fois, Keren comprit que cet appel venait du côté ouest, cruellement dépourvu de défenseurs. Dans la pénombre, se découpait une haute silhouette dont l'épée brandie retombait sans relâche sur les quelques sentinelles qui tentaient de lui faire obstacle ; aussitôt après, il en aperçut une autre, plus petite, qui enjambait les remparts : en équilibre sur les créneaux ; elle décrocha un arc de son épaule. Avec amertume, Keren prit conscience qu'on s'était joué de lui. Pire encore, qu'il s'était trompé : le véritable assaut venait d'être lancé sur la muraille ouest. Il s'empara du bras de Buttle.

— Je t'avais bien dit que c'était une illusion ! Voilà d'où ils attaquent, ajouta-t-il en pointant vers l'ouest. Que tes hommes se regroupent à l'ouest ! Je vais chercher le reste de la garnison : ils arriveront par l'escalier de la tour située au nord-ouest, et nous prendrons les assaillants en tenaille.

Buttle, comprenant que l'ennemi était, en fin de compte, bien réel, hocha brièvement la tête. Il se mit à rugir des ordres aux soldats qu'il entraîna vers le sud-ouest.

***

Will fit rapidement le point. Horace combattait l'ennemi venant du nord et n'avait pas besoin d'aide pour l'instant. Soudain, la porte de la tour située au sud-ouest s'ouvrit violemment, livrant passage à un groupe d'hommes en armes. La première flèche du Rôdeur traversa presque instantanément l'air et le soldat qui menait la charge s'effondra. Puis un autre tomba, tandis qu'un troisième, blessé à la cuisse, vacillait en hurlant.

Ceux qui se trouvaient derrière perdirent soudain tout élan batailleur – les monstres étranges apparus dans le ciel étaient

peut-être préférables à cette pluie de traits mortels ? Quoi qu'il en soit, ils retournèrent se réfugier dans la tour et, quand la porte claqua derrière eux, ils entendirent deux autres flèches se ficher dans le bois.

***

Keren avait dégringolé l'escalier des remparts pour se rendre dans la cour. Il se dirigea au pas de course vers le dortoir aménagé dans la tour du sud-est. Des hommes en sortaient en désordre, désorganisés, agrafant leur armure, les armes à la main. À la vue de leur seigneur, ils hésitèrent comme s'ils attendaient des ordres précis. Keren leur indiqua la muraille côté ouest.

— Ils sont là-haut ! Passez par la tour du nord-ouest et encerclez-les !

Et, comme les soldats ne se décidaient pas, il s'avança vers eux et les menaça de son épée.

— Obéissez ! hurla Keren.

D'abord à contrecœur, puis avec un peu plus d'enthousiasme, ils traversèrent la cour à longues foulées vers la tour nord-ouest. Keren les suivit. Il savait que leur détermination serait de courte durée une fois qu'ils feraient face aux flèches du Rôdeur. Il eut soudain une idée, s'immobilisa et tendit le bras pour arrêter les trois derniers soldats.

— Vous autres, venez avec moi, leur ordonna-t-il en se dirigeant vers le donjon.

***

À présent, les Skandiens arrivaient en force sur les remparts. Will ne fut pas surpris de voir que Nils Ropehander était en tête – l'homme était devenu l'ombre d'Horace.

— Va aider ton général ! lui cria le Rôdeur.

Nils acquiesça et s'empressa de rejoindre Horace en faisant tournoyer sa hache. Les soldats qui combattaient le chevalier, déjà dépassés par la situation, furent horrifiés à la vue de l'énorme Skandien qui se ruait sur eux – une vision grotesque

vêtue de peaux et coiffée d'un gigantesque casque. Ils commencèrent à battre en retraite en bousculant leurs camarades qui se trouvaient derrière eux.

Nils, pareil à un bélier manié par un seul homme, déferla sur eux avec une telle violence qu'ils se dispersèrent dans toutes les directions. Pris de panique, ils reculèrent en désordre et cherchèrent refuge dans la tour la plus proche.

De con côté, Will répartissait les Skandiens : il en envoya quelques-uns prêter main-forte à Horace et à Nils, puis mit en place une véritable barrière défensive du côté de la tour située au sud-ouest, au cas où les soldats de Keren décideraient de renouveler leur attaque.

Dès que leur petite armée eut pris position à leur avantage, le Rôdeur se mit à fouiller les remparts des yeux, à la recherche de Keren ou de Buttle. Il était vital de repérer et de se charger très vite de ces deux hommes, les plus dangereux.

***

Pendant ce temps, dans la tour côté sud-ouest, Buttle regardait par un judas aménagé dans la porte de chêne. En apercevant les Skandiens sur les remparts, il comprit qu'il fallait les repousser dès que possible : d'ici quelques minutes, leur position deviendrait imprenable. Il força la douzaine de soldats qui l'accompagnaient à se regrouper près de la porte en les menaçant, en jurant et en les frappant du plat de son épée.

— Si on les déloge pas d'ici, on est des hommes morts ! hurla-t-il en les obligeant à franchir le seuil.

Avec le courage du désespoir, ils montèrent à l'assaut à contrecœur. Les loups des mers, en les voyant arriver, affichèrent de larges sourires. Une fois le dernier soldat passé, Buttle referma discrètement la porte derrière eux et dévala les marches jusqu'au rez-de-chaussée.

Il avait reconnu le grand guerrier qui combattait sur le chemin de ronde : il l'avait rencontré quelque temps plus tôt, près de Tumbledown Creek – le chevalier sans seigneur s'était montré arrogant et n'avait fait aucun cas de l'autorité du lieutenant de MacIndaw. C'était l'occasion de prendre une

revanche, songea Buttle. Sur le chemin de ronde, à la hauteur du jeune guerrier, il y avait une trappe sous laquelle était dissimulé un escalier qui menait à la cour. Le lieutenant s'y précipita.

***

Dans la forêt, à l'ouest du château, quelqu'un d'autre se souvenait aussi d'événements qui avaient eu lieu quelque temps plus tôt.

Deux ou trois jours avant l'assaut, Trobar, alors qu'il caressait Ombre, avait découvert une affreuse cicatrice sous la fourrure de l'animal. Avec douceur, il avait écarté les poils noirs et remarqué les signes d'une blessure récente. Sa taille l'avait fait frémir. Par quel miracle la chienne avait-elle pu survivre à une telle plaie ? Will lui avait alors raconté sa rencontre avec Ombre, grièvement meurtrie, au bord d'une route. Buttle, le premier propriétaire du chien, avait tenté de la tuer quand elle s'était révoltée contre les mauvais traitements qu'il lui infligeait. Will l'avait recueillie et soignée.

Trobar connaissait Buttle. Il avait eu l'occasion de l'espionner quand le lieutenant à la barbe sombre battait la campagne pour recruter des soldats.

Il était temps que Buttle paie le prix de sa cruauté envers la chienne, pensa le géant. D'ordinaire, Trobar était un être doux et paisible, mais à l'idée de l'agonie qu'avait endurée son amie et de la sauvagerie de son bourreau, son cœur se durcit. Tandis que la bataille faisait rage sur les remparts de MacIndaw, il alla chercher un énorme gourdin confectionné à partir d'une branche d'arbre plus tôt dans la journée et traversa tranquillement la lande qui le séparait du château pour rejoindre les échelles placées aux pieds des murailles situées à l'Ouest.

***

Alors que Nils prenait la tête d'une charge sauvage dirigée contre l'ennemi qui venait d'émerger de la tour du sud-ouest,

Horace s'écarta pour laisser passer le Skandien et ses douze compagnons. Le jeune guerrier savait Nils capable de gérer cette situation sans son aide – et, en effet, les hommes de Buttle s'écroulèrent sous les coups de hache des loups des mers. À l'autre bout du rempart, Gundar et le reste de sa troupe l'emportaient contre les soldats envoyés par Keren.

Horace en profita donc pour bander une petite blessure qu'il avait reçue sur le poignet ; il posa son épée contre les créneaux afin de pouvoir enrouler un morceau de tissu autour de la plaie.

— Horace ! s'écria Will.

Le chevalier leva les yeux. Le Rôdeur lui indiquait la cour. Il s'avança de quelques pas pour jeter un coup d'œil en contrebas, mais ne vit rien qui puisse justifier l'intérêt de Will. Il regarda de nouveau son ami.

— C'était Keren ! expliqua ce dernier. Il est entré dans le donjon.

La bataille faisant rage tout autour d'eux, une seule raison pouvait inciter le renégat à pénétrer dans cet endroit… le Rôdeur l'avait compris.

— Il va sûrement s'en prendre à Alyss ! ajouta-t-il.

Horace réfléchit. Il n'avait pas besoin de Will sur le chemin de ronde, où leurs troupes contrôlaient parfaitement la situation.

— Tu peux te charger de l'en empêcher ! répondit-il. Je m'occupe des combats !

Will acquiesça. Puis, il bondit vers une corde qui, attachée à un mât de charge, pendait vers la cour, s'y agrippa et l'enroula autour de ses jambes pour ralentir sa descente.

Horace reporta son attention sur son bandage rudimentaire. Tout en tenant une de ses extrémités entre ses dents, il le noua maladroitement de la main gauche. Il examina le résultat et se dit que cela conviendrait pour le moment. Par ailleurs, la bataille était presque terminée.

Presque.

Les instincts guerriers du jeune homme étaient totalement éveillés. Le moindre bruit inexplicable, incongru, représentait une menace potentielle et, justement, il entendait quelque chose

derrière lui : un léger grincement, comme si on forçait des gonds rouillés à tourner avec effort.

Il fit volte-face à temps pour apercevoir John Buttle sortir d'une trappe.

33

Will s'arrêta sur le seuil du donjon et lança des regards prudents autour de lui.

L'entrée et la pièce principale étaient désertes. La garnison au complet devait se trouver sur les remparts et les serviteurs s'étaient certainement réfugiés dans les cuisines et les caves du château.

Selon lui, Keren avait dû se rendre directement au dernier étage de la tour, où Alyss était retenue prisonnière. Il se mit à gravir l'escalier en courant. Les trois premiers étages du donjon comprenaient plusieurs vastes salles, dont les chambres et les bureaux. Ensuite, l'édifice se rétrécissait et s'achevait sur la tour que Will avait déjà escaladée, au même niveau que les murailles nord du château – là, il n'y avait qu'une ou deux pièces par étage. L'escalier, au centre de l'édifice, était d'abord très large et devait ainsi être difficile à défendre ; puis, plus étroit, il montait vers les derniers niveaux en suivant une spirale conçue pour faire obstacle à un éventuel assaillant, comme dans la plupart des châteaux.

Will grimpa les quatre premiers étages à toute allure puis, en arrivant dans l'escalier en spirale, il ralentit par prudence. Il n'avait aucun moyen de savoir ce qui pouvait l'attendre après chaque marche ; d'autre part, Keren avait peut-être laissé une sentinelle afin de retarder un éventuel poursuivant. Il se dit que son arc n'était pas l'arme appropriée dans cet espace restreint et le remit en bandoulière sur son épaule, avant de dégainer son

grand couteau. Celui-ci était assez lourd pour faire dévier une lame d'épée, et suffisamment court pour être manié sans difficulté dans l'étroite cage d'escalier. Il s'immobilisa de nouveau après quelques pas et reprit sa respiration. Dans cette situation, se déplacer en silence était un atout essentiel et, s'il était essoufflé, on l'entendrait. Il se remit à gravir lentement les marches, ses bottes en cuir souple ne produisant aucun son sur la pierre. À intervalles réguliers, des torches, placées sur des supports dans la paroi, projetaient son ombre sur le mur, avertissant à coup sûr un éventuel garde de sa présence. S'il avait eu à défendre cet escalier, pensa-t-il, il se serait tapi juste après une torche, guettant l'ombre de l'adversaire à l'approche, afin de…

Une flamme se réfléchissait sur la lame d'une épée, qui rougeoyait dans la pénombre !

Will bondit en arrière en parvenant à garder l'équilibre, à l'instant même où l'épée retombait contre la paroi, laissant échapper des étincelles sur les marches. Son cœur battait à tout rompre. À l'évidence, son assaillant invisible avait su où se placer pour l'accueillir. Will, immobile, attendit de voir si le soldat allait se montrer. Mais rien ne se passa. Il perçut un léger bruit métallique – peut-être la cotte de mailles de l'homme qui avait effleuré la paroi de pierre.

Quelques secondes s'écoulèrent. Que faire ? Son adversaire avait l'avantage : il restait invisible, tandis que l'ombre de Will le trahirait si celui-ci tentait le moindre geste.

La torche !

Will recula de quelques pas et s'empara de la torche placée derrière lui. Une fois qu'il l'eut en main, il tendit le bras et remonta lentement l'escalier, sans lâcher son couteau.

Tout près de l'endroit où la précédente attaque l'avait surpris, il lança la torche devant lui, aussi haut que possible. Elle alla rebondir sur la paroi, puis au centre des marches – sa lueur incertaine dansait à présent au-dessus de son adversaire.

Une ombre immense se dressa contre l'un des murs et Will la vit se baisser, alors que l'homme se penchait pour reprendre la torche et la relancer en direction du Rôdeur. Celui-ci profita de ce bref laps de temps pour se ruer en avant : il espérait que

l'homme était seul à son poste. Il aperçut une silhouette obscure, toujours penchée… le soldat vit Will trop tard et, en cherchant à l'atteindre d'un coup d'épée, se trouva déséquilibré.

Le Rôdeur fit aisément dévier la lame, qui crissa contre la pierre, puis bondit sur l'homme, son couteau pointé sur lui. Il sentit la lame transpercer la chair. Le soldat poussa un cri de douleur, vacilla et s'écroula sur Will qui parvint à le retenir de sa main gauche, juste à temps… avant de comprendre qu'il y avait un deuxième soldat. Celui-ci se jeta sur le Rôdeur, l'épée pointée, mais le coup fut bloqué par le corps de son camarade affaissé contre Will. Le blessé poussa un nouveau cri alors que la lame de son acolyte se plantait dans son dos, déchirant sa cotte de mailles. Will le repoussa et redescendit quelques marches à toute allure, laissant le soldat, qui gémissait, entre lui et son assaillant. Ce dernier avait dû remonter, car le jeune homme entendit des bruits de pas. Il avait laissé la torche, qui diffusait une lueur tremblotante, à terre, entre lui et le Rôdeur.

Prudemment, Will reprit sa progression et, de la pointe de son couteau, repoussa l'épée du premier attaquant, si bien qu'elle dégringola l'escalier, résonnant bruyamment sur la pierre. Le jeune homme se déplaçait avec une infinie lenteur et en silence, à l'affût du moindre petit son pouvant le renseigner sur les mouvements de son adversaire.

Soudain, il entendit un souffle presque imperceptible – la respiration d'un homme sur le qui-vive. Will s'immobilisa, bouillant d'impatience. Quelque part au-dessus de lui, Keren était avec Alyss et Dieu seul savait quels dangers guettaient la jeune fille, pendant que lui, Will, perdait son temps à jouer à chat dans cet escalier.

Il fit quatre pas, s'empressa de changer de direction puis de reculer quand une épée, soulevée par son attaquant invisible, heurta la paroi. L'homme était donc toujours là, aux aguets. En alerte. À quelques mètres seulement.

Une idée prenait peu à peu forme dans l'esprit du Rôdeur.

Il calcula approximativement la position de l'homme en mesurant la courbe du mur de l'escalier. Il devait se tapir là…

Sans un bruit, il recula de trois marches. Puis d'une quatrième.

Il rengaina son grand couteau, prit son arc et, tout en encochant une flèche avec soin, il examina la paroi, en quête d'un point situé à mi-chemin entre son adversaire et lui. Il leva son arme, visa.

Et décocha.

En l'espace de quelques battements de cœur, à une vitesse fulgurante dont seul un Rôdeur était capable, il tira successivement trois autres flèches qui ricochèrent au même endroit sur le mur arrondi, lui arrachant des étincelles.

Will entendit le soldat pousser un cri stupéfait, puis marmonner un juron étouffé, tandis qu'une des flèches, qui avait atteint sa cible, ricochait sur du métal. Mais le Rôdeur avait déjà bondi à la rencontre de son adversaire.

L'homme, qui ne s'était pas attendu à une telle attaque, avait laissé tomber son épée et tirait sur le trait planté dans son flanc. Voyant Will apparaître devant lui, il le dévisagea avec frayeur, puis jeta un coup d'œil à son arme qui gisait sur le sol. Le Rôdeur l'attrapa par la chemise et le fit basculer dans l'escalier. Le soldat s'écrasa contre le mur, puis continua sa dégringolade en hurlant de douleur, tandis que la pointe de la flèche s'enfonçait plus profondément dans sa chair. Soudain, il se tut, et seul le bruissement de son corps glissant de marche en marche résonna encore.

Will ramassa ses trois flèches tombées à terre et les inspecta. Leur pointe était légèrement tordue, mais elles pourraient encore servir si une attaque du même genre survenait. Il reprit son ascension, toujours très lentement.

Le troisième soldat que Keren avait posté plus haut dans l'escalier n'avait rien vu, mais il avait entendu des crissements de lames et de flèches, puis le bruit sourd de corps s'écroulant sur la pierre. Nul doute que ses compagnons avaient été vaincus. Il attendit, jusqu'au moment où il aperçut l'ombre allongée du Rôdeur se découper sur la paroi.

À cet instant, sa peur prit le dessus. Il percevait les hurlements des Skandiens dans la cour. Il savait que la bataille était terminée. Il avait aussi vu des créatures monstrueuses apparaître dans le ciel. Et à présent, une ombre avançait vers lui, dans un silence total.

Il fit demi-tour et remonta l'escalier en courant. Une fois sur le palier supérieur, il se réfugia dans une des pièces de la tour, fit claquer la porte derrière lui et tira le verrou.

Will avait tout entendu. Abandonnant sa prudence, il gravit les dernières volées de marches en un éclair : il lui fallait rejoindre Alyss avant que Keren puisse lui faire du mal.

34

Alors qu'il émergeait de la trappe, Buttle vit qu'Horace était désarmé, à l'exception du bouclier passé en bandoulière dans son dos. Un sourire carnassier fendit le visage du lieutenant. Lui avait une lourde lance dans une main et une épée dans l'autre.

Les yeux du chevalier se dirigèrent d'instinct vers son épée, appuyée contre le mur à quelques mètres de lui. Buttle le prit de vitesse en projetant sa lance entre Horace et son arme. Sentant le danger, le jeune homme s'écarta vivement : il trébucha, tomba sur le chemin de ronde et roula sur le côté.

Il était moins une.

Buttle l'avait suivi avec la rapidité du serpent et la lame de son épée mordit le plancher, tout près du coude d'Horace. Ce dernier donna un coup de pied dans les genoux de Buttle, qui vacilla sur ses jambes. Il avait ainsi gagné quelques secondes de répit qui lui permirent de se relever et de placer son bouclier devant lui, en le tenant fermement des deux mains.

Grâce au bouclier, il parvint à faire dévier les deux coups d'épée suivants ; puis, de façon inattendue, il le lâcha de la main gauche et lui fit décrire une large courbe à l'horizontale en direction de la tête de son adversaire – le lourd cercle d'acier, d'ordinaire défensif, devenant une arme d'attaque.

Buttle tenta de le repousser avec la lame, mais comprit presque instantanément que le bouclier était trop lourd pour son épée et bondit en arrière. Horace en profita pour balayer

l'air de son bouclier, visant les jambes, le torse ou le visage du lieutenant.

Pourtant, il se contentait de gagner du temps, il en était conscient. Dès qu'il fut remis de sa surprise, Buttle saisit que son arme jouissait d'une plus grande mobilité que le bouclier. Il se rua alors sur Horace, cherchant une faille dans sa défense ; le jeune guerrier fut obligé de reprendre l'écu des deux mains.

Dans le même genre de situation, nombre de combattants se seraient avoués vaincus ou auraient fui. Mais jamais Horace n'aurait accepté une défaite : c'était une des qualités qui faisaient de lui un si grand guerrier. Alors qu'il parait les coups de Buttle, il réfléchissait à toute allure, en quête d'une solution.

Et s'il passait son bouclier sur son bras gauche afin de pouvoir s'emparer de sa dague… ? Buttle ne lui en laisserait pas le temps. Dans ce cas, pourquoi ne pas transformer le bouclier en projectile ? Horace pourrait le faire tournoyer en direction de son adversaire, puis attaquer celui-ci avec sa dague ? Mais Buttle était plus rapide que la plupart des combattants que le jeune homme avait déjà affrontés, et un tel mouvement ne pouvait être tenté qu'en dernier recours.

Il para deux autres coups d'attaque et un coup de revers. Le lieutenant était peut-être rapide, mais, en tant qu'épéiste, il n'était pas particulièrement habile ou inventif. Horace serait capable de bloquer les attaques de Buttle pendant un bon moment. Cependant, il ne pouvait se permettre de rester indéfiniment sur la défensive. Une seule erreur de sa part, et le combat s'achèverait sur sa défaite.

Ils se faisaient face en tournant lentement, épée et bouclier effectuant une danse symétrique. Buttle attaquait. Le jeune guerrier se défendait.

Quand soudain, la situation bascula.

Du coin de l'œil, Horace aperçut une silhouette massive qui se profilait par-dessus les remparts, à la hauteur d'une des échelles. Trobar ! Le géant se dressa quelques secondes au-dessus d'eux, vit Buttle et atterrit sur le chemin de ronde, un énorme gourdin à la main.

Sans hésitation, il se rua sur l'homme qui avait voulu tuer Ombre en faisant décrire de larges cercles à son arme.

Buttle recula et tâcha d'esquiver le gourdin. Mais cela n'arrêta pas Trobar, qui, de sa démarche gauche et néanmoins véloce, le poursuivit tandis que son arme s'abattait lourdement contre les murs de pierre et le plancher – si fort qu'une latte de bois se brisa et fut propulsée vers la cour, en contrebas. Le géant fournissait tant d'efforts qu'il grognait, les yeux braqués sur l'homme qui avait blessé Ombre.

Malgré tout, son désir de vengeance et son courage ne suffisaient pas : Buttle se déplaçait trop vite et, en dépit de son apparence terrifiante, Trobar n'avait aucune expérience en matière de combat. Ses coups de gourdin, foudroyants, étaient avant tout motivés par une colère instinctive, primitive. Ne cessant de manquer sa cible, il commença à se fatiguer.

Horace, voyant que Buttle reprenait confiance, comprit comment ce face-à-face allait se terminer. Comme il se précipitait vers son épée, toujours appuyée contre un mur et que ses doigts se refermaient sur le pommeau, il entendit derrière lui un cri de surprise et de douleur. Il se retourna et vit Trobar lâcher son gourdin, tandis que Buttle retirait sa lame du flanc du géant.

Celui-ci, en proie à une terrible souffrance, porta la main à son côté et sentit le sang poisseux couler entre ses doigts. Seule sa force hors du commun lui permit de rester debout quelques secondes. Sans comprendre, il posa les yeux sur sa blessure. Voilà ce qu'Ombre avait dû ressentir, pensa-t-il. Puis, voyant que Buttle s'apprêtait à le transpercer une nouvelle fois, il plaça son bras devant lui pour parer le coup, un geste désespéré.

La pointe de la lame s'enfonça dans son énorme avant-bras, déchirant chair et muscles, et s'arrêta à l'os. Trobar poussa un gémissement de douleur quand Buttle retira l'épée avec fureur – il avait voulu atteindre le cœur du géant, mais la réaction imprévisible de ce dernier l'en avait empêché.

Alors que le lieutenant s'apprêtait à porter le coup fatal, l'épée d'Horace fit dévier son arme. John Buttle allait apprendre ce dont un véritable épéiste était capable.

Sans relâche, les attaques fulgurantes du jeune chevalier l'obligeaient à reculer en trébuchant ; il se défendait, sans jamais savoir où le coup suivant allait être porté, ni de quelle

direction il allait venir. La lame d'Horace était pareille à une roue scintillant à la lueur des torches, ne laissant pas à Buttle une seconde de répit pour prévoir de contre-attaque, à peine le temps de parer.

Le lieutenant tenait à présent son épée des deux mains, éberlué par la prodigieuse puissance de chaque coup du guerrier, que ce dernier paraissait distribuer sans avoir à fournir le moindre effort. Ses mains, poignets et bras vibraient ; Buttle savait que jamais il ne pourrait l'emporter sur ce jeune homme. Il ne lui restait qu'un seul moyen de s'en sortir.

Il bondit en arrière, lâcha son arme et tomba à genoux en levant les bras.

— Pitié ! hurla-t-il d'une voix rauque. J't'en supplie ! J'me rends ! Pitié…

Horace dut s'arrêter en plein mouvement. Buttle vit l'épée approcher et se recroquevilla en détournant la tête, comme s'il refusait de voir la mort en face. Il attendit le coup fatal, en vain. Apeuré, il releva les yeux : Horace se dressait devant lui, un air de dégoût sur le visage.

— Tu es vraiment un minable et un lâche, dit-il.

Il se retourna vers Trobar, dont le corps massif, ensanglanté, gisait sur le plancher du chemin de ronde. Il dévisagea de nouveau Buttle, se rappelant ce que Gundar et Will lui avaient raconté à son sujet. D'un geste fluide, il rengaina son épée. Une lueur d'espoir apparut dans les yeux de l'homme agenouillé – lueur à laquelle se mêlait une expression de servilité calculatrice.

« Ce sont bien tous les mêmes, des lâches et des brutes », songea le chevalier en se remémorant quelques épisodes de son passé – trois apprentis avaient fait de sa vie un enfer quand il était apprenti à l'École des guerriers du château de Montrouge.

Soudain aveuglé par la rage, il attrapa Buttle par la chemise et le hissa pour l'obliger à se relever. Puis il lui décocha un violent coup du droit, parfaitement exécuté.

Sentant sa mâchoire se disloquer, le lieutenant de Keren poussa un hurlement. Les jambes flageolantes, il perdit connaissance. Horace le relâcha, le laissant s'effondrer à terre,

où son front heurta le rempart de pierre. Sur ce, le chevalier s'agenouilla près de Trobar.

Il était encore en vie, mais il avait perdu beaucoup de sang. Horace le retourna. L'expérience lui avait appris à toujours avoir sur lui de quoi se soigner en cas d'urgence : ainsi portait-il à la ceinture une petite bourse contenant des bandages. Il en prit un, s'en servit pour comprimer la plaie que Trobar avait sur le côté et utilisa la ceinture de celui-ci pour le maintenir en place. Le morceau de tissu fut aussitôt trempé, mais au moins, le flot de sang fut ralenti. Le géant regarda Horace d'un air ébahi. Le jeune homme s'obligea à lui sourire.

— Ça va aller, lui dit-il.

Trobar remua les lèvres, mais Horace le fit taire.

— Chut… Repose-toi. Malcolm s'occupera de toi, ajouta-t-il en tâchant de ne pas montrer ses doutes.

La blessure était sévère et même le guérisseur n'en viendrait peut-être pas à bout.

Trobar s'efforça pourtant de parler. Cette fois, un croassement sortit de sa bouche. Horace lut de la peur dans ses yeux et comprit soudain que ce n'était pas lui que le géant fixait…

Le guerrier fit volte-face.

Buttle, le visage boursouflé, déformé et ensanglanté, se dressait au-dessus de lui, l'épée brandie. Son regard était haineux. Haineux et triomphant. Il n'eut cependant pas le temps de baisser son arme : la hache de Gundar émergea tout à coup de l'obscurité, en tournoyant avec un bruit sourd très particulier…

Huit kilos de bois et de fer s'abattirent dans le dos de Buttle. Celui-ci poussa un grognement, ses yeux se voilèrent et il lâcha son épée, tandis qu'il chancelait. Faiblement, il tenta de passer une main dans son dos pour atteindre l'arme, mais les forces lui manquèrent. Il fit un pas sur la gauche, culbuta vers l'avant et tomba tête la première dans la cour plongée dans la pénombre.

Épuisé, Horace se releva.

— Joli lancer, fit observer le chevalier à Gundar qui s'approchait.

— J’ai pas pu faire mieux, répondit le Skandien. J’savais que j’aurais pas pu te rejoindre à temps.

Il jeta un coup d’œil anxieux vers la cour où le corps de Buttle s’était écrasé avec un bruit sourd. Horace plaça la main sur son épaule.

— Ne t’en fais pas, il est bien mort.

Gundar le dévisagea d’un air dédaigneux.

— Lui ? Qu’il aille au diable ! C’est pour ma hache que j’m’inquiète.

35

Les soldats de Keren avaient battu en retraite dans les tours, à chaque extrémité du rempart ouest. Horace examina la lourde porte de bois située au sud-ouest et fronça les sourcils. Ils auraient besoin d'un petit bélier pour l'enfoncer, et il supposa qu'il devait en être de même de l'autre côté. En contrebas, il entendit des cris et des bruits de pas affolés. Il jeta un coup d'œil vers la cour, vit les hommes de Keren sortir des tours : ils couraient en direction de l'entrée principale, où le corps de garde fortifié leur offrirait un abri.

Impossible pourtant d'accéder à la cour en empruntant les escaliers des tours. Mais Buttle leur avait indiqué une autre voie… Horace rassembla les Skandiens. Quelques-uns avaient été blessés durant les combats, et il demanda à deux d'entre eux de rester sur le chemin de ronde pour veiller sur Trobar. Les autres étaient encore capables de se battre. Il les conduisit vers l'escalier étroit que Buttle avait emprunté. Alors qu'ils arrivaient dans la cour, le jeune guerrier les empêcha de se mettre à poursuivre, dans le désordre, les soldats en retraite : il les disposa en formation triangulaire, se plaçant lui-même à leur tête, Gundar et Nils à ses côtés. Puis il les mena à petites foulées disciplinées vers l'ennemi en fuite – alors que ces derniers se bousculaient devant la porte étroite du corps de garde.

En entendant le chant guerrier des Skandiens, les soldats qui se trouvaient déjà à l'intérieur claquèrent la lourde porte de

chêne cerclée de fer, laissant près d'une vingtaine de leurs camarade à l'extérieur, dos au mur, face à leurs assaillants.

Lorsqu'ils ne se trouvèrent plus qu'à vingt mètres d'eux, Horace leva son épée et ordonna à sa troupe, obéissante, de faire halte.

— Formez une ligne, leur lança-t-il.

Les loups des mers obtempérèrent.

— Je vous offre la possibilité de vous rendre, dit ensuite le guerrier au petit groupe de soldats terrifiés.

Dans d'autres circonstances, les hommes de Keren se seraient volontiers rendus, mais cette bataille n'avait rien d'habituel. Ils savaient que ces féroces Skandiens étaient alliés avec des forces surnaturelles. Tous avaient assisté aux horrifiantes apparitions qui s'étaient élevées de la brume. S'ils rendaient les armes, qu'adviendrait-il d'eux ? Peut-être seraient-ils sacrifiés au gigantesque guerrier ou aux démons aux visages rouges qu'ils avaient vus dans le ciel nocturne. Cette fois, des puissances maléfiques étaient impliquées, de véritables phénomènes de magie noire, et aucun individu sain d'esprit n'accepterait de se rendre de son plein gré à pareil ennemi !

Un long silence accueillit la proposition d'Horace. Aucun des soldats ne souhaitait prendre cette responsabilité. Horace finit par hausser les épaules.

— Je leur ai laissé une chance, déclara-t-il. Gundar, ajouta-t-il, je peux te les confier ?

Le skirl, qui avait retrouvé sa hache, était impatient de s'en servir de nouveau. Il eut un grognement de dérision.

— De cette bande de racailles ? Nils et moi, on pourrait même s'en occuper tous seuls ! Toi, va aider le Rôdeur.

Horace acquiesça. Il rengaina son épée et s'écarta du rang.

Gundar attendit que l'un de ses loups des mers ait pris la place du jeune guerrier, puis il leva sa hache et lança en rugissant le cri de bataille des Skandiens :

— Tous avec moi, les gars !

Le même rugissement s'éleva de vingt-trois bouches et les Skandiens se ruèrent à l'attaque. Un vacarme d'acier se fit bientôt entendre tandis que les Skandiens entamaient le combat

contre les soldats terrorisés, acculés. Horace les observa un instant, puis partit en courant vers le donjon.

36

Depuis sa prison, Alyss avait entendu les premiers cris poussés par les sentinelles ; elle s'était précipitée à sa fenêtre à temps pour voir les immenses apparitions projetées par Malcolm. Elle avait reconnu le Guerrier de la Nuit, que Will lui avait décrit. À la vue des images suivantes, elle comprit qu'un déploiement lumineux aussi élaboré avait un but bien précis – il ne s'agissait pas seulement de terrifier la garnison de MacIndaw.

L'assaut du château avait débuté.

Alyss se doutait de quelle manière ces illusions étaient créées et les savait inoffensives. Les hurlements qui montaient jusqu'à elle lui apprirent que les hommes postés sur les remparts étaient, eux, tout à fait terrifiés.

Sa fenêtre donnait au sud et, malgré sa peur du vide, elle jeta un coup d'œil en contrebas. De là, elle pouvait voir deux des tours, à chaque extrémité des remparts, et elle aperçut des soldats qui couraient en direction de la muraille sud, où les projections de Malcolm semblaient présenter une menace évidente. Elle saisit aussitôt qu'il s'agissait d'une diversion destinée à rassembler la garnison à un seul endroit des murailles et que la véritable attaque surviendrait ailleurs.

Et très bientôt.

La jeune fille parcourut la pièce du regard, se demandant quels préparatifs elle devait mettre en œuvre. Will tenterait de la libérer, elle en était convaincue. Mais d'où arriverait-il ?

L'escalier de la tour pourrait aisément être défendu par quelques hommes. Restait la fenêtre. Il était déjà venu la trouver par ce moyen, en escaladant le mur, mais Alyss était si terrifiée par le vide qu'elle avait refusé de le suivre par ce chemin. À l'idée que, cette fois encore, ce serait peut-être la seule issue possible, son estomac se noua. Sa mâchoire se crispa et elle prit une décision : qu'elle éprouve du vertige ou non, elle descendrait de ce côté si Will le lui demandait.

Elle examina les deux barreaux au centre de la fenêtre et tira doucement dessus. Seul un mince fil de métal les maintenait à présent en place, grâce à l'acide qu'elle avait versé à leur base, nuit après nuit. La fiole cachée sur le cadre au-dessus de la fenêtre contenait encore un quart d'acide – une quantité largement suffisante pour finir de ronger le métal.

Elle entendait d'autres cris et lança un nouveau coup d'œil vers l'extérieur, en se plaçant de profil afin d'observer la muraille située à l'ouest. Un groupe d'hommes courait le long du chemin de ronde en direction d'une des tours d'angle. Elle perçut alors des bruits qui indiquaient que la bataille avait débuté – épées contre épées, haches contre boucliers. Pleine d'espoir, la jeune Messagère trépignait de frustration en regrettant de ne pouvoir observer les combats, qui devaient se dérouler à l'ouest. Il lui faudrait patienter.

Elle se dirigea posément vers la table, tira la chaise et y prit place, les mains sur les genoux, en respirant profondément pour s'apaiser. Elle ferma les yeux et se détendit. Elle devait avoir confiance en Will. Jamais il ne laisserait qui que ce soit lui faire du mal.

Au même moment, la porte s'ouvrit et Keren entra brusquement, l'épée à la main. Maintenant que son château était assiégé, le rôle charmant qu'il avait joué ces dernières semaines n'était plus de mise.

Alyss se releva si vite que la chaise tomba en arrière. Ils restèrent un bref instant face à face, sans un mot ; la jeune fille s'empressa de mettre les mains dans son dos, ses doigts tâtonnant sous sa manche, en quête de la stellatite, dont la présence la rassurait tant. Keren traversa la pièce en un éclair, attrapa le bras d'Alyss et l'attira vers lui. La petite pierre tomba

sur le plancher, puis rebondit vers la table. Keren chercha des yeux ce qui avait pu provoquer ce bruit. Il ne vit rien. La jeune fille laissa échapper un petit cri de surprise et essaya de ramasser sa pierre, mais Keren, usant de sa force, la traîna vers un coin de la salle.

— Restez ici, bon sang ! s'écria-t-il.

Il triturait le pommeau de son épée. Alyss baissa les yeux pour voir ce qu'il faisait. Le pommeau était recouvert d'une fine bande de cuir, maintenue en place par une cordelette qu'il essayait de dénouer. La jeune fille se redressa et, tête haute, dos bien droit, sourit au renégat. Toute la belle assurance de celui-ci avait disparu. Il devait déjà sentir la corde du bourreau autour de son cou – le prix qu'il aurait à payer pour sa trahison.

— C'est terminé, Keren, déclara Alyss d'une voix calme. Will ne va pas tarder à franchir cette porte.

Il la dévisagea et elle lut de la haine dans son regard – non seulement elle l'avait rejeté, mais elle était aussi une représentante de l'autorité du roi qu'il avait trahi.

— Pas tout à fait, répliqua-t-il en ôtant enfin le morceau de cuir qui recouvrait son pommeau.

Alyss réprima un cri de frayeur. Le pommeau *était* la pierre bleue dont il s'était déjà servi pour l'hypnotiser. Keren plaça l'épée devant elle et leva le pommeau à la hauteur des yeux de la jeune fille.

— Détendez-vous, Alyss, dit-il sur un ton apaisant. Laissez-vous aller et concentrez-vous sur le bleu de cette belle pierre…

Contre son gré, la jeune fille sentit la pierre prendre le contrôle de son esprit, lui procurant une trompeuse impression de bien-être et de chaleur. Elle essaya de penser au visage de Will, mais seule la pierre de Keren s'imposait à elle… « le bleu de l'océan… Non ! Pense à Will ! Mais cette teinte est si douce… Will, où es-tu ? Non… la pierre d'abord… elle veut que je me laisse aller… et… Will ! Oublie Will, il n'est pas là… seule la pierre est là, devant toi. »

La petite flamme qui, dans son esprit, luttait en vain contre les effets de la pierre de Keren vacilla, puis s'éteignit soudain. Elle était maintenant sous l'emprise totale de la pierre.

— Prends l'épée, lui ordonna alors Keren.

Elle obéit, tenant l'arme bien droite, comme une croix, les mains sur la lame à quelques centimètres sous le pommeau, qui se trouvait à la hauteur de ses yeux. Elle contemplait les profondeurs bleues de la pierre, y découvrant d'autres dimensions lumineuses, un flot d'images et de mouvements qui l'émerveillaient et l'enveloppaient dans un cocon de chaleur.

— Vous allez m'aider à fuir le château, reprit Keren.

Elle hocha lentement la tête.

— Bien sûr, répondit-elle.

Jamais la pierre n'avait été aussi proche. Elle se demanda comment elle avait pu vivre sans elle jusqu'alors. Elle lui sourit.

***

Alyss souriait toujours quand Will entra discrètement, prêt à tirer la flèche qu'il venait d'encocher.

Voyant qu'elle était sauve et apparemment calme, il en éprouva un immense soulagement. Il s'était tellement inquiété pour elle ; car Keren, en comprenant qu'il était vaincu, aurait très bien pu la tuer, par haine et dépit. Et l'idée qu'Alyss puisse ne plus être de ce monde laissait un profond trou noir dans le cœur de Will. Si cela pouvait sauver la jeune fille, il était même prêt à laisser Keren s'échapper, il le savait. Il balaya la pièce du regard et aperçut le renégat, tapi dans un coin. Apparemment, la jeune fille avait réussi à lui prendre son épée… cependant, la façon dont elle tenait l'arme était étrange : la lame vers le bas, le pommeau au niveau de ses yeux, comme un chevalier sur le point de prêter serment.

Il en éprouva un certain malaise. Quelque chose n'allait pas. Et Keren souriait lui aussi.

— Alyss ? l'appela doucement Will.

Elle ne répondit pas.

— Alyss ! répéta-t-il plus fort, sur un ton sec, cette fois.

Rien.

À cet instant, Keren s'avança, tirant du fourreau une dague à large lame.

Will leva son arc et le banda légèrement.

— Ça suffit, déclara-t-il d'une voix dure.

Il ne comprenait pas bien ce qui se passait dans cette pièce, mais il savait que la situation était plus qu'anormale.

Le sourire de Keren s'élargit et il rengaina son arme avant de tendre ses mains vides vers le Rôdeur. Le renégat était satisfait de la tournure que prenaient les événements. S'il avait essayé de se servir d'Alyss comme bouclier, en la menaçant avec sa dague, Will l'aurait abattu sans peine – Keren savait de quoi un Rôdeur était capable.

— Alyss ? dit-il d'un ton plaisant.

Les yeux de la jeune fille se détachèrent une seconde de la pierre pour lui répondre.

— Oui, Keren ?

— Will est ici.

Un instant, il sembla à la Messagère que ce nom lui était familier. Elle fronça les sourcils.

— Qui est Will ?

Le pommeau était si proche et son emprise sur elle si grande qu'elle en avait même oublié le nom de son ami.

— À l'évidence, elle ne te connaît pas, annonça Keren au Rôdeur.

Will dévisagea son amie. Le désespoir l'envahit, alors qu'il saisissait enfin ce qui arrivait à Alyss, les yeux rivés sur la pierre dont elle lui avait déjà parlé… la pierre dont Keren se servait pour l'hypnotiser.

Où se trouvait donc la stellatite ? Alyss lui avait affirmé qu'elle contrait efficacement les pouvoirs de la pierre de Keren… un instant, il eut l'espoir qu'elle feignait d'être hypnotisée pour tromper Keren.

Puis, fouillant la pièce du regard, il vit une petite pierre noire sur le sol, près de la table… il comprit alors que son amie ne jouait nullement la comédie. Son espoir avait été de courte durée. Il se tourna vers Keren.

— C'est terminé, lui dit-il, tu as perdu. La racaille qui te sert de garnison est incapable d'affronter une trentaine de Skandiens.

— Tu as raison, j'en ai bien peur, répondit Keren avec désinvolture. Mais comment as-tu fait pour trouver ces Skandiens ?

— Demande à ton ami Buttle. C'est un peu grâce à lui qu'ils sont ici. À présent, mieux vaut me faciliter les choses et te rendre.

Keren éclata de rire.

— Crois-moi, je n'ai pas l'intention de te faciliter les choses ! Je préfère partir.

— Pas question, rétorqua le Rôdeur. Soit tu te rends, soit je te transperce de cette flèche. Et en toute franchise, je me moque bien du choix que tu vas faire.

— Me rendre ? Et ensuite ?

— Je peux seulement te promettre que tu auras droit à un procès en bonne et due forme.

— Après quoi je serai pendu, ajouta Keren.

Will sentit le doute l'envahir : vu sa position, le renégat paraissait beaucoup trop détendu. Ou bien il jouait la comédie à merveille.

— Tu sais, poursuivit ce dernier, cette pierre bleue a des effets très intéressants. Quand Alyss sortira de sa transe, elle aura tout oublié de ce qui se sera dit ou de ce qui se sera passé.

— Aucune importance, puisque tu vas mourir.

Keren leva un doigt comme pour réprimander le jeune homme.

— Ah, justement, c'est là que le bât blesse. Je ne suis pas convaincu que ma mort la ferait sortir de cet état…

Will sourit, s'efforçant de paraître plus assuré qu'il l'était en réalité.

— Je te parie qu'elle reprendrait aussitôt ses esprits.

— C'est possible, répondit le renégat, pensif. Supposons que tu aies raison… dans ce cas, comment réagirait-elle en apprenant qu'elle a tué son meilleur ami ?

— Qu'est-ce que tu racontes, Keren ?

— Eh bien, elle comprendrait aussitôt en se retrouvant au-dessus de ton cadavre, l'épée ensanglantée à la main. Je me demande comment elle parviendrait à l'accepter.

— C'est assez, tu es allé trop loin, rétorqua Will. Tu as cinq secondes pour te rendre. Ou pour mourir. À toi de voir.

Il leva de nouveau son arc et le banda au maximum, visant Keren à la poitrine. Il l'atteindrait sans mal, à bout portant, et le trait transpercerait aisément la cotte de mailles.

— Alyss ? dit Keren.

— Oui ? répondit la jeune fille.

— Tuez le Rôdeur.

37

L'espace d'une seconde, Alyss détourna le regard de la pierre bleue et fixa Keren.

— Bien sûr, répondit-elle.

Elle avait parlé d'un ton si détaché que Will sentit son cœur se serrer. Très vite, elle changea la position de l'épée et plaça la lame en hauteur, tenant le pommeau des deux mains. Ainsi, la pierre était encore dans sa ligne de vision, mais elle pouvait aussi se concentrer sur Will. Levant son arme, elle avança d'un pas dans sa direction.

Le Rôdeur banda de nouveau son arc, flèche pointée vers le cœur de son amie. Celle-ci, consciente de la menace, plissa légèrement le front.

— Ne va pas plus loin, Alyss, ordonna Will.

Le jeune homme songea que, même sous hypnose, elle n'allait pas obéir à un ordre qui entraînerait sa propre mort. Elle s'immobilisa, chercha Keren des yeux. Il lui adressa un sourire encourageant.

— Il bluffe, déclara le renégat. Jamais il ne vous ferait de mal. Allez-y, tuez-le.

Will comprit que Keren disait vrai. Jamais il ne serait capable de s'en prendre à Alyss. Peut-être pourrait-il seulement la blesser pour la désarmer… lui ficher une flèche dans le poignet ou la main afin de la forcer à lâcher l'épée ? Mais il imagina les tendons et les muscles déchirés, la plaie qui

mutilerait peut-être son amie à vie et sut qu'il ne se résoudrait pas à pareille solution. Cela lui était littéralement impossible.

— Alyss, s'il te plaît…, commença-t-il, avec l'espoir de toucher une corde sensible.

— Allez-y, répéta Keren. Il est inoffensif, je vous l'ai dit.

— Oui, vous me l'avez dit, répondit Alyss.

La jeune fille semblait se comporter comme si de rien n'était. Elle ne paraissait pas en transe, ne parlait ni lentement, ni d'une voix monocorde, et continuait de sourire à Keren. La situation ne paraissait pas la préoccuper. Elle fit un autre pas vers Will.

Mais ce dernier eut une idée. Pourquoi ne pas menacer le renégat ? Il visa la gorge de Keren juste au-dessus de la cotte de mailles.

— Si elle fait un pas de plus, je t'abats. Explique-le-lui.

Une lueur d'inquiétude s'alluma dans les yeux de Keren. Puis disparut.

— Attendez un instant, Alyss, dit-il.

La jeune Messagère s'arrêta et regarda Keren, comme si elle attendait d'autres instructions de sa part.

— Nous sommes dans une impasse, commenta Will sans pouvoir s'empêcher de sourire sombrement. Sors-la de cette transe et je t'autoriserai à partir.

Il pourrait toujours s'en prendre à Keren ensuite ; par ailleurs, ce dernier ne parviendrait pas à fuir le château, dont les portes étaient certainement bloquées par Horace et les Skandiens. Mais plus la situation durait, plus il y avait de risques qu'elle s'envenime.

— Partir ? s'étonna le renégat. Où donc ?

— Où tu voudras, répliqua Will avec un haussement d'épaules. Je te laisse une chance.

— Tout en prévoyant de me pourchasser, déclara Keren avec amertume.

Ce n'était pas une question, et le Rôdeur ne prit pas la peine de répondre.

— Keren ? intervint alors Alyss. Je fatigue un peu, vous savez. Cette épée est lourde.

Keren lui sourit.

— Ça ne sera plus très long, maintenant, lui dit-il avant de se tourner vers le Rôdeur. Comme je l'ai déjà fait observer, quand Alyss sortira de sa transe, elle aura tout oublié. Son esprit sera comme vierge.

— Fascinant, rétorqua Will d'une voix un peu trop tendue. Allez, libère-la de cette emprise.

— Je vais procéder différemment, répondit le renégat. Alyss ?

— Oui, Keren ?

— Vous devez m'obéir en tout, vous le savez ?

— Évidemment, Keren.

— Bien. Dans ce cas, écoutez-moi avec attention. Si le Rôdeur me fait le moindre mal, tuez-le.

La jeune fille hocha la tête, puis se tourna vers Will. Elle voyait à présent que la flèche était pointée sur Keren, et que si ce dernier était blessé, elle devrait malgré tout tuer ce jeune homme. « Ce serait dommage, il a l'air plutôt gentil, songea-t-elle. Le genre de personne que je pourrais apprécier. »

Alyss hésitait, le front à peine soucieux. Quelque part, enfoui dans son esprit, une ombre de souvenir remontait à la surface…, connaissait-elle ce garçon ? Pourtant, si cela avait été le cas, Keren lui aurait-il demandé de le tuer ? Il était tentant de sombrer de nouveau dans l'oubli confortable que lui procurait la pierre bleue. Mais des années d'apprentissage et de discipline s'affirmèrent en elle. Elle avait toujours été fière de ses capacités à régler des problèmes et, à présent, elle devait trouver une solution à celui-ci.

— Comment t'appelles-tu ? demanda-t-elle à Will.

Keren lui jeta un vif coup d'œil – ce revirement était inattendu. Elle n'était pas censée poser de questions, seulement obtempérer sans réfléchir.

— Son nom n'a pas d'importance ! aboya-t-il. Obéissez !

Alyss secoua la tête, comme pour éclaircir ses pensées.

— Oui, bien sûr. Excusez-moi, répondit-elle, d'un air pourtant incertain.

Will la dévisageait, percevant ses tourments. S'il tuait Keren, Alyss le tuerait à son tour, un acte qui la hanterait pour le

restant de ses jours. Et personne ne serait plus en vie pour lui raconter ce qui se serait passé.

Il ne pouvait pas lui léguer un tel fardeau.

Keren, conscient que son emprise sur la volonté d'Alyss s'amenuisait, décida qu'il était temps qu'elle agisse enfin.

— Tuez-le ! Maintenant ! hurla-t-il d'une voix brisée.

— Oui, Keren.

Comme à contrecœur, elle s'avança, brandissant plus haut l'épée. Et à cet instant, Will se sentit contraint de lui laisser un vestige de souvenir, afin qu'elle comprenne qu'il lui pardonnait ce qu'elle s'apprêtait à faire.

— Alyss, dit-il d'un ton calme, je t'aime. Je t'ai toujours aimée.

Dans les yeux de la jeune fille, il lut soudain de la confusion – un éclair d'émotions contradictoires. Puis une clarté aveuglante et une expression horrifiée… Elle regarda l'épée au-dessus de sa tête et poussa un hurlement déchirant. Jetant l'arme au loin, elle s'effondra sur le sol, secouée de sanglots incontrôlables.

Will lâcha son arc et courut vers elle, oubliant Keren. « Mon Dieu, pourvu qu'elle aille bien ! », pensa-t-il, ne sachant comment un tel choc avait pu l'affecter. Il s'agenouilla près de son amie et se pencha pour essayer de la relever. Il aurait donné n'importe quoi pour que s'apaisent ces affreux sanglots et se détende son esprit torturé. Mais elle était recroquevillée et il ne parvenait pas à l'étreindre.

— Alyss, tout va bien ! Te sens-tu mieux à présent ? lui murmura-t-il.

Elle ne paraissait pas l'entendre, ni prendre conscience de sa présence.

— Sois maudit jusqu'aux profondeurs de l'enfer ! lança Keren.

Will leva les yeux. Le renégat marchait sur lui, son épée à la main.

— Elle n'a pas pu te tuer, mais moi, je saurai le faire !

Poussé à agir, Will s'écarta d'un bond de la jeune fille. Keren le suivit en fouettant sauvagement l'air de sa lame. Ses coups

n'avaient rien de calculé, et seules la haine et la soif de vengeance, à leur paroxysme, guidaient son épée.

Will se redressa, dégainant son grand couteau juste à temps pour parer un coup de côté. Il passa la main derrière sa nuque pour attraper le couteau de lancer qui y était caché et, une fois encore, sa cape et le col de son gilet lui firent obstacle. Décidément, la position de ce fourreau était une bien mauvaise idée, pensa-t-il avec amertume. Il para un autre coup, mais sans l'équilibre que le second couteau aurait pu apporter à sa défense, il était désavantagé contre la longue lame de Keren. Il lui fallait l'éviter aussi longtemps que possible, c'était son seul espoir.

Peu à peu, son adversaire réprima sa rage. Le Rôdeur tenta une nouvelle fois de dégainer son couteau de lancer, mais Keren s'en aperçut et se rua sur lui si brusquement que Will put à peine éviter la pointe de l'épée ; puis, presque d'un seul mouvement, le renégat fit tournoyer sa lame pour porter un coup de revers par le dessus.

Comprenant que son adversaire était un épéiste hors pair, Will sentit son cœur se glacer : il lui serait impossible de remporter un duel aussi inégal. Il recula devant un nouveau coup, sentit son dos cogner le mur et comprit qu'il venait de commettre une grave erreur. Il esquiva le coup suivant en se glissant sur le côté et la lame de son adversaire frappa la pierre, dont jaillirent quelques étincelles. Alors que Will continuait de glisser contre le mur, Keren le poursuivit en portant une série de coups d'une aveuglante rapidité, ne laissant aucune chance au jeune homme de riposter.

Ce furent les grincements discordants de la lame contre la paroi de pierre qui attirèrent l'attention d'Alyss. Elle leva les yeux et aperçut Will qui battait en retraite devant les attaques implacables de Keren et s'efforçait en vain de repousser l'épée à l'aide de son couteau.

La jeune Messagère se releva. Sans vraiment comprendre pourquoi, elle savait que tout était sa faute. Qu'elle avait placé Will dans cette situation. Et qu'il était en danger. Elle devait maintenant le sauver. Elle avait besoin d'une arme. N'importe

laquelle. Les jambes flageolantes, elle tâcha de reprendre ses esprits. Et soudain, elle eut une idée.

En deux pas rapides, elle fut près de la fenêtre. Elle s'empara de l'objet qu'elle avait caché là et se dirigea vers Keren. La pointe de l'épée du renégat était maintenant au niveau de la gorge de son ami. Le grand couteau du Rôdeur gisait à terre, entre eux : Keren avait fini par le désarmer en portant un coup d'une violence inouïe, les deux mains serrées autour du pommeau de son arme.

Will fixait son adversaire avec calme, attendant la mort, quand, tout à coup, il vit Alyss arriver derrière son adversaire.

— Fuis, Alyss ! hurla Will. Va chercher Horace !

Keren eut une réaction normale : sur le point d'enfoncer sa lame dans la gorge de Will, il se retourna vers la jeune fille. Au même instant, elle lui jeta à la figure le contenu de la petite fiole.

Il poussa un hurlement atroce, tandis que l'acide lui brûlait la peau et les yeux. Lâchant son épée, il se griffa le visage comme pour essayer d'apaiser la douleur intolérable, trébuchant à l'aveuglette à travers la pièce, sans cesser de crier. Alyss, horrifiée, recula et sentit Will qui l'enlaçait.

La puanteur de la chair brûlée envahit peu à peu l'endroit et les mouvements de Keren se firent de plus en plus erratiques, désordonnés. Il continuait de hurler, d'une voix à présent enrouée, et tournait en rond sans savoir où se diriger, les bras levés pour garder l'équilibre, ou bien griffant encore son visage ravagé. Il heurta un mur, s'en écarta, vacilla sur quelques pas, puis perdit de nouveau l'équilibre et tomba vers l'arrière.

Vers la fenêtre.

Son dos et ses épaules heurtèrent les barreaux qui, un bref instant, supportèrent son poids. Puis les minces fils de métal qui retenaient encore les deux barreaux du milieu lâchèrent… il ne bascula pas aussitôt en arrière, mais le rebord de la fenêtre, à hauteur de ses genoux, était trop bas pour le retenir.

Son cri fut long et retentit quelques secondes – un mélange de terreur et de douleur, résonnant dans la nuit au-dessus de son corps en chute, comme un ruban entraîné dans son sillage.

Puis le cri s'interrompit brusquement.

L'air soucieux, Alyss se tourna vers Will.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-elle en parcourant du regard la salle, où les meubles étaient renversés.

Son esprit bouillonnait d'images si étranges et improbables qu'elle ne pouvait croire que de telles choses avaient pu arriver.

Will lui sourit et l'attira à lui pour qu'elle puisse appuyer sa tête contre son épaule.

— Ce qui s'est passé ? Tu viens de me sauver la vie, répondit-il. Par deux fois.

Il l'embrassa sur le front. Il sentit à quel point les pensées de son amie étaient embrouillées. Elle s'écarta un peu de lui et le scruta avec attention.

— Deux fois ? s'étonna-t-elle. J'ai oublié la première.

— Peu importe, répliqua Will sans cesser de sourire.

38

Will toqua doucement à la porte de l'infirmerie et Malcolm lui dit d'entrer.

Le guérisseur était penché vers Trobar, allongé sur quatre matelas posés à même le sol, dans un coin de la pièce. En effet, il n'y avait pas de lit assez grand pour l'accueillir à MacIndaw, et il lui faudrait rester là jusqu'à ce qu'il soit rétabli et capable de repartir dans le bois.

— Bonjour, dit Malcolm en souriant.

— Comment va ton patient ?

— Mieux que prévu. Quand je l'ai récupéré, il avait perdu assez de sang pour tuer deux hommes normalement constitués. C'est un miracle qu'il ait survécu.

— Rien d'étonnant à ça, répondit Will avec un sourire, vu qu'il est aussi fort que trois hommes, au moins.

Le géant paraissait faible et beaucoup plus pâle que d'habitude. Mais la plaisanterie du Rôdeur parut l'égayer et ses yeux étaient vifs, alertes – rien à voir avec le regard vitreux et fiévreux qu'il avait eu quand on l'avait transporté jusqu'ici après la bataille.

Le Rôdeur entendit un bruit familier. Il se tourna et vit Ombre, couchée sur le ventre, dans un coin de la pièce. Le museau entre les pattes avant, la queue battant sur le sol, elle ne cessait de tout examiner autour d'elle.

— Bonjour, Ombre.

La queue claqua de nouveau sur les dalles.

— Ce n'est pas gênant d'avoir un chien dans l'infirmerie ? demanda alors Will à Malcolm.

— Non, c'est même essentiel, répondit ce dernier avec un petit sourire. Si je n'avais pas fait entrer la chienne, Trobar et elle auraient fini par me rendre fou.

Décidément, l'animal était vraiment attaché au géant. Will songea qu'il lui faudrait trouver une solution à cette situation quand il repartirait vers le sud.

— Je pensais rendre une petite visite à Alyss, reprit-il. C'est une bonne idée, selon toi ?

— Oui, une excellente idée, confirma Malcolm. Il est temps qu'elle ait un peu de compagnie.

L'assaut avait eu lieu deux jours plus tôt. Quand ils avaient appris la mort de leur meneur, les hommes de Keren s'étaient rendus sans hésiter. Ils étaient à présent retenus dans les cachots de MacIndaw.

De son côté, Alyss était en état de choc, toujours hébétée. D'après le guérisseur, c'était dû à son réveil brutal, quand elle était sortie de sa transe pour s'apercevoir qu'elle se préparait à tuer Will – comme lorsque l'on réveille subitement un somnambule. Le guérisseur lui avait fait boire une potion et l'avait mise au lit.

— Il lui faut surtout du repos, expliqua-t-il à Will. Cette jeune fille a un fort tempérament et elle s'en remettra, peu à peu, et plus vite encore si elle reprend des forces.

Will monta au quatrième étage du donjon, où l'on avait installé Alyss dans ses anciens appartements. Ce n'était pas la première fois qu'il venait la voir, mais il l'avait toujours trouvée endormie et avait hésité à la déranger. Il y avait autre chose qui le rendait hésitant. Alors qu'elle était en transe, sous l'emprise de Keren, il lui avait avoué qu'il l'aimait – une déclaration tout ce qu'il y avait de plus sincère. D'une certaine façon, il l'avait toujours aimée, il le savait. Elle était sa plus vieille et sa plus chère amie au monde. Et l'affection qu'il éprouvait était encore plus vigoureuse maintenant qu'ils avaient grandi. Petit à petit, sans qu'il s'en rende compte, leur longue camaraderie s'était transformée en amour.

Du moins, c'était ce qu'il ressentait, lui. Il n'était pas certain que ce sentiment soit réciproque.

Keren avait dit qu'elle aurait tout oublié de ce qui s'était passé quand son esprit était sous son contrôle. Mais la déclaration de Will avait rompu la transe d'Alyss et il pensait que, peut-être, elle gardait quelque souvenir de ce qu'il lui avait dit à cet instant. Il avait demandé son avis à Malcolm, sans pourtant raconter ce qu'il avait avoué à la jeune fille. Le guérisseur n'avait su lui répondre avec précision.

— Il est possible qu'elle s'en souvienne… ou non.

Puis, voyant la frustration s'afficher sur le visage du jeune Rôdeur, il avait ajouté, comme pour s'excuser :

— Nous n'avons pas suffisamment percé les secrets de l'esprit et de ses fonctionnements pour que je puisse t'en dire plus. Ce qui peut être vrai pour un individu peut ne pas l'être pour un autre.

La seule manière de tirer la chose au clair, décida donc Will, était de voir si Alyss aborderait d'elle-même le sujet. Si elle s'en abstenait, cela signifierait qu'elle était embarrassée de ne pas éprouver les mêmes sentiments que lui, ou que les mots de son ami, n'ayant pas eu l'impact espéré, n'étaient pas restés dans sa mémoire – ce qui, selon Will, revenait au même.

Le Rôdeur avait passé les cinq années précédentes auprès de Halt, son ancien maître, et n'était pas particulièrement équipé pour gérer ce genre de situation. Il craignait que son amour ne soit pas réciproque, et qu'elle lui réponde tout simplement : « Pourquoi ne pas rester amis ? » Avec beaucoup de discrétion, il en avait discuté avec Horace – après tout, le jeune chevalier, en habitué de la cour du roi d'Araluen, était accoutumé à fréquenter des dames. Le grand guerrier n'avait pas semblé surpris. « Tu l'aimes, c'est évident ! s'était-il exclamé quand Will s'était confié à lui. Ça n'a rien d'étonnant. Alyss est ta meilleure amie depuis que vous êtes enfants. Et à présent, c'est une belle jeune fille, talentueuse, intelligente et pleine d'esprit. Comment pourrais-tu ne pas l'aimer ? »

Connaissant Horace, la solution qu'il avait alors suggérée à Will n'avait rien de surprenant : « Va la voir et parle-lui franchement. » En tant que guerrier, il préférait une approche

directe. En revanche, un Rôdeur était plus enclin à étudier les subtiles nuances du comportement de quelqu'un afin de déceler ses véritables sentiments, avait alors expliqué Will. « Un Rôdeur est plus enclin à ruser, tu veux dire », avait rétorqué Horace. Et le sujet avait été clos.

À présent, il se trouvait devant la porte d'Alyss et se demandait s'il devait attendre un jour de plus ; puis, décidant qu'il ne ferait que reporter le problème, il frappa, un peu plus sèchement qu'il l'aurait voulu.

— Entrez.

Au son de la voix d'Alyss, un nouvel élan de nervosité s'empara de lui, mais il obtempéra malgré tout.

La jeune fille était assise dans son lit, placé près de la fenêtre afin qu'elle puisse observer la campagne alentour. La dernière neige qui s'accrochait obstinément à la cime des arbres scintillait au soleil. Elle se tourna vers lui en souriant.

— Comme je suis contente de te voir, Will.

Elle avait détaché ses cheveux blonds, si bien brossés qu'ils étincelaient dans la lumière. Elle semblait lasse, mais heureuse de cette visite. Le jeune homme s'approcha d'elle et prit place sur une chaise. Elle prit ses mains entre les siennes. Un geste naturel, sans affectation. Amical, pensa-t-il.

— Comment te sens-tu ? demanda-t-il, la bouche sèche.

— Bien. Je suis seulement un peu fatiguée.

Il acquiesça, sans savoir quoi lui dire d'autre.

— J'ai des milliers de questions à te poser, annonça-t-elle. Je n'arrête pas de faire des rêves bizarres. Et j'ai envie de comprendre ce qui s'est passé dans la tour, cette nuit-là.

— Tu ne te souviens donc de rien ? demanda-t-il en le regardant avec attention.

L'espace d'une seconde, il crut déceler une lueur d'hésitation dans ses yeux.

— Pas vraiment.

Le Rôdeur comprit alors pourquoi elle avait hésité : elle se rappelait parfaitement les événements, mais ne voulait pas l'admettre.

En réalité, Alyss se sentait tout aussi perdue que Will. Elle avait fait de nombreux cauchemars, rêvant qu'elle était encore

dans sa prison, sur le point de lui infliger une terrible blessure, quand, sans prévenir, il lui déclarait qu'il l'aimait – des mots qu'elle avait espéré entendre depuis bien longtemps. Mais elle ne savait pas si ces rêves reflétaient la réalité ou n'étaient que des tours joués par son imagination.

Les deux jeunes gens se dévisageaient, un peu gênés.

— Nous devrions peut-être attendre que tu aies repris des forces, finit par dire Will.

— Pourquoi ? demanda-t-elle en le fixant. Ça a donc été si terrible que ça ?

— Oui, c'est vrai, ça a été affreux. Mais comme je te l'ai déjà dit, tu m'as sauvé la vie. Et c'est tout ce qui importe.

Un long silence s'ensuivit.

— Des nouvelles des renforts envoyés par le château de Norgate ? finit par demander Alyss.

Elle sentit qu'il était soulagé que la conversation passe à un autre sujet, moins personnel.

— Selon nos éclaireurs, ils seraient à dix jours d'ici.

— Et les Scotti ?

Après tout, ils représentaient une menace immédiate et se trouvaient plus près que les troupes de Norgate. Mais Will haussa les épaules.

— Je ne crois pas qu'ils viendront. Savais-tu que nous avons libéré MacHaddish ?

À cette nouvelle, elle se redressa.

— Libéré ? Mais… pour quelle raison ? Qui a eu cette idée ?

— Moi. Et quand je l'ai suggérée, tout le monde a réagi à peu près comme toi.

— Eh bien, je…, commença-t-elle.

— D'abord, l'interrompit son ami, nous l'avons amené au château pour lui montrer que les Skandiens occupaient les lieux, secondés par quelques-uns des hommes d'Orman, qui reviennent peu à peu. Nous lui avons aussi expliqué que les renforts allaient arriver d'un jour à l'autre, puis l'avons relâché pour qu'il puisse rapporter ces informations à son commandant.

Il omit cependant d'ajouter qu'il avait aussi pris le Scotti à part et lui avait fait une promesse : « Si vous remettez les pieds

ici, tu seras le premier à être visé. » MacHaddish n'avait pas paru effrayé, mais avait deviné que le Rôdeur était sérieux.

— Ainsi…, reprit Alyss d'un air pensif, il racontera que MacIndaw est de nouveau entre les mains de leurs ennemis et qu'il sera beaucoup plus difficile de mettre en œuvre leur plan initial d'invasion.

— Exactement. Les Skandiens seront des opposants beaucoup plus coriaces que des soldats ordinaires. Ce sont des professionnels, ajouta-t-il avec une pointe de fierté.

La jeune fille ne put retenir un sourire.

— Tu les apprécies vraiment, j'ai l'impression…

— Les Skandiens ? Oui, c'est vrai. Du moment qu'ils donnent leur parole, jamais ils ne reviennent dessus. Ce sont d'effroyables ennemis, mais aussi les meilleurs alliés qui soient. Horace prétend que s'il disposait d'une armée skandienne, il pourrait conquérir le monde entier.

— Est-ce son ambition ?

Will sourit.

— Pas vraiment. C'est seulement le genre de déclarations pleines de bravoure que font parfois les guerriers.

— Et toi ? Rêves-tu de dominer le monde ?

— Non, je veux juste retourner dans ma paisible chaumière, à Seacliff.

— Et retrouver la jolie fille de l'aubergiste ? ajouta-t-elle d'un ton léger, taquin.

— Oh, je suis certain qu'elle m'a déjà oublié, répliqua Will avec désinvolture.

— J'en doute. Tu n'es pas quelqu'un qu'on oublie facilement.

Il resta muet, ne sachant comment lui répondre, et le silence s'installa de nouveau entre eux. Soudain, il s'aperçut qu'il tenait toujours les mains d'Alyss entre les siennes. Il les retira et se redressa si vite que sa chaise tomba en arrière sur le plancher.

— Je… je ferais mieux d'y aller. Malcolm m'a conseillé de ne pas trop te fatiguer.

Elle se força à bâiller pour lui faciliter les choses.

— Oui, je crois que je vais dormir un peu, répondit-elle. Reviens me voir demain, d'accord ?

— Bien sûr.

Peu désireux de la quitter, il se dirigea pourtant vers la porte et se tourna vers elle, avant de sortir, pour la saluer une dernière fois.

Elle lui fit un petit signe de la main en souriant.

Une fois dans l'antichambre, il marqua une pause en posant son front sur le mur de pierre.

— Bon sang, murmura-t-il.

Il ne se doutait pas qu'Alyss chuchotait exactement la même chose de son côté.

39

Les renforts venus de Norgate franchirent le pont-levis de MacIndaw, passèrent devant le corps de garde et entrèrent avec fracas dans la cour du château.

Les vingt chevaliers et la centaine d'hommes d'armes qui les accompagnaient regardèrent avec curiosité les Skandiens qui, tout sourire, gardaient les remparts. Messire Doric, le Maître des Guerriers de Norgate, qui menait la troupe, vit le petit comité d'accueil qui les attendait devant le donjon et piqua droit dessus. Will s'aperçut qu'un Rôdeur chevauchait à ses côtés – ce devait être Meralon, membre de l'Ordre, en poste dans le fief. Il ne savait pas grand-chose de lui, mais Will avait entendu dire qu'il avait tendance à se montrer guindé et un peu rigide dans ses opinions.

Orman, qui portait une lourde chaîne d'or au bout de laquelle pendait le sceau officiel le désignant comme le châtelain, s'avança pour saluer les deux cavaliers. Will, Horace et Malcolm restèrent à l'arrière-plan, par respect pour le statut d'Orman, qui avait repris ses fonctions depuis peu.

Sir Doric leva une main et ordonna à ses soldats de faire halte et de rester au repos, puis se rapprocha avec Meralon. L'occasion solennelle fut brusquement interrompue quand une silhouette s'échappa du deuxième rang des chevaliers. La monture de l'homme était beaucoup plus petite que les destriers qui l'entouraient et, jusqu'alors, il était resté invisible. Il glissa

de sa selle et courut vers Orman, avant de s'agenouiller devant lui.

— Messire ! s'écria Xander – car c'était bien lui. Nous voilà enfin ! Cela a pris tant de temps, je m'en excuse ! J'ai fait ce que j'ai pu.

Will, qui observait Messire Doric, vit ce dernier froncer les sourcils d'un air désapprobateur. Dans de tels moments, il y avait un certain protocole à suivre, et le Maître des guerriers devait estimer que le secrétaire aurait dû le respecter.

— C'est très bien, Xander, répondit Orman. Levez-vous, mon bon ami, ajouta-t-il à voix basse. C'est au tour de ce chevalier de s'adresser à nous.

Le secrétaire obéit et se plaça derrière Orman. Doric et Meralon mirent alors pied à terre. Ce fut à Will de froncer les sourcils : par politesse, ils auraient dû attendre qu'Orman le leur demande avant de descendre de cheval. Le châtelain, cependant, ne parut pas s'en offenser.

— Soyez les bienvenus à MacIndaw, déclara-t-il. Messire Doric, je présume ? Je suis Orman, le seigneur de ces lieux.

Par deux fois, Messire Doric fit claquer ses gantelets contre sa cuisse et parcourut la cour du regard avant de répondre brusquement, voire un peu distraitement :

— Mmm ? Par tous les diables, que font ici tous ces Skandiens ?

Un léger pli creusa le front d'Orman. Ces dernières semaines, après avoir dû fuir son propre château, il avait perdu l'attitude méprisante que Will avait auparavant remarquée. « Étonnant comme quelques semaines passées en forêt peuvent changer quelqu'un », pensa le Rôdeur. C'était pourtant le cas.

— Ils défendent le château, à l'évidence, répliqua Orman d'un ton posé. Xander a certainement dû vous dire qu'ils nous étaient venus en aide ?

Doric continuait de scruter les remparts.

— Mmm ? Oui, votre messager nous a vaguement parlé de mercenaires. Mais je croyais que vous vous en seriez maintenant débarrassés. Il n'est pas prudent de les autoriser à rester dans l'enceinte du château…

— Il se trouve que certains de leurs compagnons sont morts durant l'assaut, lui dit Orman. Il aurait été grossier de leur demander de partir dès la bataille terminée.

Doric balaya l'air de la main, comme s'il chassait des mouches.

— Non, débarrassez-vous d'eux. Mes hommes sont là, à présent. Vous n'avez plus besoin de ces satanés Skandiens !

— On ne peut pas leur faire confiance, ajouta Meralon.

Will sentit la colère monter en lui et il s'avança. Aussitôt, une main lui saisit le bras.

— Ne t'énerve pas, murmura Horace.

Le jeune Rôdeur acquiesça. Son ami avait raison. Il réfréna sa mauvaise humeur et se plaça à côté d'Orman.

— Je leur fais confiance, moi, déclara-t-il.

Doric et Meralon tournèrent leur regard vers lui. Doric se renfrogna. La cape de ce jeune homme ressemblait à celle d'un Rôdeur, mais elle était mouchetée de noir et de blanc, non de gris et de vert. Will ignorant le Maître des Guerriers, s'adressa à Meralon :

— Will, cinquantième Rôdeur.

— Meralon, vingt-septième, répondit l'autre, en insistant sur le chiffre, comme pour sous-entendre qu'il était d'un grade supérieur.

En réalité, il ne l'était nullement. À l'exception de Crowley, commandant de l'Ordre, et d'un petit nombre de ses proches conseillers, tous les Rôdeurs étaient égaux en rang. Les chiffres les désignant leur étaient assignés selon leur disponibilité, quand l'un d'eux mourait ou prenait sa retraite. Si Will était le cinquantième, cela était un pur hasard.

— Tu es l'apprenti de Halt, c'est ça ? ajouta Meralon d'un air désobligeant.

— Je l'ai été, oui.

Meralon hocha la tête, puis poursuivit d'un ton condescendant :

— Eh bien, en grandissant, Will, tu apprendras qu'on ne peut jamais faire confiance aux Skandiens. Ce sont des traîtres, tous autant qu'ils sont.

Avant de répondre, Will se força à prendre une profonde inspiration. Il y avait peu d'imbéciles dans l'Ordre des Rôdeurs, mais il comprit qu'il venait d'en rencontrer un. L'homme avait-il l'expérience des loups des mers ? Le jeune homme en doutait.

— Tu te trompes, déclara-t-il avec fermeté. Je leur fais confiance et nous avons besoin d'eux. Il nous faut une garnison pour protéger ce château.

— Nous pouvons vous la fournir, intervint Doric en montrant sa troupe. Je vous laisserai cinquante de mes hommes.

— Et si vous agissez ainsi, Norgate en sera affaibli. Votre garnison doit déjà l'être, vu le nombre de soldats que vous avez conduits jusqu'ici.

Doric hésita. Le jeune Rôdeur n'avait pas tort. Rassembler des soldats en vue d'une mission de sauvetage n'avait rien d'inutile. En revanche, laisser une bonne partie d'entre eux sur place amoindrirait sérieusement la puissance de Norgate.

— Sans parler de l'armée scotti qui se trouve de l'autre côté de la frontière, ajouta Will sans attendre sa réponse. Ils pourraient décider d'attaquer Norgate s'ils apprennent que sa garnison est en sous-effectif.

Encore une fois, il faisait preuve de bon sens. Un constat qui n'adoucit pourtant pas la brusquerie de Doric.

— Qu'est-il arrivé à votre garnison habituelle ? demanda-t-il à Orman.

— L'usurpateur, Keren, s'en est débarrassé. Et les soldats se sont éparpillés dans la région. Cela nous prendra des mois pour les faire revenir ici.

— Quel désordre vous avez créé là ! explosa alors Doric.

Un instant, Orman rougit de colère. La situation était délicate. En tant que châtelain, il était égal en rang au Maître des Guerriers du fief. Tous deux étaient des vassaux du seigneur régnant sur Norgate et il était difficile de dire qui pouvait avoir le dernier mot. Pour régler ces questions, il aurait fallu beaucoup de tact et de diplomatie – qualités qui manquaient assurément à Doric.

— Mais nous avons repris les choses en main, reprit Orman, grâce aux Skandiens. Nous nous sommes arrangés avec eux

pour qu'ils restent en attendant que je puisse recruter d'autres hommes des environs.

— Vous vous êtes « arrangés » ? s'étonna Meralon. Et qui, exactement, s'est chargé de cet « arrangement » ?

— Moi, répliqua Will.

Meralon se renfrogna. Il en voulait encore au jeune homme d'avoir déclaré qu'il se trompait.

— J'aurais dû m'en douter, rétorqua-t-il. Tout le monde raconte que Halt et toi avez un faible pour ces barbares.

Réprimant de nouveau sa colère, Will expliqua :

— Les Skandiens ont besoin d'un endroit et de matériel pour construire un nouveau navire. Nous avons accepté de leur fournir cela. En retour, ils protégeront MacIndaw aussi longtemps qu'il faudra. C'est un échange de bons procédés.

— Ce n'est cependant pas à toi d'établir un quelconque arrangement, protesta alors Meralon. Ce n'est pas ton fief, mais le mien. Et je n'approuve pas l'accord que tu as contracté avec ces pilleurs, compris ?

Meralon, légèrement plus grand que Will, se pencha vers lui. Le jeune Rôdeur fut tenté de reculer, mais il savait que ce serait une erreur. Il inspirait avant de répondre quand Horace, décidant qu'il était temps de se mêler à la conversation, s'approcha et le devança :

— Deux choses, commença le chevalier. D'abord, j'aimerais qu'on cesse de parler ainsi des Skandiens. Ce sont mes amis.

Sa voix était calme et posée, mais on ne pouvait se méprendre sur la menace qui planait au-dessus de chacun de ses mots. Il scruta le Rôdeur de Norgate. À l'instar de Will, Horace avait été informé dans le détail de la situation par Halt et Crowley avant de partir pour le nord du royaume. Et il leur avait posé la même question : « Pourquoi le Rôdeur du fief ne peut-il se charger lui-même de régler ces problèmes ? » Ils lui avaient alors expliqué que ce Rôdeur était trop connu à MacIndaw pour pouvoir agir et qu'il s'agissait d'une mission secrète. À présent, il saisissait que leur décision avait des motivations plus profondes. La mission demandait de l'énergie, de l'imagination et des talents d'improvisateur – et Meralon n'aurait pas été à la hauteur de la tâche.

Voyant que tous avaient reporté leur attention sur lui, Horace s'adressa directement à Meralon.

— Si tu es le Rôdeur de ce fief, comme tu le prétends, où diable te trouvais-tu quand on a eu besoin de toi ?

Meralon s'apprêtait à répondre quand Horace écarta sa tentative d'un geste de la main et poursuivit :

— Je n'ai pas souvenir de t'avoir vu dans les environs, avec un plan permettant de reprendre le château de MacIndaw. De même, tu n'as pas rassemblé les forces armées nécessaires. Et je ne t'ai pas vu non plus à mes côtés quand il a fallu se battre sur les remparts.

Un silence s'ensuivit. Horace songea que c'était la première fois qu'il osait parler ainsi à un Rôdeur. Il avait trop de respect et d'admiration pour l'Ordre. Et cette pensée en fit éclore une autre dans son esprit.

— En fin de compte, si tu es bien le Rôdeur de ce fief, comment as-tu pu laisser la situation se dégrader de cette manière ? Moi qui croyais qu'un Rôdeur était constamment aux aguets ? Tout ceci n'aurait jamais dû arriver, ajouta-t-il en balayant la cour d'un large geste de la main. Et c'est ce que je compte écrire dans mon rapport.

Meralon bredouilla, trop enragé pour parler.

— Et qui diable es-tu ? s'enquit alors Messire Doric.

Horace le dévisagea en souriant, mais sans la moindre trace d'humour. Il était d'un naturel modeste et fuyait généralement les honneurs. Pourtant, cette fois, il sentit qu'il serait judicieux d'énumérer ses titres. Il croisa les bras.

— Messire Horace, chevalier à la Feuille de Chêne, commandant de la compagnie B, Garde Royal d'Araluen et Champion en titre de Cassandra, Princesse d'Araluen.

Ces mots eurent l'effet escompté. Ce jeune homme, en contact avec l'autorité la plus haute du royaume, avait l'intention de rédiger un rapport dans lequel il dénoncerait la manière dont les choses s'étaient déroulées à MacIndaw. Doric lança un regard amer à Meralon, comme pour lui signifier son mécontentement, avant de s'adresser au châtelain d'un ton plus conciliant.

— Messire Orman, j'ai peut-être parlé trop hâtivement. Pardonnez-moi si je vous ai offensé. Après tout, la route a été longue et…

— Et vous et vos hommes êtes fatigués, termina Orman afin de montrer qu'il était prêt à se réconcilier.

Will fut impressionné par le tact du châtelain, qui ne cherchait pas à profiter de la situation – au contraire, il voulait seulement trouver une solution pacifique.

— Mes gens peuvent peut-être montrer à vos soldats où s'installer ?

— Je vous en serais reconnaissant, messire, dit Doric avec un petit salut de la tête.

— Xander, reprit alors Orman, je vous laisse vous en charger, s'il vous plaît. Et quant à nous, ajouta-t-il à l'attention du Maître des Guerriers, nous pourrons reprendre cette discussion autour d'un bon repas, quand vous aurez eu le temps de vous baigner et de vous détendre, qu'en pensez-vous ?

Doric le salua, plus profondément cette fois.

— Vous êtes trop bon, messire. Allons prendre un peu de repos, Meralon, cela nous fera du bien, n'est-ce pas ?

Le Rôdeur de Norgate, lèvres pincées, marmonna sa réponse. Bien entendu, les Rôdeurs jouissaient d'une indépendance essentielle, puisqu'ils n'avaient de comptes à rendre qu'à leur roi. Mais Horace avait contrecarré cet avantage. Par ailleurs, Meralon savait que les actions de Will, même si elles étaient peu orthodoxes, avaient permis de récupérer MacIndaw. Passant près du jeune Rôdeur, il suivit Doric et Orman dans le donjon.

— Depuis quand es-tu le Champion en titre de Cassandra ? demanda discrètement Will à Horace.

— En réalité, je ne le suis pas, chuchota le jeune chevalier. Mais ce n'est qu'une question de temps, j'en suis certain.

40

Les adieux étaient toujours l'un des moments les plus difficiles dans la vie d'un Rôdeur, pensa Will alors qu'il sortait de l'écurie du château avec Folâtre, Ombre sur ses talons. Il avait espéré qu'Horace, Alyss et lui auraient pu s'éclipser discrètement, mais c'était bien entendu impossible. Ils s'étaient fait des amis au cours des mois passés dans cet endroit et ces derniers voulaient pouvoir leur dire au revoir.

Messire Doric et Meralon étaient partis la semaine précédente, finalement rassurés par le fait que la situation s'était stabilisée. Les Skandiens étaient en nombre suffisant pour protéger MacIndaw et ceux qui n'étaient pas de service sur les remparts s'affairaient au bord d'un petit cours d'eau situé à un kilomètre du château, l'affluent d'une plus large rivière qui se jetait ensuite dans la mer. La charpente de leur nouveau drakkar était déjà posée sur la rive.

Will s'immobilisa. Horace et Alyss, qui le suivaient avec leurs montures, l'imitèrent. Orman, Xander et Malcolm se tenaient devant eux. Derrière, le Rôdeur apercevait les silhouettes massives de Gundar et Nils Ropehander et, à l'arrière-plan, plus énorme encore, celle de Trobar – celui-ci, qui se rétablissait peu à peu, avait pu quitter l'infirmerie et descendre l'escalier en boitant pour les saluer, même si Will devinait qui le géant souhaitait vraiment revoir.

Orman parla le premier, comme le voulait l'étiquette.

— Will, Horace et Dame Alyss, je vous dois tant que je ne sais si je pourrai vous dédommager un jour. Je vous prie d'accepter ma reconnaissance et mon amitié, une très modeste récompense en retour de vos services.

Gauchement, le jeune chevalier et le Rôdeur se dandinèrent d'un pied sur l'autre en marmonnant quelques remerciements incompréhensibles. Alyss, naturellement, répondit :

— Messire Orman, ce fut un privilège de vous servir. Vous avez prouvé que vous étiez loyal à notre roi.

Orman la gratifia d'un signe de tête.

— Que votre générosité soit louée, Dame Alyss, dit-il avant de se tourner vers Will. J'ai souvenir de t'avoir adressé quelques remarques désobligeantes sur tes talents musicaux quand tu es arrivé ici comme saltimbanque, et je le regrette à présent.

— Vos commentaires étaient parfaitement justifiés, Messire Orman, répliqua le Rôdeur.

Le châtelain esquissa un sourire.

— Oh, je le sais, ils étaient justifiés ! Seulement, j'aurais dû m'abstenir. Je suis désolé que tu aies perdu ta mandole, ajouta-t-il plus sérieusement.

Le jeune Rôdeur haussa les épaules. De colère, Buttle avait brisé son instrument quand il avait fui le château avec Orman et Xander.

— C'était certainement un signe du destin, dit-il.

Orman sourit de nouveau.

— Xander a lui aussi quelque chose à vous dire.

Le petit secrétaire s'avança et salua brièvement Will.

— Je te suis reconnaissant moi aussi, Rôdeur. Tu as sauvé la vie de mon maître ainsi que le château. Merci à vous aussi, Messire Horace.

Ce dernier le salua.

Mais Will ne put s'empêcher de taquiner Xander une dernière fois.

— M'avez-vous pardonné d'avoir trop payé les Skandiens ? demanda-t-il.

Le secrétaire afficha aussitôt une mine irritée. Décidément, l'humour n'était pas son fort.

— Tu sais, je suis certain qu'on aurait pu leur offrir beaucoup moins. Vraiment, j'aurais dû être consulté avant de…

— Xander ? intervint Orman.

L'intéressé s'interrompit et leva les yeux vers son maître.

— Le sujet est clos.

— Oui, messire, répondit le secrétaire en baissant la tête. Désolé, murmura-t-il à l'intention de Will.

Ce fut alors au tour de Malcolm de lui serrer la main.

— Tu as bien agi, Will. Nous vivrons plus sereins à l'avenir. Et nous nous comprenons tous un peu mieux.

Le Rôdeur savait qu'Orman avait offert au guérisseur de travailler au château, mais il se demandait si celui-ci avait accepté.

— Toi et tes compagnons, allez-vous vous installer à MacIndaw ?

— Ils sont timides, tu sais, et n'aiment pas se montrer en public. Je resterai avec eux, dans le bois. Mais si Orman a besoin de moi, je ne serai jamais loin.

— C'en est donc terminé du Guerrier de la Nuit ? Des lueurs et des bruits nocturnes ?

Malcolm inclina la tête sur le côté.

— Oh, ça, je ne sais pas. Orman a accepté de garder ce secret. Je préfère que les gens du coin demeurent à l'écart de Grimsdell.

— Tu as certainement raison, acquiesça Will. Au fait, ceci est à toi, ajouta-t-il en tirant la stellatite de sa poche.

Le lendemain de la bataille, il était retourné dans l'ancienne prison d'Alyss pour y chercher la petite pierre noire. Le guérisseur sourit.

— Oh, tu peux la conserver si tu veux. C'est juste un caillou.

— Mais… c'est une stellatite, elle est sans prix ! Tu m'as dit que…

— Je n'ai pas été tout à fait franc avec toi, j'en ai bien peur, répliqua Malcolm sans paraître le moins du monde contrit. Je t'ai expliqué que l'hypnose était une question de concentration. Cette pierre a seulement aidé ton amie à détourner son attention de celle de Keren.

Alyss et Will échangèrent un regard intrigué.

— Dans ce cas, elle n'a aucune valeur ? s'étonna le jeune homme.

— Le fait que vous y ayez cru tous les deux lui donne de la valeur.

Will, incrédule, glissa le caillou dans sa poche.

— Je la garderai en souvenir d'un guérisseur très retors, déclara-t-il. Adieu, Malcolm, fais attention à toi.

— Bonne chance, Will. À toi aussi, Horace. Sans vous deux dans les parages, je vais peut-être pouvoir profiter de ma réserve de tisane !

Le Rôdeur échangea ensuite une poignée de main avec Gundar, mais il aurait dû se douter qu'un geste aussi formel ne suffirait pas au Skandien, qui l'étreignit en le soulevant du sol, le serrant à l'étouffer.

— C'était une belle bataille, Rôdeur ! J'suis bien triste de te voir partir !

— Repose… moi… par terre, parvint à dire Will.

Gundar obtempéra et le jeune homme vérifia que ses côtes étaient intactes.

— Viens me rendre visite à Seacliff un de ces jours, Gundar, ajouta-t-il.

— On s'ra chez toi ce soir, pour le dîner ! mugit alors le Skandien en éclatant de rire, tout heureux de sa plaisanterie.

— Essaie quand même de me prévenir de ton arrivée, dit le Rôdeur.

Cette fois, Nils rit lui aussi.

Pendant qu'Alyss et Horace faisaient leurs adieux, Will alla rejoindre Trobar, suivi de la chienne. Le géant détourna tristement les yeux.

— Va, dit alors le jeune homme à l'animal.

Ombre s'approcha de Trobar en remuant lentement la queue. Le géant s'agenouilla, gratta les oreilles de la chienne et lui frotta le menton. Ombre ferma les yeux de plaisir. Will sentit soudain son cœur se serrer et il s'accroupit à côté du géant.

— Trobar, lui dit-il doucement, regarde-moi.

Trobar leva les yeux vers lui. Des larmes coulaient sur son visage.

— Je crois qu'un chien appartient à celui qui l'a baptisé, déclara Will d'une voix un peu ébranlée. Ombre a plus besoin de toi que de moi. Je te la laisse.

Le géant, incrédule, fut incapable de répondre. Il posa une main sur sa poitrine et dévisagea Will d'un air interrogateur.

Le jeune homme acquiesça.

— Oui, elle est à toi. Prends soin d'elle. Si un jour elle a des petits, je viendrai chercher le plus robuste de sa portée.

Sur ce, il tendit la main vers la chienne, paume en avant, pour lui signifier de rester.

— Adieu, Ombre, ajouta-t-il d'une voix étranglée, en lui caressant la tête une dernière fois.

Puis, ne pouvant en supporter davantage, il s'empressa de se relever et de rejoindre Folâtre, qui l'attendait. Les yeux brouillés, il eut du mal à attraper les rênes et à monter à cheval.

Dès qu'il fut en selle, il s'éloigna vers le pont-levis, les sabots de Folâtre, déjà au trot, résonnant sur les dalles de la cour. Alyss et Horace, étonnés par le brusque départ de leur ami, abrégèrent les adieux et le suivirent.

Ils avaient déjà parcouru près d'un demi-kilomètre quand Horace remarqua qu'il manquait quelqu'un. Il regarda autour d'eux, à la recherche de la petite silhouette noire et blanche.

— Où est ta chienne ? demanda-t-il à Will.

Celui-ci se contenta de garder les yeux fixés devant lui et de déclarer :

— Je l'ai donnée à Trobar.

Il donna un petit coup de talon dans les flancs de sa monture, qui accéléra l'allure. Le jeune Rôdeur n'avait aucune envie d'en dire davantage.

— Eh bien, murmura Horace, quelle surprise !

41

Le souffle de cette fin d'hiver était encore glacial alors que les trois compagnons chevauchaient en direction du sud. La neige reculait de jour en jour ; seuls quelques lopins de terre en étaient encore recouverts. Puis elle disparut complètement et les premières pousses vertes firent leur apparition dans l'herbe brune et humide. Non sans étonnement, Will comprit que le printemps serait bientôt là.

Alyss et lui continuaient à maintenir une façade d'amitié, mais il y avait entre eux de subtiles tensions. Aucun d'eux, cependant, ne comprenait que l'autre les percevait aussi. Will pensait que le léger embarras qui persistait entre eux venait de sa propre réticence à parler avec franchise… sans se douter qu'Alyss croyait exactement la même chose.

Horace, perplexe, observait ses amis tourner autour du pot, évitant d'aborder le sujet de leur affection mutuelle, que tous deux refusaient obstinément d'admettre. « Ils sont censés être intelligents, pensait Horace, alors que je ne suis qu'un idiot de guerrier. Dans ce cas, pourquoi suis-je le seul à voir ce qu'ils ne voient pas ? Parfois, quand on réfléchit trop, cela ne fait que compliquer les choses… »

Il était tenté de mettre les pieds dans le plat, mais il n'était malgré tout pas du genre à se mêler des affaires des autres, surtout lorsqu'elles étaient aussi personnelles.

Ajoutons à cela qu'il n'était pas certain lui-même de ses propres motivations. Récemment, avant de venir rejoindre Will

à MacIndaw, il avait fréquenté la princesse Cassandra, qui semblait de plus en plus apprécier sa compagnie. Il éprouvait la même satisfaction à passer du temps avec elle, mais cela l'embarrassait un peu – comme s'il profitait de sa situation à Araluen pour faire des choses dans le dos de Will. Il savait que le Rôdeur et la princesse entretenaient une relation particulière et avaient beaucoup de respect l'un pour l'autre. En réalité, Horace avait parfois l'impression que Cassandra appréciait sa présence, car cela lui rappelait l'époque où Will était près d'elle.

Si le Rôdeur devait s'attacher à quelqu'un d'autre (Alyss, pour ne citer qu'elle), cela pourrait clarifier sa situation vis-à-vis de Cassandra. Et dans ce cas, Horace se demandait s'il ne servirait pas ses propres intérêts en intervenant entre Will et Alyss.

Aussi s'abstint-il.

Inévitablement, le moment arriva où les trois compagnons devaient se séparer. Alyss allait vers le sud-ouest, en direction du château de Montrouge, Horace vers l'est et le château d'Araluen, tandis que Will avait reçu des instructions de Halt et Crowley, qui souhaitaient le rencontrer dans la clairière du Grand Rassemblement.

« Encore des adieux », pensa sombrement le Rôdeur alors que le petit groupe faisait halte au carrefour d'où partaient trois chemins différents. Les soldats qui composaient l'escorte d'Alyss, libérés des cachots de MacIndaw quand le château avait été rendu à Orman, se tenaient à distance respectueuse.

Will et Horace échangèrent une poignée de main, se firent un signe de tête, marmonnèrent quelques mots inintelligibles et, maladroitement, se donnèrent quelques tapes dans le dos.

Puis ils s'écartèrent l'un de l'autre.

Alyss serra Horace dans ses bras et l'embrassa sur la joue.

— Merci encore, lui dit-elle en souriant. Je commençais à m'ennuyer, dans cette tour. Et je sais que, sans toi, j'y serais encore.

Le jeune guerrier lui rendit son sourire. Il était à l'aise en présence de la Messagère.

— Ah, à force de parlementer, tu te serais débrouillée pour en sortir !

Elle se tourna ensuite vers Will. Elle le regarda droit dans les yeux, et finit par dire :

— Merci. Merci pour tout.

— C'est moi qui devrais te remercier, Alyss. Tu m'as sauvé la vie, après tout.

Ils se turent. Puis la jeune fille se pencha vers Will, posa doucement ses mains sur ses épaules et l'embrassa. Mais cette fois, ce n'était pas sur la joue. Autrefois, il y avait bien longtemps, il s'était émerveillé de la douceur des lèvres de son amie. Il s'en souvenait à présent.

Elle recula d'un pas. Ils gardèrent les yeux rivés l'un sur l'autre. Puis, sur une impulsion, elle le prit dans ses bras et sentit qu'il l'étreignait en retour. Ils restèrent ainsi un long moment.

— Écris-moi, Will, chuchota-t-elle.

— Oui, dit-il enfin, ayant repris le contrôle de sa voix. Toi aussi.

Il s'écarta, puis se hâta d'ajouter :

— Au revoir à tous les deux. Vous allez tellement me manquer…

Il s'interrompit et, un bref instant, la jeune Messagère crut qu'il allait dire autre chose. Elle s'apprêtait à revenir vers lui quand il s'écria abruptement :

— Bon sang ! Je déteste les adieux !

Il remonta vivement en selle et, d'un geste brusque, tira sur les rênes pour obliger Folâtre à prendre la route qui partait vers le sud-est.

Alyss et Horace le regardèrent s'éloigner, tandis que le bruit des sabots du cheval s'estompait. À un moment, Will leur fit un signe de la main.

Mais il ne se retourna pas.

***

Dans la clairière du Grand Rassemblement, Halt et Crowley écoutaient Will faire son rapport. Il avait déjà rédigé un résumé, envoyé par messager, mais les deux Rôdeurs aînés avaient aussi souhaité qu'il vienne en personne. Tant d'éléments pouvaient

manquer dans un document écrit. Alors qu'ils partageaient un dîner, Will leur raconta les événements dans le détail. Crowley s'intéressait tout particulièrement aux talents de guérisseur de Malcolm, ainsi qu'à sa façon de créer des illusions et à ses connaissances en alchimie.

— Il serait bon de l'avoir sous la main si nécessaire, déclara-t-il. Crois-tu qu'il accepterait de travailler pour nous de temps à autre ?

— Je pense que oui, répondit Will après un bref temps de réflexion. Tant que nous lui garantissons de respecter son anonymat. Sa priorité est de protéger ses compagnons, qui ont besoin de lui.

Le Commandant de l'Ordre hocha la tête à plusieurs reprises.

— Nous en reparlerons. Pour l'instant, il est plus pressant de régler le problème que nous pose Meralon.

— C'est un imbécile, déclara Halt.

— À l'évidence, il a un peu trop pris ses aises à Norgate, et il s'est démesurément attaché au baron et à son Maître des Guerriers. Un Rôdeur se doit de rester indépendant. Selon moi, nous devrions le poster dans un autre fief et envoyer à Norgate un homme de confiance.

— Quelqu'un qui ait la tête sur les épaules, ajouta Halt.

Will s'aperçut qu'il assistait à un conseil privé de l'Ordre des Rôdeurs et qu'on le mettait dans la confidence. Cela indiquait à quel point Halt et Crowley l'estimaient, songea le jeune homme. Soudain, il se demanda s'ils n'allaient pas envisager de l'envoyer là-bas, dans ce fief où il faisait si froid. La perspective de devoir faire équipe avec l'arrogant Messire Doric ne le réjouissait guère. Les deux Rôdeurs aînés, l'air pensif, le regardèrent un instant, puis Crowley finit par briser le silence.

— Je pensais à Gilan.

— Oui, répondit Halt. Il est temps qu'on lui donne plus de responsabilités. Je crois qu'il s'en sortira très bien.

Malgré lui, Will ne put s'empêcher de pousser un soupir de soulagement qui n'échappa pas à Halt et à Crowley. Le sourcil du premier se releva avec étonnement.

— Tu ne croyais quand même pas qu'on allait te poster là-bas ? demanda-t-il.

— Non ! s'empressa de répliquer Will. Certainement pas !

— Imagine un peu : tu passerais ton temps à festoyer avec des Skandiens et à leur vendre comme esclaves tous ceux que tu n'aimes pas ! s'exclama Crowley. Nous ne pouvons accepter de telles transactions !

— Ne soyons pas si injustes, renchérit Halt. Il n'a *vendu* personne. Cependant, il est hors de question qu'il *donne* des esclaves aux Skandiens !

— En effet, répliqua le Commandant.

Pourtant, il ne put réprimer un sourire… Will prit conscience qu'ils plaisantaient.

— Que diriez-vous d'une bonne tisane ? proposa alors le jeune homme avec dignité, tout en pensant que le fou rire du Commandant de l'Ordre était plutôt déplacé.

***

Après leur souper, Crowley poussa un soupir et sortit de quoi écrire. Maintenant qu'il avait écouté le récit de Will, il devait envoyer un rapport complet au roi.

— Pas moyen de se reposer un peu, déclara-t-il en posant une lanterne sur une souche d'arbre.

Halt se releva et jeta un coup d'œil à Will.

— Allons faire un tour, suggéra-t-il à son ancien apprenti. Les grommellements et les gémissements de Crowley, quand il a un rapport à rédiger, m'insupportent.

Will sourit et se joignit à lui. Ils marchèrent en silence pendant un bon moment et s'arrêtèrent sous un immense chêne, à la lisière de la forêt. D'instinct, ils étaient allés chercher l'ombre, pensa Will.

— Tu t'en es bien tiré, finit par admettre Halt. Je suis fier de toi.

Le jeune homme scruta le visage de son ancien maître, dissimulé sous son capuchon, comme en maintes occasions semblables. Seuls étaient visibles sa barbe et son menton.

— Merci, Halt, se contenta-t-il de répondre, même si les mots si simples de son maître étaient la meilleure des récompenses.

Les traits de Will étaient camouflés eux aussi, mais Halt savait lire sur les visages, même dans la pénombre, et reconnaître certains gestes, même discrets. Et depuis qu'il était arrivé dans cette clairière, Halt avait perçu la tristesse de son ancien apprenti.

— Tu es sûr que tout va bien ? s'enquit-il.

— Oui… eh bien… non… En fait, si, je crois, bredouilla le jeune Rôdeur.

— Bon, je me retrouve avec trois réponses en une, dit Halt, non sans gentillesse.

Il attendit, mais Will ne semblait pas désireux de s'expliquer. Ils reprirent leur promenade dans un silence amical.

— Halt, finit par reprendre Will. Je peux te poser une question ?

— Apparemment, tu viens juste de le faire…, répliqua Halt, avec une trace d'amusement dans la voix.

— La vie devient-elle toujours plus difficile à mesure qu'on vieillit ?

— Tu n'es pas tout à fait un vieil homme. Mais attends un peu, les choses prennent parfois d'autres tournures, tu sais.

Will eut un petit geste de frustration.

— Je sais… je veux dire que… Oh ! Tout cela n'a aucun sens !

Halt le dévisagea calmement.

— Pauline te remercie d'avoir porté assistance à l'une de ses Messagères.

Cette fois, il entrevit une brève lueur dans les yeux du jeune homme. « C'est donc ça… », pensa-t-il.

— Cela m'a fait plaisir de l'aider, finit par répondre Will d'une voix neutre. Je vais aller me coucher, je crois. Bonne nuit.

— Bonne nuit, mon fils.

Il avait délibérément employé ce terme. Il regarda la petite silhouette s'éloigner dans la pénombre, les épaules droites. « Parfois, la vie nous envoie des problèmes que même le plus sage et le plus loyal des mentors ne peut résoudre, pensa-t-il. C'est ce qu'on appelle grandir. »

Et devoir rester là à ne rien pouvoir faire était aussi le rôle d’un mentor.

42

En revenant dans le fief de Seacliff, Will eut une impression de déjà-vu. Peu de choses semblaient avoir changé pendant son absence. Les ombres s'allongeaient dans le soleil de fin d'après-midi. Les arbres, qui avaient perdu leurs feuilles pendant l'hiver, reverdissaient peu à peu. Une quiétude planait sur les champs et les bois.

Le bac était amarré du côté de l'île et, après avoir fait résonner le gong permettant d'appeler le batelier, Will attendit patiemment l'arrivée de l'embarcation à fond plat.

— C'est gratuit pour vous, Rôdeur, dit aussitôt l'homme alors que Will guidait Folâtre sur le pont.

Là non plus, rien n'avait changé. Will eut un petit sourire et lui tendit un royal.

— Un passager et sa monture, voilà pour toi.

— Pas de chien, cette fois ? demanda le batelier.

— Non, répondit le Rôdeur, d'un ton laissant entendre qu'il ne souhaitait pas aborder le sujet.

L'homme haussa les épaules. Il n'avait pas tellement envie de discuter avec un Rôdeur – surtout celui-ci, qui se montrait parfois imprévisible. Il faut dire que des récits plutôt embellis de banquets avec des Skandiens comme invités d'honneur n'avaient cessé de circuler sur l'île pendant l'absence de Will.

Tandis que le bac se mettait à glisser lentement sur l'étroit bras de mer qui menait à l'île, Will mit pied à terre et s'appuya sur le bastingage de corde qui courait à l'avant de l'embarcation.

La remarque du batelier avait accentué son sentiment de solitude. Après avoir passé des semaines en compagnie d'Horace, d'Alyss, de Gundar et de Malcolm, il l'éprouvait davantage encore. Il n'avait même plus son chien à ses côtés.

Folâtre lui donna alors un coup de museau et le jeune homme se tourna vers lui.

« Je suis là », semblait dire le petit cheval hirsute.

Will sourit et le gratta derrière les oreilles.

— C'est vrai, mon grand. Tu es là, Dieu merci.

Folâtre secoua sa crinière – comme s'il acquiesçait aux paroles de son maître. Celui-ci regarda autour de lui et s'aperçut que le batelier l'observait, méfiant. Will avait parlé à voix basse et n'avait pu être entendu, mais le fait qu'il s'adresse à un cheval devait confirmer les soupçons du batelier : les Rôdeurs étaient bel et bien des sorciers versés dans la magie noire. Pour preuve, l'homme baissa les yeux et fit un geste censé éloigner le mauvais sort. Plus vite il serait descendu de ce bac, mieux ce serait.

La poupe crissa sur le sable de la plage. Le batelier jeta l'amarre et l'enroula plusieurs fois autour d'un poteau fermement planté dans le sol. Il dénoua la corde qui servait de bastingage afin de laisser Will débarquer.

— Merci, lui dit le Rôdeur.

L'homme ne répondit pas. Il regarda la silhouette s'éloigner dans les bois, enveloppée dans sa cape, le visage dissimulé sous son capuchon, et répéta le signe éloignant le mauvais œil.

La bannière du baron Ergell flottait au vent tandis que Will émergeait des arbres en haut du chemin sinueux. Lorsqu'il traversa le village, qui ne paraissait pas avoir changé, les gens qui se trouvaient dans les rues le suivirent des yeux avec un intérêt mêlé de méfiance – comme la première fois où il était arrivé à Seacliff. Certains se demandaient où le jeune Rôdeur était parti, ce qu'il avait fait. D'autres étaient contents de ne rien en savoir.

Il passa devant l'auberge. Cette fois, aucun signe de la jeune fille, Delia, lui souriant à sa fenêtre. Il en fut un peu déçu – il aurait aimé voir un visage amical.

Quand il arriva en vue de sa chaumière nichée dans le bois, il ne vit pas de fumée sortant de la cheminée pour l'accueillir.

Rien de surprenant à cela – Edwina, qui s'occupait de son ménage, n'avait pas été informée de son retour. Il dessella Folâtre, l'étrilla et lui donna à boire et à manger. Puis il entra dans la chaumière, son sac de selle à la main.

Au moins, l'intérieur était propre, rangé et ne sentait pas le renfermé. Edwina avait dû venir régulièrement durant son absence. Il laissa son sac sur son lit et retourna dans la plus grande pièce. Il baissa les yeux et vit les bols d'eau et de nourriture de la chienne, près de la cheminée. Tristement, il les ramassa et les porta à l'extérieur, sur le balcon.

« Oh, bon sang ! Ressaisis-toi ! songea-t-il. Tu es tout seul, voilà tout. Car tu l'as voulu ainsi. Tu as choisi d'être seul en devenant Rôdeur. En ne prenant pas le risque d'avouer à Alyss ce que tu éprouves pour elle. Alors arrête de broyer du noir et rends-toi utile. »

Il commença à s'activer et plaça du petit bois dans le four qui se trouvait au centre de la pièce. Tandis que de minuscules flammes jaunes se mettaient à lécher les brindilles, il sentit ses bonnes résolutions s'affermir. La chaumière allait se réchauffer, il allumerait quelques lampes pour repousser un peu les ténèbres. Puis il se ferait à manger. Plus tard, il irait faire un tour à l'auberge pour y prendre un ou deux verres de vin. Et il reverrait peut-être la jolie Delia, la fille d'Edwina et de l'aubergiste. C'était une compagne joyeuse, se rappela-t-il. Elle semblait l'admirer et le respecter, ce qui ajoutait à l'attirance qu'il éprouvait pour elle.

« Oui, voilà ce dont j'ai besoin : d'un bon dîner et de quelques heures à bavarder avec une charmante jeune fille », décida-t-il. Il se rendrait au château le lendemain.

Soudain, il entendit quelqu'un approcher. Un instant, il crut voir Delia sur le seuil, puis il reconnut la mère de la jeune fille, Edwina.

— Vous êtes de retour, messire… Je suis désolée, je ne savais pas que…

— Ce n'est pas votre faute, Edwina, l'interrompit-il. J'aurais dû vous faire prévenir de mon retour. Je vois cependant que vous avez bien tenu la maison pendant mon absence.

— Oh oui, messire. Je suis venue aérer les pièces de temps à autre. Voulez-vous que je vous apporte votre dîner ? Avez-vous faim ?

Will lui sourit.

— Je suis affamé ! Mais je prendrai mon repas à l'auberge. Gardez-moi une place, voulez-vous ? Je viendrai d'ici une heure ou deux.

— Parfait, messire. Votre présence nous honorera.

Sur ce, elle lui fit une petite révérence et se retourna pour partir.

Will se sentait déjà mieux.

— Edwina ? la rappela-t-il.

Elle s'arrêta.

— Oui, messire ?

— Votre fille, Delia, j'espère qu'elle se porte bien ? demanda-t-il d'une voix désinvolte.

— Oh oui, messire ! s'exclama-t-elle avec fierté. Vous avez appris la bonne nouvelle, j'imagine ?

— Quelle nouvelle ?

— Elle s'est mariée il y a deux semaines à peine. Avec Steven, le fils du batelier.

Will hocha la tête, un sourire forcé sur le visage.

— Excellente nouvelle, en effet, répondit-il, les dents serrées. Je suis ravi pour elle.

***

Certaines choses avaient malgré tout changé à Seacliff, et Will en était heureux. Durant les quelques semaines qui suivirent son retour, alors qu'il s'installait de nouveau dans la routine du paisible petit fief, il s'aperçut que l'École des Guerriers s'était réorganisée et que la discipline y avait été renforcée. L'entraînement des apprentis était conduit avec plus de professionnalisme. Le baron Ergell et son Maître des Guerriers, Norris, avaient retenu la leçon après avoir manqué perdre leur fief aux mains des Skandiens de Gundar.

Évidemment, Ergell et Norris l'avaient tous deux interrogé sur les raisons de son départ soudain quelques mois plus tôt. Mais Will resta muet et esquiva poliment leurs questions.

« Quelques problèmes à régler au nord du royaume », se contenta-t-il de leur préciser. Nul besoin qu'ils soient informés des missions ne concernant que l'Ordre des Rôdeurs. Ils acceptèrent son refus d'en dire plus, sachant que les membres de cet ordre étaient d'un naturel secret.

Il leur proposa d'inviter Horace à passer quelques mois à Seacliff, afin qu'il puisse donner quelques cours à l'École des Guerriers et faire profiter les apprentis de son expérience. Le chevalier à la Feuille de Chêne était l'un des meilleurs épéistes du royaume. Norris accepta avec enthousiasme.

— Je lui écrirai, promit Will, que cette perspective réjouissait.

Cependant, avant même d'avoir le temps d'envoyer une missive à son ami, il en reçut quelques-unes. Parmi elles se trouvait un gros paquet soigneusement enveloppé dans du papier huilé et protégé par des bouts de laine. Il vit aussitôt qu'il venait du château de MacIndaw.

Il le déballa avec impatience. À l'intérieur d'une housse de cuir, il découvrit une belle mandole. Un court message l'accompagnait :

Je vous devais bien cela. Un instrument de meilleure qualité vous aidera peut-être à mieux en jouer.

Merci encore,

Orman

Will examina la mandole avec soin. Un nom était inscrit en lettres élégantes sur le manche : *Gilet*. Le maître luthier renommé pour avoir créé les instruments les plus sophistiqués du pays. Il s'empressa de l'accorder et d'en jouer quelques notes, s'émerveillant de la richesse de sa tonalité et de sa fluidité au toucher. Malgré tout, il n'avait pas tellement le cœur à faire de musique ces derniers temps et il mit la mandole de côté.

Il y avait aussi une lettre signée Crowley, qui alertait les Rôdeurs à propos d'un homme qui s'affirmait prophète,

traversait le royaume accompagné de ses partisans et vivait d'escroqueries. Will trouva aussi un message de Gundar – le skirl avait payé un scribe pour l'écrire. Leur nouveau drakkar serait bientôt terminé, disait-il, et ils avaient décidé de le baptiser le « *Loup Will* ». Sans aucun doute, l'un des Skandiens y sculpterait une affreuse figure de proue, songea Will en souriant. Il espérait que Gundar tiendrait sa promesse et viendrait lui rendre visite à Seacliff un de ces jours.

Alors qu'il s'apprêtait à ranger son courrier, il découvrit une autre missive, qui s'était glissée sous l'emballage de la mandole. Il l'ouvrit aussitôt.

En lisant les premiers mots, son cœur fit un bond dans sa poitrine. C'était Alyss.

Très cher Will,

J'espère que ce message te trouvera heureux et en bonne santé.

Dame Pauline me confie de nombreuses tâches, mais j'ai eu un peu de temps libre pour voir Horace la semaine passée. Il était en visite à Montrouge pour donner un cours d'épée. Il me demande de te saluer. Pendant son séjour ici, je lui ai raconté un de mes rêves, qui revient sans cesse. Un rêve très étrange. Nous sommes toi et moi dans la tour de MacIndaw, j'ai à la main l'épée de Keren, qui me demande de te tuer – et je suis incapable de refuser. Mais soudain, tu me dis quelque chose de si surprenant, de si merveilleux, que cela rompt l'emprise qu'il a sur moi.

Horace prétend qu'il ne s'agit peut-être pas d'un rêve. Selon lui, c'est un souvenir. Je souhaite de tout mon cœur qu'il ait raison. Il m'a aussi expliqué que les gens comme toi et moi perdent leur temps à trop réfléchir, au lieu de se montrer directs et francs. Je crois qu'il a raison. Écris-moi et raconte-moi ce que tu m'as dit, dans cette tour, je t'en prie. Entre-temps, je vais suivre le conseil d'Horace :

Je t'aime,

Alyss

Le jeune homme lâcha la lettre, sans pouvoir en détacher les yeux. Il pourrait lui écrire, oui. Mais une missive mettrait une semaine à arriver à Montrouge. Alors qu'à cheval, il n'en avait que pour trois jours. Et Folâtre était dehors, sellé, prêt à partir.

Il se rua dans sa chambre, fourra quelques vêtements dans son sac de selle. Il laisserait un message à l'auberge, pour expliquer au baron qu'il s'absentait quelques jours.

Ou une semaine.

Il sortit précipitamment de la chaumière, plaça le sac sur le dos de son cheval, qui le regarda d'un air surpris. Son maître paraissait soudain plein d'énergie et de détermination. Will hésita un instant… puis il rentra en trombe, ramassa la housse de cuir contenant sa mandole flambant neuve et la passa en bandoulière.

Il s'arrêta sur le seuil de sa chaumière, sur le point de refermer la porte à clé. Il éprouvait une sensation qui ne lui était plus, depuis un certain temps, familière. Puis, comprenant de quoi il s'agissait, il eut un sourire apaisé.

Il se sentait heureux.

FIN